P
2B
13

SERMONS
DU PÈRE ÉLISÉE.

TOME IV.

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Mo-Cs

SERMONS

DU

R. PÈRE ÉLISÉE,

CARME DÉCHAUSSÉ,

PRÉDICATEUR DU ROI.

TOME QUATRIEME.

Quatre Volumes in-12 rel. en veau, 12 liv.

M. Gobelin.

A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, n°. 38.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

UNIVERSITÉ

MO-Cap.
BX
890
.E427
1785
v.4

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT JOSEPH.

Joseph autem cùm esset justus.
Joseph étoit un homme juste. S. *Mathieu*, chap. 1.

De tous les temps, les hommes ont jugé des qualités et des vertus par l'éclat extérieur : la puissance, la supériorité des talens, les vastes connoissances, les succès éclatans, les actions qui produisent, en tout genre, des révolutions étonnantes; voilà ce qu'ils admirent, et à quoi ils consacrent des éloges et des monumens publics : il semble même, que la sainteté ait besoin de cet éclat, pour mériter leurs suffrages : les vertus privées du fidèle, la patience, la modération, la vigilance

d'un père de famille, renfermé dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, une vie commune et unie au dehors, leur paroissent trop obscures, pour soutenir la pompe d'un éloge : ils estiment les dons extérieurs des miracles et des langues, à cause de la célébrité qu'ils donnent ; mais la charité, qui rend les saints agréables aux yeux de Dieu, échappe à leurs regards, et fixe rarement leur admiration.

Cependant cet éclat extérieur n'est souvent qu'un prestige qui nous joue, un ornement frivole qui sert de voile à la corruption, ou du moins qui n'ajoute rien à la sainteté véritable. Les vertus secrètes, indépendantes du jugement des hommes, ont toujours plus de réalité, que ces vertus brillantes, nées le plus souvent dans l'orgueil, et soutenues par les regards publics. La fidélité à ses devoirs, l'empire sur ses passions, une conscience pure, un cœur qui marche d'un pas ferme et assuré

dans le chemin de la justice, supérieur à tous les obstacles qui pourroient l'arrêter, élevé au dessus de tout ce qui passe, et soumis à Dieu seul ; voilà le fondement de la grandeur et de la sainteté véritables.

Oui, Monseigneur (*), la gloire humaine n'a rien de réel aux yeux de Dieu : la vérité ne voit de grandeur que dans la justice. Les triomphes de vos ancêtres, cette longue suite d'aïeux illustres, cet amas de titres pompeux consignés avec les événemens éclatans de notre histoire, sont comptés pour rien dans les fastes des enfans de Dieu : l'éloquence sacrée, destinée à découvrir le néant des choses passagères, ne doit pas employer ses couleurs à embellir le portrait des grandeurs humaines. Vos vertus seules pourroient recevoir ici nos hommages ; mais vo-

(*) Monseigneur le Dauphin, père du roi Louis XVI.

tre modestie supprime des éloges si justes. Ainsi l'homme véritablement vertueux, se contente toujours du témoignage et de la récompense que sa vertu trouve dans le fond de son cœur.

Joseph, époux de Marie, elevé par ce glorieux titre au dessus des plus grands saints, n'eut aucune de ces qualités brillantes que les hommes admirent. Les fonctions de son ministère n'étoient pas distinguées, en apparence, de celles d'une vie commune : on ne le vit pas, comme les Moïses et les Josués, donner des lois aux nations, faire trembler les souverains sur leurs trônes, commander aux élémens, changer l'ordre de la nature, étonner l'univers par sa puissance, et conduire un peuple à travers les miracles : on ne le vit pas, comme les prophètes et les apôtres, disposer des dons de Dieu, ouvrir les yeux aux aveugles, guérir les malades, rendre les mourans à la lumière, et rappeler les morts du

fond des sépulcres. L'évangile nous le représente seulement comme un juste, dont la vie a toujours été mesurée sur la volonté de Dieu, et sur les règles les plus exactes de la justice : *Joseph autem cùm esset justus.*

Ne cherchons donc pas dans la vie de notre saint, cette puissance féconde en prodiges, ces actions éclatantes, suivies des hommages publics ; ces traits pompeux et magnifiques, que l'éloquence humaine s'efforce d'embellir, mais qui sont plus propres à éblouir les esprits, qu'à toucher les cœurs ; à satisfaire une vaine curiosité, qu'à édifier la piété des fidèles. Bornons-nous aux louanges que les livres saints donnent à Joseph : faisons voir sa justice, et les récompenses de sa justice. C'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La volonté divine est la source primitive de toute justice : elle fixe les devoirs de l'homme, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut ; et tout ce qui sort de l'ordre qu'il a établi, est marqué au sceau de l'injustice : delà, mes frères, il suit que la soumission à la volonté de Dieu, est le premier caractère de la justice. Dès que l'homme est soumis à l'Être suprême, il accomplit tous ses devoirs; sa piété n'a plus d'écueils à craindre ; ses vertus ont toujours des motifs épurés : il aime ses semblables; il est bienfaisant et modéré à leur égard, parce que l'ordre et l'harmonie publique, fondés sur l'amour et les services mutuels, sont une suite de la volonté du Créateur, qu'il prend pour règle de ses actions.

Telles sont, mes frères, les vertus

dont Joseph nous donne aujourd'hui l'exemple : sa soumission à la volonté de Dieu le rend un modèle de justice, dans l'amour de son état, dans la promptitude de son obéissance aux ordres du ciel, dans sa modération à l'égard de Marie : trois réflexions qui vous feront voir que Joseph étoit un homme juste : *Joseph autem cùm esset justus.*

Le premier effet de la soumission à la volonté de Dieu, est de nous tenir dans la place que la providence nous a marquée : comme il est le souverain arbitre des destinées, qu'il établit l'harmonie publique sur la différence des conditions, et qu'il proportionne ses grâces à l'état auquel il nous appelle, il faut que l'homme, soumis à sa volonté, soit content dans toutes les situations où il se trouve; qu'il ne cherche pas à en sortir contre l'ordre du Seigneur; qu'il s'occupe uniquement des devoirs de son état, et qu'il ne substitue jamais des œuvres arbitraires

et une perfection chimérique, à celle que Dieu exige de lui. Il faut aller à Dieu par les voies qu'il nous a frayées; tout ce qui sort de cette règle, est un excès de l'homme, et le triste fruit de l'amour-propre : la piété même, qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à la volonté divine, n'est qu'une recherche dangereuse de nous-mêmes.

Joseph réduit à la condition la plus obscure, se soumet sans murmure aux ordres de la providence : destiné à cacher aux yeux des hommes la grandeur du fils de Dieu, sous le voile d'une bassesse apparente, il n'opposa pas, aux desseins du Seigneur, cette vaine raison qui rapporte tout à ses propres lumières, qui ose s'élever au ciel pour changer ce qui s'y passe, et donner des conseils à la sagesse éternelle : il s'abandonna au choix de Dieu; il n'écouta ni les desirs inquiets de l'ambition, ni les cris importuns de l'indigence, et il ne

chercha pas à sortir de son état, par les voies que la cupidité pouvoit lui tracer.

En effet, à ne consulter que les sentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes, pour se soustraire à la volonté divine; tout sembloit révolter son cœur contre la honte de la pauvreté; les intérêts du fils de Dieu paroissoient exiger qu'il se montrât avec plus d'éclat: J. C. descendoit sur la terre, pour glorifier son père; et les Juifs n'attendoient de lui qu'une grandeur temporelle. Ne devoit-il pas se montrer digne de leurs hommages, triompher des cœurs par sa puissance, et forcer l'incrédulité de reconnoître la suprême autorité de son ministère? Qu'étoit-il besoin qu'un mystère, dont les figures avoient été si pompeuses, et les préparatifs si magnifiques, s'accomplît dans la plénitude des temps, par des voies si obscures? La naissance même de Joseph ne devoit lui inspirer que des sentimens de mépris pour la bassesse de sa condition.

Issu des rois de Juda, il comptoit parmi ses ancêtres des héros et des patriarches : héritier de leur nom, il sembloit devoir l'être aussi de leur magnificence et de leur gloire : ses vues pouvoient être portées jusqu'au trône; Israël attendoit alors un libérateur du sang de David; l'erreur publique favorisoit les desseins ambitieux de ceux qui affectoient la royauté; et l'obscurité seule de Joseph mettoit obstacle à son élévation.

Quel écueil pour une vertu vulgaire! Quel cœur ne se seroit pas ouvert à des desirs ambitieux? Quelle résignation ne falloit-il pas dans ces circonstances, pour supporter sans murmure la bassesse et l'obscurité! Vous le savez, mes frères, l'amour de la gloire paroît être le partage des grands : les prérogatives d'une illustre naissance leur ouvrent la porte des honneurs; le sang qui coule dans leurs veines, les rappelle sans cesse à leur origine; l'éducation fortifie même en eux cet amour de l'élévation : on

s'efforce de rendre leurs enfans dociles aux leçons de la vanité ; on aime à voir briller dans cet âge tendre, les premières lueurs de l'ambition ; et les ébauches naissantes de ce vice, sont regardées comme de grandes espérances : tout concourt à irriter cette passion dans les grands. L'éloignement des dignités amortit, pour ainsi dire, dans les hommes du commun, la vivacité de leurs desirs ; des objets plus vifs remplissent leur cœur ; ils n'osent s'élever au dessus de la fange dans laquelle ils rampent ; et ils voient, sans envie, des honneurs qui n'entrent pas dans leur destinée. Mais les hommes nés dans le sein de la gloire, veulent toujours être environnés de son éclat ; ils sont sans cesse remués par ces mouvemens qui nous font aspirer aux grands postes ; et l'obscurité leur est insupportable.

Cependant Joseph, fils de tant de rois, et qui ressentoit encore des impressions de grandeur qui restent dans

le cœur long-temps après la décadence d'une famille, se vit, sans se plaindre, tomber du plus haut éclat de la gloire humaine, dans le mépris qui suit l'indigence, déchu de la souveraine puissance, et réduit à une condition basse et obscure : l'élévation d'une maison étrangère sur le trône d'Israël, ne répandit pas dans son cœur le poison de l'envie : loin de se révolter contre une autorité tyrannique, il donna l'exemple de la fidélité, en payant le tribut à ceux à qui sa naissance lui donnoit droit de commander : instruit que le fils de Dieu ne devoit pas triompher des cœurs par l'éclat et la majesté ; que sa gloire devoit naître de ses humiliations et de ses opprobres ; qu'il descendoit sur la terre, pour confondre l'orgueil des hommes, et leur inspirer, par son exemple, le mépris des biens temporels ; il entra dans la simplicité évangélique, et il devint le premier disciple de Jésus-Christ humilié : toujours dans l'ordre

et la soumission, il ne voulut rien, il ne desira rien, que de demeurer dans la pauvreté, où la providence l'avoit fait naître; et il préféra l'obscurité que Dieu vouloit de lui, à une destinée plus brillante, qui n'entroit pas dans ses desseins éternels.

Nous n'admirons peut-être pas dans Joseph, cet amour de son état. La soumission à l'Etre suprême, qui rend l'homme content dans toutes les situations où il se trouve, n'est pas dans nos cœurs: sa volonté y trouve toujours un fonds de révolte, dès que ses vues ne sont pas conformes aux nôtres. Il faut que rien ne trouble nos plaisirs, et ne dérange l'orgueil de nos projets: le plus léger contre-temps nous accable; la prospérité même ne nous trouve pas plus soumis que l'affliction: il manque toujours quelque chose à l'avidité de nos desirs. Plus nous nous élevons, plus nos cœurs s'étendent: l'ambition seule décide de nos démarches, met tout en

mouvement, et fait du monde entier un théâtre de confusion, où nul n'est à sa place; où l'orgueil et la témérité s'élèvent aux premières dignités, tandis que le mérite demeure sans récompense; où celui qui cherche à sortir de l'obscurité d'une vie privée, est souvent incapable de soutenir la dignité d'une vie publique.

Ce n'est pas que je prétende condamner cette émulation, qui conduit à la gloire, par le devoir. Les hommes destinés aux honneurs par leur naissance, ne doivent se proposer que de grands objets. Ce seroit un opprobre pour eux, de n'avoir que des inclinations basses et vulgaires : les vertus privées ne leur suffisent pas; l'indolence et l'amour du repos les déshonorent; et la religion qui blâme dans les grands, le desir insatiable de s'élever sur les ruines des autres, condamne également une vie molle et obscure, qui les retire des soins publics, pour les renfermer en eux-mêmes.

Mais il faut que ces vues d'élévation soient conformes à notre état ; qu'elles entrent dans l'ordre de la divine providence ; que nous pensions moins à nous élever, qu'à nous rendre utiles ; que nous cherchions plutôt à obéir à Dieu qui nous appelle aux dignités, qu'à nous satisfaire nous-mêmes ; enfin, que cette recherche des honneurs, soit toujours accompagnée d'une soumission parfaite à sa volonté, soit qu'il nous destine à une vie brillante, ou qu'il veuille nous sanctifier dans les travaux pénibles de l'indigence, et dans l'obscurité d'une vie privée.

Le second effet de la soumission de Joseph à la volonté divine, c'est la promptitude de son obéissance aux ordres du ciel. Dieu, mes frères, dans sa providence ordinaire, a laissé à notre prudence, le soin d'éclairer nos démarches ; il a voulu que le cours des choses humaines eût sa suite, et ses causes dans les événemens que notre

prévoyance peut empêcher ou faire naître, et qu'il dépendît des moyens, des précautions, et des mesures que la raison doit fournir. Ce seroit donc une fausse confiance d'attendre un ordre particulier du ciel pour toutes nos actions; de prendre des motifs d'incertitude et d'indécision, dans les prétextes que fournit une obéissance timide et scrupuleuse ; de négliger tous moyens humains, et de s'en rapporter tellement à Dieu, qu'on abandonnât tout soin, et qu'on méprisât toute prévoyance. La piété véritable n'est jamais suspendue entre ses devoirs et ces vaines frayeurs; et la religion, qui exige la soumission du fidèle, dans l'attente des événemens, ne consacre ni sa paresse ni son imprudence.

Mais la sagesse divine sort quelquefois de cette économie dans laquelle elle conduit tout par les voies ordinaires; elle rompt l'enchaînement des causes secondes, se forme d'autres plans

remplis d'événemens, où sa main paroît toute seule ; où sa providence règle tout par des volontés particulières, ne laisse rien à la prudence humaine, et n'exige des créatures, qu'une obéissance et une soumission sans bornes.

Et telle est, mes frères, la conduite du Seigneur dans ses desseins sur Joseph. On ne voit agir que les hommes dans les autres événemens; Dieu se cache et paroît invisible : ici Dieu paroît seul à découvert. Il fait le choix des moyens, et ne laisse au ministre de ses volontés, que le soin de méditer ses merveilles. Le Seigneur commande, et Joseph obéit avec une promptitude merveilleuse. Voilà tout ce que les livres saints nous font remarquer de son ministère.

Jésus-Christ croissoit en âge; et sa sagesse, quoique infinie, paroissoit se développer par des accroissemens successifs; il étoit l'héritier du sang, des droits et du trône de la branche royale,

Israël voyoit en lui toutes ses espérances ; et les prémices des hommages des hommes, qu'il avoit reçus dès sa naissance, faisoient augurer la grandeur de sa destination. Hérode, également cruel et soupçonneux, n'ignoroit pas les prétentions des Juifs ; il s'apercevoit que l'attente d'un libérateur nourrissoit dans cette nation un fonds de révolte, et l'impatience de secouer le joug des étrangers : l'arrivée des mages augmenta son inquiétude et sa défiance ; il craignit cet enfant qu'on venoit chercher de si loin, pour le reconnoître sous le titre de souverain de la Judée ; et il résolut de perdre un rival, qui ranimoit déja les espérances d'Israël.

Quel funeste effet ne produit pas la jalousie dans les cœurs ! Hérode, livré à cette injuste passion, ne rougit pas d'employer le crime, pour se délivrer d'un enfant qu'il redoutoit : sa politique cruelle confondit les innocens avec le prétendu coupable ; il ordonna de met-

tre à mort tous les enfans mâles, âgés de deux ans et au-dessous: tout regorgeoit du sang innocent dans le territoire de Bethléem; on n'entendoit que des lamentations des mères désolées sur la mort de ces chères victimes : c'en étoit fait du Fils de Dieu, si la promptitude de l'obéissance de Joseph ne l'eût arraché à la fureur de ce roi barbare. Hâtez-vous, lui dit un ange ; prenez avec vous le fils de Marie et sa mère ; fuyez en Egypte, et demeurez-y, jusqu'au jour où je vous avertirai d'en sortir ; Hérode est instruit, et il ne tardera pas de faire chercher l'enfant, pour lui donner la mort : *Futurum est enim ut Herodes quærat puerum, ad perdendum eum.*

Permettez, ô mon Dieu! que j'expose les prétextes que Joseph pouvoit opposer à vos ordres, et que j'imite le langage d'un mortel, qui veut connoître les ressorts impénétrables de votre conduite, par les lumières d'une

vaine raison. Vous tenez dans vos mains le cœur des rois; vous confondez, quand il vous plaît, leur malice; les mortels audacieux rentrent à vos ordres dans le néant; et un seul de vos regards, confond toute grandeur. Pourquoi ne faisiez-vous pas éclater votre puissance, pour sauver votre fils? Pourquoi ne lanciez-vous pas vos foudres sur ce roi barbare? Pourquoi ne précipitiez-vous pas dans les abymes les ministres de sa fureur? La fuite pouvoit, il est vrai, le dérober à l'exécution sanglante qu'on méditoit contre lui: mais n'étoit-ce pas de tous les moyens de l'y soustraire, le moins digne de sa grandeur?

Ainsi parle une vaine raison, qui juge des œuvres du Seigneur, par les vues de l'amour-propre, et qui cherche à se former un plan plus spécieux, que celui de la divine providence. Joseph étouffa tous ces murmures secrets, qui s'élèvent si souvent dans notre ame; il n'opposa aucun prétexte à la volonté

du Seigneur ; il ne chercha pas des motifs de résistance dans la délicatesse de la mère, dans la foiblesse de l'enfant, dans les incommodités, les fatigues et les dangers du voyage ; il ne s'informa pas de la durée de son exil, ni du temps où il plairoit au Seigneur de finir ses peines ; dès la nuit même, il prit l'enfant et la mère ; il les conduisit, à la faveur des ténèbres, sans guide, sans secours, sans résistance ; Dieu seul veilloit à la conservation de cette auguste famille ; l'Egypte servit d'asile à cette église errante, dès son origine. Joseph trouva dans cette terre, la sureté que son innocence ne lui donnoit pas dans celle de ses pères, et il y fit son séjour aussi long-temps qu'il plut à Dieu de laisser son fils dans cet exil. La mort du tyran fit enfin cesser les alarmes : un nouvel ordre du ciel le rappela dans la Judée, et son obéissance fut aussi prompte ; il se disposa, sans différer, à ce retour ;

il quitta l'Egypte, et se mit en marche, pour rentrer dans la terre de ses pères: *Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus, et venit in terram Israël.*

Admirable obéissance, mes frères! qui nous apprend à nous soumettre sans murmure aux ordres du ciel; à nous conformer en tout à la volonté du Seigneur, qu'il nous manifeste par ses préceptes; à régler toutes nos actions sur sa loi, sans chercher des motifs pour la combattre dans la sévérité des maximes, dans la foiblesse humaine, dans les bienséances et les usages d'un monde corrompu, dans tous ces vains prétextes, que présente un amour-propre trop ingénieux à nous séduire!

Le troisième effet de la soumission de Joseph à la volonté divine, c'est sa modération à l'égard de Marie. Dieu veut que nous aimions nos semblables; que nous respections leur vertu; que nous supportions leurs défauts, et que nous évitions avec soin de juger témé-

rairement de leur conduite. La modération à l'égard du prochain, est donc une suite de la conformité à la volonté du Seigneur. L'homme soumis à l'Etre suprême, ne forme jamais des soupçons téméraires contre ses frères : son cœur droit et simple, ne voit jamais le crime à travers les apparences de la vertu ; l'éclat extérieur de la piété, suffit pour mériter son estime ; il aime mieux se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence, que d'assurer un jugement désavantageux de son prochain, en fouillant, avec une maligne curiosité, dans ses intentions les plus secrètes ; il sait que Dieu seul peut juger des motifs, et qu'il n'appartient qu'à lui de percer le voile impénétrable, répandu sur les profondeurs du cœur humain.

La soumission à la volonté de Dieu, nous rend même les pécheurs en quelque sorte respectables : elle nous fait entrer dans les desseins de cette sa-

gesse, qui fait servir à ses vues, leur opposition à l'ordre ; elle nous inspire des sentimens de bonté, de douceur, d'humanité à leur égard, parce que dans les mains du Seigneur qui peut les tirer de leurs égaremens, ils sont toujours dignes de notre amour ; enfin, elle nous fournit des motifs de consolation dans les événemens fâcheux que leur malice nous suscite, parce que ces maux sont une suite de la volonté d'un Dieu qui sait tirer le bien du mal, et qui n'éprouve ses serviteurs, que pour couronner leur patience.

Aussi Joseph, soumis à la volonté de Dieu, se montra plein de modération à l'égard de Marie, dans une circonstance, où tout contribuoit à augmenter ses soupçons et ses alarmes sur son infidélité : jamais épreuve ne fut plus délicate, que celle où il se trouvoit. On connoissoit dans le monde l'engagement qu'il avoit pris avec Marie. Cette union toute spirituelle, n'avoit

voit été entretenue que par une secrète correspondance de chastes pensées. Il savoit qu'elle devoit être encore vierge et cependant, selon les règles de la prudence humaine, il devoit croire qu'elle ne l'étoit plus. Quel embarras quelle perplexité pour un époux, rempli de cette délicatesse, que la raison et la tendresse autorisent! La vertu et la modestie de son épouse, et sa jeunesse sans reproche, pouvoient, il est vrai, lui répondre de sa fidélité. Mais est-il rare que le vice emprunte les apparences de la vertu? et l'hypocrisie ne cache-t-elle pas souvent sous le voile de la pudeur, des mœurs dont la corruption nous feroit horreur? Quelque estime que Joseph eût pour Marie, il n'avoit point de principe pour en juger favorablement, puisque son état déposoit contre elle, et que son silence même sembloit l'accuser.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous éprouvez souvent la patience de vos

serviteurs, par ces perplexités cruelles, où l'évidence nous force à condamner ceux que notre tendresse excuse; où le trait qui nous frappe, semble partir de la main qui nous est la plus chère. Qu'il est rare alors de bannir de son cœur l'aigreur et l'amertume; d'étouffer l'impétuosité des premiers sentimens de la nature; de ne pas chercher un adoucissement criminel à ses peines, en décriant les actions et la conduite de ceux que nous regardons comme les auteurs de nos maux; de ne pas exciter contre eux la haîne publique, et de s'imposer un silence rigoureux sur l'injustice de leurs procédés!

Cependant Joseph, dans une épreuve si délicate, où la jalousie se croit tout permis, suspend son ressentiment, se soumet à la volonté de Dieu, et conserve ce calme des passions, qui rend l'homme si grand, quand il ne prend pas sa source dans l'insensibilité, ou dans l'orgueuil d'une vaine philosophie.

Forcé par la loi à rompre toute société avec une femme adultère, il prend, à la vérité, la résolution de quitter Marie, quoique son cœur ait peine à la croire coupable; mais il ne cherche pas à décrier son épouse dans le public; il ne demande pas ces conseils indiscrets, qui éternisent souvent la honte, sous prétexte de satisfaire à la vengeance: son secret est pour lui seul, et toute sa douleur est renfermée dans son cœur: loin de s'abandonner à ses soupçons, il oppose aux apparences du crime, tant de vertus qu'il voit dans Marie; il aime à se persuader qu'elle n'est pas infidèle; et son esprit, en l'excusant, suit la pente de sa tendresse; il regarde sa grossesse, comme un mystère dont il doit attendre l'éclaircissement avec résignation; et il aime mieux, dit saint Jérôme, présumer en elle un miracle, que de la soupçonner d'un crime: *Sciens illius castitatem, et admirans quod evenerat, celat*

silentio, cujus mysterium non sciebat.

Telle est, mes frères, la conduite pleine de modération, dont Joseph usa à l'égard de Marie, et que l'évangile nous présente comme un exemple de justice : *Joseph autem cùm esset justus.* Où trouver encore une semblable modération parmi les hommes? Où trouver cette charité, qui ne forme jamais de soupçons téméraires contre le prochain; qui supporte ses défauts, et qui excuse ses foiblesses? Je ne parle pas ici des suites funestes de la jalousie qui trouble la paix des mariages ; qui détruit la confiance ; qui rend une femme esclave des caprices et de la brutalité d'un époux ; qui compte pour rien les liens du devoir ; qui ne connoît de sécurité, que dans une contrainte opposée à l'aisance de nos mœurs ; qui voit le crime dans les démarches les plus innocentes, et qui regarde la vertu comme une hypocrisie mieux conduite. Malheur à l'homme agité par cette

amère passion ! Chaque jour nous fournit là-dessus des leçons et des exemples domestiques.

Bornons nos réflexions à des vertus qui puissent intéresser tous les cœurs. Nous portons tous un penchant violent à blâmer la conduite de nos semblables; nous jugeons témérairement de leurs démarches les plus innocentes; nous formons sans cesse des soupçons injustes contre leur vertu; et si l'éclat de leurs actions nous arrache quelque éloge, nous cherchons à nous dédommager de ces hommages forcés, par la censure secrète des motifs qui les font agir. Il semble que la vertu ne soit dans notre idée qu'un phantôme, qui n'a jamais eu de réalité : nous la trouvons toujours fausse ou ridicule dans nos frères. Les uns n'ont que les apparences de la piété; les autres n'en ont que la petitesse et les travers; et par une bizarrerie que nos caprices seuls peuvent justifier, nous donnons en même temps de grands

éloges à la vertu, et nous perçons de mille traits ceux qui en font profession.

La conduite de Joseph à l'égard de Marie, son estime pour sa vertu, sa modération dans une circonstance où tout sembloit déposer contre elle, condamnent la témérité de nos censures, et cette malignité secrète qui nous porte à juger mal de nos frères ; rien ne nous apprend mieux que nous devons être indulgens, même pour leurs vices, ménager leurs foiblesses, supporter avec soumission leurs défauts, et excuser les actions qui nous blessent en apparence, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées.

La soumission de Joseph à la volonté de Dieu, l'a rendu un modèle de justice dans l'amour de son état, dans la promptitude de son obéissance, dans sa modération à l'égard de Marie; vous l'avez vu : il me reste à vous faire voir les récompenses de sa justice ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

LA justice trouve rarement sur la terre des récompenses temporelles ; l'impie, environné d'orgueuil et de prospérité, jouït avec insolence des grandeurs et des richesses ; ses succès surpassent ses desirs : il voit sa postérité florissante ; et enivré de son bonheur, il méprise la main du Seigneur qu'il n'a pas éprouvée, et croit que ses crimes échappent à cet œil invisible qui perce les plus profonds abymes : le juste, au contraire, n'a souvent pour partage que le mépris, l'obscurité et l'indigence ; livré à la puissance de ses ennemis, l'envie le persécute ; l'imposture triomphe de son innocence ; et à juger de la dispensation des biens terrestres, sans les vues de la foi, on est tenté de croire que les faveurs du ciel sont le prix du crime, et ses châtimens, la seule récompense de la vertu.

Joseph, dont la justice mérita les élo-

ges de l'Esprit saint, ne reçut pas pour récompense des prospérités temporelles : il parut sur la terre, ainsi que la plupart des justes, pauvre, persécuté, l'objet du mépris et de l'indifférence d'un peuple, qui réservoit toute son admiration, pour le vain spectacle de la gloire humaine ; les distinctions du siècle étoient indignes de sa vertu. Dieu le fit entrer en partage de sa grandeur ; il l'établit protecteur tout puissant des hommes ; il le choisit pour coopérateur de ses desseins ; il lui donna l'intelligence de ses mystères : trois prérogatives de Joseph, trois récompenses de sa justice : *Joseph autem cùm esset justus.*

La connoissance des mystères est la première récompense de la justice de Joseph. Dieu se cache toujours aux yeux de l'iniquité : des hommes charnels et livrés aux plaisirs des sens, sont indignes d'être éclairés par cette lumière qui ne découvre que des biens

spirituels ; leur ame, plongée dans la corruption, ne peut s'élever aux vérités sublimes de la foi ; et la religion, si consolante pour le fidèle, n'a pour eux que de l'obscurité ; semblable à cette nuée lumineuse qui éclairoit la marche des Israélites, tandis qu'elle répandoit sur le camp des Egyptiens des ténèbres impénétrables. Que la conduite du Seigneur à l'égard des justes est différente! Il leur manifeste la sagesse de ses desseins, et l'admirable économie de sa providence ; il leur ouvre tous les abymes où sa grandeur se plaît à se voiler ; la grâce qui les éclaire ne trouve point d'obstacle à ses leçons ; leur raison, dégagée de la chaîne des passions, source féconde de toutes nos erreurs, n'écoute plus que l'oracle suprême, et leur soumission devient la source de leurs lumières.

Aussi Joseph, si grand par sa justice, mérite d'entrer dans la confidence du Très-haut ; il devient l'interprète de

ses volontés ; l'intelligence des écritures lui est donnée ; les évènemens qui doivent naître dans l'éloignement des tems, sont mis sous ses yeux ; Dieu sort du sombre nuage où il s'étoit enveloppé ; son secret lui échappe, et il ouvre enfin aux yeux de son fidèle serviteur, les sept sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté et la prudence des vieillards avoient échoué.

L'incarnation, ce mystère renfermé dans le sein de Dieu, n'étoit pas encore sorti du silence éternel ; les ténèbres de l'idolatrie répandoient sur ce mystère un voile, que la raison des sages du paganisme ne pouvoit percer ; les yeux charnels des Juifs n'y voyoient que des grandeurs temporelles ; ils vouloient un chef qui les réunît sous ses nobles drapeaux, qui rendît à Jérusalem son ancienne splendeur, qui fît gémir les ennemis de Juda sous le poids de ses armes, et qui remplît l'univers du bruit de ses victoires. Cette auguste répara-

tion, qui devoit former dans la justice, des hommes nouveaux, et qui étoit l'objet des vœux de toute la nature, n'étoit pas encore celui des espérances d'Israël, lorsque Marie conçut dans son sein, par l'opération du Saint-Esprit, ce libérateur attendu dès la naissance du monde; cette auguste vierge reçut aussitôt la connoissance du mystére; l'envoyé du ciel lui annonça la grandeur future de son fils; mais cet évènement, qui fut pour elle un sujet de consolation, exposa Joseph aux plus cruelles inquiétudes : sa modération dans cette circonstance, le rendit digne d'entrer dans les secrets du Seigneur, qui attendoit ce moment pour récompenser sa justice, et faire cesser ses alarmes; l'ange Gabriel, ministre ordinaire du Tout-puissant dans le grand ouvrage de la rédemption des hommes, lui apparut en songe, et lui manifesta tous les desseins de Dieu : Ne craignez pas, Joseph, lui dit-il, de prendre Marie pour

épouse; ne songez plus à rompre les liens qui vous unissent avec elle: sa vertu doit être au-dessus de tout soupçon; elle a conçu, sans cesser d'être vierge; le fruit de bénédiction qu'elle porte dans son sein, est l'ouvrage de la puissance divine; c'est cet enfant admirable que le prophète Isaïe annonçoit ainsi à Achaz: Voilà qu'une vierge concevra et mettra au monde un fils qu'on nommera Emmanuel: *Ecce virgo in utero habebit et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Une révélation si distincte, qui suffisoit pour calmer ses alarmes, ne fut pas le seul prix de sa justice; élevé au-dessus de tout ce qui passe, véritable enfant des promesses, héritier de la foi des patriarches, l'amour des biens temporels ne l'aveugla pas, comme les descendans d'Abraham selon la chair; il méritoit de pénétrer la profondeur du mystère d'un Dieu humilié, pauvre, persécuté et qui n'est descendu sur la terre que pour confondre l'orgueuil des hommes

L'ange lui découvrit toute l'étendue des miséricordes du Seigneur, et la vanité des préjugés de sa nation ; il lui fit voir que le libérateur ne seroit grand que parce qu'il sauveroit son peuple de l'esclavage du démon ; qu'il descendroit sur la terre pour combler les hommes de ses bienfaits, pour attacher à la croix l'écrit fatal de leur condamnation, pour les rendre amis de Dieu, et adopter des nations étrangères aux promesses de l'ancienne alliance : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Tous les évènemens renfermés dans l'avenir se présentèrent à ses yeux ; il apperçut dans l'éloignement des temps, cette église qui devoit s'accroître au milieu des persécutions les plus sanglantes, confondre la sagesse du siècle par la folie apparente de la croix, renverser les autels profanes, et réunir tous les peuples dans un culte parfait et digne de l'Etre suprême : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*

Ainsi Dieu récompensa la justice de Joseph, en lui donnant l'intelligence des mystères ; sa foi vive, son mépris des biens temporels, son espérance ferme et annoblie par des vues supérieures, le rendirent digne de connoître toute la magnificence des promesses, dont les Juifs ne saisissoient que l'ombre et la figure ; la bassesse apparente du Messie ne le fit pas rougir de sa docilité, parce qu'il comprit quelle étoit la véritable grandeur, et qu'il préféroit à l'éclat des grandeurs humaines, les dons de la grâce et le mérite de la sainteté : ainsi Dieu communique encore les plus vives lumières à ceux qui le cherchent dans la droiture du cœur ; tandis qu'il se cache aux yeux charnels, et à la sagesse orgueilleuse du siècle.

La seconde récompense de la justice de Joseph, c'est qu'il a été choisi de Dieu pour coopérateur de ses desseins. L'Eternel pouvoit distinguer la naissance de son fils par les traits éclatans

de sa toute-puissance; abaisser des nuées de gloire pour enfanter ce juste; ouvrir les cieux pour lui frayer une route de lumière, et accompagner sa venue de tant de splendeur et de magnificence, qu'il eût été impossible de le méconnoître. Cependant il a voulu se servir du voile du mariage, pour cacher aux puissances des ténèbres, la naissance miraculeuse du libérateur; confondre le fils des promesses avec les autres enfans d'Abraham, et l'assujettir à toutes nos foiblesses. Sa gloire le quitte dès qu'il est sorti du sein de son père : sa sagesse est infinie; mais elle ne paroît qu'une raison naissante et enveloppée: il est l'image de la substance du père; mais cette ressemblance parfaite est cachée sous la vile forme d'esclave. Tel autrefois le nuage répandu sur le tabernacle, déroboit aux yeux des mortels le sanctuaire de la nouvelle alliance, tandis que le Très-haut le remplissoit au dedans de tout l'éclat de sa majesté.

Ce dessein de cacher le mystère de l'incarnation sous le voile du mariage, d'anéantir, pour ainsi dire, la grandeur du fils de Dieu, dans l'obscurité d'une vie commune et dans la foiblesse de l'enfance, exigeoit que le Seigneur choisît un homme à qui il confiât l'administration visible de ses intérêts: puisqu'il vouloit que Jésus-Christ prît naissance dans le sein de Marie, il falloit à cette vierge un époux témoin de sa virginité, et protecteur de son innocence: puisqu'il vouloit assujettir son fils à toutes nos foiblesses, il falloit à cet auguste enfant un père adoptif, chargé du soin de pourvoir à ses besoins, et de veiller à sa conservation.

Telle est, mes frères, la sublime dignité à laquelle Joseph est élevé; époux de cette femme que toutes les races futures appelleront bienheureuse, de cette vierge qui devoit donner au monde le fils de la promesse; époux de Marie, mère d'un Dieu, avec toute la

prééminence que la nature et la religion ont attachée à cette qualité ; quelle excellence dans cette supériorité ! mais quelle pureté dans cette union toute spirituelle ! La vertu seule formoit les liens qui les unissoient : toutes idées grossières et charnelles étoient bannies d'un commerce qui ne s'entretenoit que par une correspondance mutuelle de chastes desirs ; l'estime réciproque rendoit éternels ces nœuds, que la cupidité rompt souvent au moment qu'elle les forme ; quoique insensibles aux attraits de la volupté, l'absence de la passion n'ôtoit rien à la vivacité de leur tendresse : tout ce que l'amour développe dans les cœurs de sentimens vifs et délicats, rectifiés par la charité, tournoit au profit de leur chaste union ; et ils jouïssoient au même degré des charmes de l'innocence, et des douceurs d'une confiance sans bornes.

Que ne puis-je pénétrer dans le sanctuaire, où ces augustes époux con-

sacroient leurs jours à la prière et aux actions de grâces, rappeler les tendres ménagemens que Joseph avoit pour Marie, et exprimer cette vénération religieuse, qui lui faisoit regarder cette vierge plutôt comme sa souveraine que comme son épouse! Instruit des desseins de Dieu, il respectoit en elle les dons de la grâce; il savoit qu'elle tiroit toute sa gloire de son élévation à la maternité divine; il connoissoit toute la grandeur de son fils, et il se croyoit trop heureux de partager avec elle ses soins et sa sollicitude pour un dépôt si précieux : *Joseph vir Mariæ.*

A cette auguste qualité d'époux de Marie, Joseph ajouta celle de père de Jésus. L'homme-Dieu devoit naître du sein d'une vierge, et ce fruit de bénédiction ne pouvoit être que l'ouvrage de la puissance divine; mais l'Eternel voulant cacher ce mystère à la sagesse du siècle, il falloit qu'il fît choix d'un serviteur fidèle, qui tînt

lieu de père devant les hommes à cet enfant des promesses, et qui servît de voile aux desseins admirables de sa providence : la justice de Joseph le rendit digne de cette élévation ; le Seigneur partagea avec lui cette gloire qu'il s'étoit réservée ; il lui communiqua son autorité et sa puissance sur ce fils bien-aimé ; il devint la vive image et l'expression de sa paternité divine, et il mérita par ses soins et sa tendresse, la qualité de père de Jésus, que l'Esprit-saint lui donne dans les livres sacrés : *Et erat pater ejus.*

Ministre de la providence et coopérateur de la sagesse divine, dans le plus grand de nos mystères, la gloire du patriarche Joseph ne fut que l'ombre de la sienne ; l'élévation du premier dans le palais de Pharaon, n'étoit que la figure de l'autorité que le second devoit exercer dans la maison de Dieu : l'un sauva l'Egypte par sa prévoyance, sut, par ses bienfaits, mettre un peu-

ple dans les intérêts de sa gloire, et se l'attacher par la reconnoissance ; l'autre, en conservant par ses soins, le fils de Dieu, concourut à la réparation du monde, et au salut de tous les hommes : c'est dans la maison de Joseph que la religion se forme ; c'est là que commence la carrière du soleil de justice, dont la vive lumière doit dissiper toutes les erreurs ; c'est sous sa main que croît cet arbre de vie, dont les branches s'étendront sur toute la terre ; c'est sous ses auspices que les mystères se consomment, et que les prophéties s'accomplissent. Les premiers rayons de l'étoile de Jacob doivent luire sur Bethléem ; et Jérusalem tournoit ses yeux vers cette terre fortunée, d'où elle attendoit son libérateur : Dieu se servit du ministère visible de Joseph, pour accomplir cet oracle ; sous sa conduite, la famille s'arrêta à Bethléem, lorsque Marie étoit proche de son terme ; le rejeton de Jessé prit ra-

cine dans la terre de ses pères ; et cet enfant, l'espoir de ses aïeux, reconnut en naissant, l'origine de sa race. L'agneau sans tache se soumet à la loi, dans la circoncision : sa volonté paroît n'avoir aucune part aux prémices de son sacrifice : Joseph tient la victime sur l'autel ; il essuie ses larmes ; il apperçoit sous le voile des cérémonies, les ombres de son immolation sanglante ; et éclairé sur la destinée de ce roi immortel des siècles, il lui donne ce nom divin qui pouvoit seul exprimer toute sa grandeur : *Vocatum est nomen ejus Jesus.*

Tes vœux seront exaucés, juste Siméon ; tu verras le consolateur d'Israël avant que tes yeux se ferment à la lumière ; et tu quitteras sans regret la terre, après avoir joui du bonheur dont l'attente faisoit le soutien de tes veilles : Joseph conduira le dominateur dans son temple ; tu le recevras de ses mains ; l'éclat de sa gloire te jettera dans un transport extatique ;

et ta joie, contenue durant quelques momens, éclatera enfin dans ce cantique sublime, monument éternel de la pureté de ta foi, et de la vivacité de tes espérances.

Ainsi, les desseins de Dieu s'accomplissent par le ministère visible de Joseph; les merveilles se développoient tous les jours davantage à ses yeux; déjà les cieux s'étoient ouverts pour rendre témoignage à la divinité du Messie; les bergers, dignes, par la simplicité de leurs mœurs, de recevoir ses premières faveurs, étoient venus lui rendre leurs hommages, et un astre nouveau avoit conduit à ses pieds les premiers de la gentilité convertis. Ces grands événemens remplissoient Joseph de consolation; il les méditoit dans son cœur; il se livroit aux transports de joie que ressent un père vivement touché de la gloire de son fils, lorsque des présages heureux lui font concevoir de grandes espérances

sur sa destinée : *Et erant pater ejus et mater mirantes.* Mais la tendresse de ce fidèle serviteur ne se bornoit pas à des sentimens stériles d'admiration ; il rendoit à l'homme-Dieu des services réels ; il descendoit dans le détail de ses peines et de ses besoins : ce temple que la divinité remplissoit de sa gloire, s'élevoit sous sa main ; cette raison souveraine, cachée sous la foiblesse de l'humanité, se développoit en apparence par ses soins, et faisoit briller sous le voile de l'enfance, les premières lueurs de cette sagesse infinie qui devoit confondre toute la prudence du siècle : *Puer autem crescebat et confortabatur plenus sapientiâ.*

Ici, mes frères, la grandeur de Joseph m'accable de son poids ; l'éclat de sa gloire me force à baisser les yeux, et je ne trouve plus d'expression digne de mon sujet : je vois l'Eternel dépendant de la créature, et l'arbitre souverain des destinées, exécutant les or-

dres d'un mortel : *Et erat subditus illis.* Celui qui pèse l'univers dans sa main, qui commande en maître à la nature, et qui, d'un mot, fit sortir tous les êtres du néant, reçoit la nourriture des mains de Joseph ; le travail d'un pauvre artisan est son unique ressource dans ses besoins; et il se livre lui-même aux exercices pénibles d'une vie laborieuse, conforme à la situation présente de sa famille : *Et erat subditus illis.* Heureuse maison, où l'on voyoit régner la paix, la simplicité, et qui, sous des dehors obscurs, renfermoit tous les trésors du ciel et toute l'espérance de la terre ! Précieux travaux, qui avoient pour objet, la vie et la subsistance d'un homme-Dieu ! Soins aimables de Joseph, qui confondent la dureté de ces parens qui rougissent d'entrer dans le détail des besoins de leurs enfans, et qui croient ne devoir à leur éducation, que les momens qu'ils ne peuvent pas donner aux excès des passions!

Non,

Non, rien n'est plus grand que Joseph, renfermé dans l'enceinte des devoirs d'un père, content sous un toit rustique, veillant à l'enfance du Sauveur, et travaillant de ses mains pour faire subsister sa famille: cette simplicité de mœurs a plus de dignité et d'élévation véritable, que tout le faste de nos usages; et si ces traits paroissent obscurs, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voient rien de grand dans les devoirs, et qui regardent les vertus domestiques comme le partage du vulgaire.

Enfin, Joseph est établi protecteur tout-puissant des hommes; et c'est la troisième récompense de sa justice. Rien n'est plus admirable ici-bas que la variété des voies du Seigneur sur ses élus: les dons extérieurs qu'il répand sur eux ne sont pas toujours mésurés sur leur sainteté; quelques-uns, doués du don des miracles, paroissent disposer de la nature en maîtres, et

sont regardés comme les dépositaires de la puissance divine; d'autres, avec une sainteté plus éminente, n'ont aucune de ces qualités brillantes qui fixent nos regards; les occasions éclatantes manquent à leur vertu renfermée dans les devoirs communs; et leur mérite n'est pas annoncé par ces traits extraordinaires qui entraînent la multitude.

La gloire et la puissance des justes sur la terre, ne sont donc pas la mesure certaine du mérite de leur sainteté; mais il n'en est pas ainsi de cette gloire et de cette puissance dont ils sont revêtus dans le ciel, lorsque les liens de leur mortalité sont brisés: comme les dons sont alors la récompense véritable de leur sainteté, ils sont toujours proportionnés a leur mérite; plus leur vie à été pleine de vertus, plus leur mort doit être suivie de vénération et d'hommages; et plus ils ont été saints aux yeux de Dieu,

plus il les élève au degré sublime de puissance et d'autorité.

Cette vérité supposée, mes frères, il est facile de comprendre quelle est la puissance de Joseph auprès de Dieu, et combien il est digne de nos hommages: toujours soumis à la volonté de son Créateur, sa vie n'est qu'une suite d'actions vertueuses; comblé des grâces qui sont les semences de l'immortalité, chaque instant ajoutoit un nouveau degré à ses mérites; il est donc auprès de Dieu, le plus puissant des saints, comme il a été à ses yeux le plus juste des enfans des hommes; honoré de toutes les faveurs qui peuvent rapprocher les distances infinies que le néant met entre la créature et l'Etre suprême, père adoptif de celui qui est la source de toutes les grâces, quel pouvoir ne doit pas avoir son intercession auprès d'un fils dont il a mérité toute la tendresse; et, pour me servir de l'expression d'un grand hom-

me, quelle force ne doit pas avoir sa prière, puisqu'en qualité de père, il prie en quelque sorte avec autorité? *Quanta vis in eo impetrandi, quia, dum pater filium orat, imperium reputatur?* Aussi la dévotion à Joseph réunit aujourd'hui tous les peuples que l'église renferme dans son sein; par-tout, où la gloire du fils trouve des adorateurs, la protection puissante du père trouve des hommages: animées par la confiance, de saintes sociétés assemblées, en son nom, se forment de toutes parts; des monumens publics sont élevés en son honneur; les autels sont consacrés à l'Eternel sous son invocation: et les fêtes où nous célébrons sa grandeur, deviennent tous les jours plus pompeuses et plus solemnelles.

Auguste Thérèse, remplie d'une dévotion si vive et si fervente pour Joseph, vous qui n'avez jamais employé vainement son pouvoir, et qui avez désiré si souvent d'inspirer à tous les hommes

les sentimens de vénération dont vous étiez pénétrée pour ce grand saint, vos souhaits sont accomplis; l'univers est rempli du bruit des merveilles que le Seigneur a opérées en votre faveur par son intercession; vos enfans ne sont plus les seuls zélateurs de son culte; leur confiance a passé dans les cœurs de tous les fidèles; ils s'empressent de charger ses autels de dons et d'offrandes; ils viennent de tous côtés, comme autrefois au libérateur de l'Egypte, lui exposer leurs besoins; ils le regardent comme l'asile des pécheurs, la ressource des foibles et des opprimés, l'espérance et le soutien de tous ceux qui implorent sa puissante protection.

Allons donc à Joseph, mes frères; adressons-lui nos vœux avec confiance; demandons-lui, non des faveurs temporelles qui pourroient nous corrompre, mais la délivrance des passions qui nous tyrannisent; soyez persuadés que vous ne mériterez jamais sa protection, par les

seules apparences d'un culte extérieur : l'imitation est le premier hommage que vous devez à sa vertu ; soyez contens dans l'état où la providence vous a placés : soumis aux ordres du ciel, modérés à l'égard de vos semblables, vivez dans la justice, et vos vœux seront dignes de Joseph : il les portera jusqu'au trône de l'Eternel ; le Seigneur répandra sur vous ses bénédictions ; et s'il ne vous récompense pas pendant cette vie, par des consolations terrestres, il vous fera part dans l'autre de la gloire immortelle.

Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT PAUL.

Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram Gentibus, et regibus, et filiis Israel.

Celui-ci est un vase d'élection, choisi pour annoncer ma doctrine aux Gentils, aux rois de la terre, et aux enfans d'Israël. *Actes des Apôtres*, chap. 9.

J'étois donc destiné à célébrer les vertus du plus grand des Apôtres ; et l'éloge d'un des hommes les plus célèbres de l'univers, devoit être prononcé par le plus foible organe du ministère. Quelle impression ne fait pas sur les esprits l'éclat de la sainteté ; et de quels généreux efforts ne nous rend pas capables ce vif intérêt que nous prenons aux actions qui honorent l'hu-

manité ? L'héroïsme des vertus de saint Paul, et l'admiration qu'inspire son apostolat, qui devoient faire craindre d'échouer dans un sujet si vaste, ne m'a laissé que le desir de le suivre dans sa noble carrière. Un autre motif m'a soutenu dans cette entreprise : je n'ai pas craint que le tableau du divin Paul, quoique tracé par une main grossière, affoiblit la haute idée que vous avez conçue de cet Apôtre : l'image de ses vertus et de ses talens, est gravée dans votre ame, avec des traits vainqueurs du temps et de l'ignorance ; rien ne peut obscurcir l'éclat de sa gloire ; il se soutient de lui-même ; son nom seul fait son éloge.

Chrétiens, que la piété rassemble dans ce temple, n'attendez pas que je fasse briller à vos yeux les couleurs d'une éloquence vaine et recherchée. Les grands hommes se peignent par leurs actions ; et l'éclat de la sainteté, doit seul embellir le portrait des héros

chrétiens. En louant saint Paul, je loue la vertu même ; je rends gloire à la grandeur et à la miséricorde de Dieu qui en est l'auteur. Si mes expressions ne répondent pas à un sujet si grand et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Un Apôtre, choisi de Dieu, pour porter son nom aux extrémités de la terre, doué de l'intelligence des mystères, puissant en œuvres et en parole, le plus parfait modèle de la vie chrétienne, et le plus solide appui de la religion; un cœur enflammé par la charité, plein de bonté et de douceur envers les ames dociles; ferme, jusqu'à devenir inflexible, envers celles que la douceur et la raison ne peuvent ramener ; sans élévation avec les simples, petit avec les petits; grand et majestueux avec les ames fortes ; un courage héroïque, capable de tout entreprendre pour la foi, hardi dans ses desseins, intrépide dans les dangers, ferme et constant dans les travaux et

les adversités; annonçant le triomphe de la croix, dans toute la terre; opérant une révolution subite dans les esprits et dans les cœurs ; dissipant l'erreur dans un temps où elle étoit soutenue de toute la superstition de l'idolâtrie, de toute la subtilité d'une vaine philosophie, de tout le faste de l'éloquence, de tous les agrémens de la poésie, de toutes les impressions des préjugés, de tous les efforts des passions, et de toutes les forces de l'empire ; les combats qu'il a soutenus pour l'exécution d'un si grand dessein ; les voyages entrepris, malgré la rigueur des saisons; les mers tant de fois traversées, au milieu des tempêtes les plus affreuses; le défenseur de la foi, traduit devant les tribunaux, exposé à mille morts, et versant enfin son sang, pour cimenter la religion qu'il venoit d'établir : voilà le grand spectacle que présente la vie de S. Paul. Quelle matière plus intéressante pour les fidèles! Et que voit-on dans l'his-

toire, qui approche de tant de merveilles?

Essayons de rassembler tous ces faits sous un même point de vue. Les bornes trop étroites que l'usage prescrit à ces discours, ne nous permettent pas de peindre tous les talens et toutes les vertus de saint Paul, avec les couleurs qui leur sont propres. Tâchons de saisir les traits primitifs, qui forment le caractère des grands hommes; de montrer les ressorts puissans, qui font naître toutes les affections de leur ame; et, sans oublier les miséricordes de Dieu, qui crée, par sa grâce, les vases de magnificence, et qui couronne ses dons dans les élus, faisons voir ce que la religion doit au zèle de Paul, et ce qu'elle doit à sa science. C'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria*

PREMIERE PARTIE.

Le zèle est le caractère le plus propre d'un Apôtre chargé de soutenir les intérêts de Dieu : il ne doit agir que pour sa gloire ; la propagation de son culte, la destruction du vice, l'établissement du règne de la vertu, sont les grands objets qui remplissent son ame ; il tend sans cesse à la perfection de l'édifice spirituel, qui s'élève sous sa main ; l'ardeur qui le consume, s'irrite par les obstacles, et s'enflamme par les succès ; elle donne, pour ainsi dire, le mouvement à tous les ressorts de son ame ; elle brille dans ses yeux ; elle enflamme ses expressions ; et semblable à ce prophète de feu, dont l'Esprit saint fait si souvent l'éloge dans les écritures, son cœur brûlé de zèle pour le Dieu des armées, devient une fournaise ardente, et sa parole, un flambeau allumé, qui porte par-tout la lumière, la chaleur et la vie.

Une vertu si héroïque, et qui semble élever l'homme au-dessus de lui-même, peut elle encore tenir des foiblesses et des excès de l'humanité? Déplorable condition des mortels! Les qualités les plus louables, ne sont pas toujours parfaitement pures, et participent souvent de l'humeur et du caractère : le zèle s'enflamme par le feu du tempérament, ou s'amortit par le flegme qui les domine ; il brûle ce qu'il ne faut qu'échauffer, ou il ne fait qu'éclairer ce qu'il faut consumer ; et cette vertu, destinée à étendre l'empire de la loi, devient ou une rigueur inflexible, qui la rend odieuse ; ou une lâche complaisance, qui la fait plier au gré des passions des hommes.

Ecoutons à ce sujet les sublimes réflexions de saint Augustin. Il est, dit ce grand docteur, un zèle pour Dieu contre les hommes ; et quand il est seul, il est trop rigoureux ; il ferme

la porte des temples, et ôte toute entrée à la miséricorde : c'est un zèle plein d'amertume, semblable à celui de ce disciple, qui, touché du mauvais traitement que son maître avoit reçu dans Samarie, vouloit faire descendre le feu du ciel sur cette ville ingrate. Il est un zèle pour les hommes contre Dieu, qui abandonne les intérêts de la justice divine, pour ménager les foiblesses humaines; et ce zèle est ordinairement injuste et téméraire. Enfin, il est un zèle, qui tempère la sévérité par l'indulgence; qui allie la tendresse d'un père, avec les peines d'un juge; qui veut que Dieu soit satisfait, sans que le pécheur périsse, et qui conserve tout ensemble les droits de la justice et ceux de la miséricorde; un zèle, auquel la persuasion de la foi donne toute la vivacité, dont toutes les démarches sont réglées par la charité, et que l'espérance des biens éternels affermit contre tous les obstacles; un zèle parfait, qui demande un

cœur vaste pour tout embrasser ; une sagesse éclairée pour se conduire ; une fermeté inébranlable, pour soutenir la grandeur et le poids des travaux apostoliques, sans jamais se laisser abattre.

Et tel est, mes frères, le zèle qui forme le caractère de saint Paul : il avoit reçu de la nature les plus excellentes qualités, une ame grande et élevée, un courage héroïque, un génie actif et pénétrant, une présence d'esprit admirable, qui laissoit à son ame une tranquillité parfaite, au milieu des plus grands périls : l'amour du bien et du vrai dominoit dans son cœur ; la persuasion seule et la force des préjugés de l'enfance, l'attachoient à sa loi ; il l'aimoit sans déguisement et sans hypocrisie ; sa prévention, en faveur de la secte pharisaïque, ne tenoit pas à des vices du cœur ; les excès auxquels il se porta contre le christianisme, n'étoient que l'effet de son ignorance ;

et ce zèle aveugle, qui en faisoit le persécuteur des premiers fidèles, éclairé par la foi, devoit être le plus solide appui du christianisme.

Le moment marqué pour sa vocation, n'étoit pas encore arrivé; et ce zèle ardent qui le consumoit, ne déployoit son activité, que pour la défense de l'erreur: la prophétie de Jacob devoit s'accomplir; le loup ravissant, sorti de la tribu de Benjamin, enlève sa proie dès le matin, et les fidèles sont dispersés dès la naissance de l'église; le sanglier entre dans la vigne du Seigneur, et tous les fruits parvenus à la maturité, tombent sous sa dent cruelle. Etienne expire sous une grêle de pierres, et Saul le lapide par les mains de tous. Quel funeste effet ne produit pas cette ardeur de parti, qui aigrit les esprits, et qui tyrannise les cœurs? Le zèle aveugle qui croit défendre la cause de Dieu, étouffe dans les cœurs tous les sentimens d'humanité; la fausse

piété fait perdre au crime toute son horreur ; et le voile auguste de la religion, qui doit donner de l'éclat à toutes les vertus, dès qu'il est étendu par les mains de l'erreur, ne sert plus qu'à allumer la jalousie, la vengeance, la fureur et l'emportement.

O vous, qui donnez des bornes à l'immensité de la mer, qui domptez l'orgueil de ses flots, qui dissipez, par un regard serein, les plus affreuses tempêtes, et qui dominez sur les cœurs avec empire ; Dieu de force et de lumière, faites éclater la puissance de votre grâce ; confondez les projets de votre persécuteur, et arrêtez ce lion furieux au milieu de sa course ! Ne respirant que le sang des fidèles, il s'avance vers Damas, tout plein du funeste plaisir qu'il se fait de la destruction prochaine de cette église ; il est dans le plus grand transport de la haine et de la vengeance ; le zèle de sa loi l'endurcit aux horreurs du car-

nage; il a la fureur dans le cœur, et les armes à la main: il se croit au moment de prévaloir sur Jésus; et Jésus ne choisit cet instant, que pour triompher avec plus d'éclat de sa résistance: il ne pense qu'à ensevelir l'église de Damas dans son berceau; et Dieu ne l'y conduit, que pour en être le défenseur et l'appui. Le trouble de la colère, l'ardeur du zèle, le feu de la passion, le crime même, que son ignorance ne peut entièrement excuser, multiplient et conduisent les nuages que l'erreur élève autour de lui, et le placent au centre des ténèbres; mais la grâce renverse tous ces obstacles, brise d'un seul coup ces liens, et comble, en un moment, l'abyme qui s'ouvroit sous ses pas. L'éclair, qui part du sein même de la vérité, fend les nuages qui l'enveloppent, perce ses ténèbres épaisses, dissipe ses erreurs, et ouvre ses yeux à la lumière. L'humanité sainte de Jésus-Christ l'environne de sa gloire,

l'éblouït par son éclat, le renverse par sa vertu suprême; et, sans lui donner le temps de se relever, lui fait entendre cette voix foudroyante : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Je suis ce Jésus que tu poursuis avec tant d'acharnement : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* Une parole, si simple en apparence, abat ce courage altier; son intrépidité l'abandonne; la crainte et la frayeur le saisissent; il ne lui reste de force, que pour prononcer en tremblant ce peu de mots, qui marquent si bien le changement de son cœur, et la disposition parfaite de se soumettre à la volonté divine : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?*

Grâce de mon Dieu, vos traits ne sont pas toujours si rapides; votre pouvoir sur les cœurs, ne brille pas avec tant d'éclat! Vous les préparez par des changemens insensibles; et le choix de leur volonté, toujours subsistant sous

votre empire, se fait mieux apercevoir dans les combats et les effets des passions, qui balancent votre triomphe. Mais ici votre force seule éclate ; votre ouvrage, conduit rapidement à sa perfection, annonce mieux la puissance du Très-haut, que l'ordre magnifique de l'univers sorti du chaos à sa voix ; et, selon la belle remarque de saint Jean-Chrysostome, toute l'efficacité de la vertu du fils de Dieu, semble s'être épuisée dans la conversion de saint Paul : *Totus Jesus in Paulo consumptus est.*

Je n'ai plus à déplorer la fragilité de l'homme, et les égaremens de l'erreur ; et je vous propose les vertus d'une vie, dont toutes les actions ne sont que des sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à perpétuer et à couronner ses dons, dans ceux à qui il inspire la volonté de le servir. La conversion de saint Paul fut entière. Sa vocation étoit une suite de cette vo-

lonté gratuite, qui forme, dans les élus, un enchaînement de mérites, non interrompu jusqu'au jour des récompenses. Les germes de toutes les vertus, renfermés dans sa grande ame, se développent par l'ardeur de la charité. Il ne manquoit à son zèle que d'être éclairé par la foi, et réglé par la prudence; la grâce consomma cet ouvrage. Les plus sublimes mystères lui furent manifestés; il reçut sa mission de Dieu même; il apprit de Jésus-Christ, qu'il étoit prédestiné pour connoître sa volonté, pour voir le juste, pour entendre les paroles de sa bouche, et pour lui rendre hommage devant tous les hommes : *Quia eris testis illius, apud omnes homines eorum quæ vidisti & audisti.*

Comme une colonne paroît le plus ferme soutien d'un temple, lorsque toutes les parties de ce vaste édifice s'appuient sur sa masse solide; ainsi Paul devient le plus ferme appui de la

religion, par son zèle qui embrasse l'univers, qui assure la foi de toutes les églises, et qui semble porter seul le poids des travaux apostoliques, partagés entre tous les autres disciples. A peine a-t-il connu la vérité, qu'il en devient le défenseur. Aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres. A peine est-il sorti de l'abyme qu'il ne regarde qu'en tremblant, qu'il tend la main à ceux qu'il y a laissés. Damas, où il se proposoit d'exercer toute sa haîne contre le nom chrétien, est la première carrière de ses combats pour la foi. Sa bouche, qu'il ne vouloit ouvrir que pour blasphémer Jésus-Christ, ne s'ouvre que pour annoncer qu'il est le fils de Dieu, aux ennemis les plus irréconciliables de sa gloire. Il échappe, avec peine, à leurs poursuites; et ce ministre de la Synagogue, qui vouloit ôter tout asile aux fidèles, est persécuté pour la défense de leur culte.

Son courage, loin de s'abattre par ce premier obstacle, semble s'échauffer dans la persécution, et l'on vit redoubler l'activité de son zèle. Déja il s'expose à de nouveaux périls pour la gloire de son maître. Jérusalem, qui avoit mis entre ses mains les intérêts de la Synagogue, l'entend, avec étonnement, publier la résurrection de Jésus-Christ. Les pontifes prennent l'alarme : la jalousie, la haine, la vengeance les agitent ; le faux zèle ajoute à la fougue des passions, l'aigreur et l'acharnement ; et ils ne rougissent pas d'employer le crime, pour se délivrer d'un ennemi si redoutable. Des hommes si injustes étoient indignes de connoître la vérité. La lumière s'éloigne de Jérusalem. Paul quitte la Judée ; et instruit des desseins de Dieu, il va faire briller, aux yeux des nations, ce flambeau qui doit éclairer toute la terre : *Vade, quoniam ad nationes longè mittam te.*

Ainsi commençoit une carrière, dont les suites devoient être si glorieuses. Semblable à ces torrens qui, resserrés long-temps au milieu des rochers, s'étendent dès qu'ils ont franchi ces obstacles, prennent un cours majestueux et tranquille, et portent par tout l'abondance: le zèle de Paul, renfermé d'abord dans les limites de sa patrie, ne connoît plus de bornes, dès qu'il peut déployer son activité : il embrasse le monde entier, jete les semences de la foi dans toutes les contrées, et fait naître, avec elle, la paix, l'innocence, le désintéressement, la justice. Votre esprit vous le représente déja, sans doute, sur le théâtre de sa gloire : vous le voyez combattre le vice, dissiper les erreurs ; tantôt opposer à l'orgueilleuse ignorance du philosophe, la force de la vérité ; tantôt employer ces voies douces et insinuantes qui gagnent les cœurs ; n'oubliant rien de ce qui peut contribuer, ou à instruire

truire ceux que la prévention aveugle, et à confondre ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent dans l'erreur; soutenant la foi des foibles, par l'espérance des récompenses; rassurant dans la perfection, par son intrépidité, ceux que la crainte ébranle; et étonnant, par sa résolution, des tyrans qu'il ne peut arrêter par la force.

Quel peuple n'a pas ressenti les effets de son zèle? Il passe dans la Cilicie, convertit sa famille, et fonde plusieurs églises. Il vient partager les travaux du prince des apôtres, qui visitoit l'église d'Antioche, et qui ne pouvoit suffire à une moisson si abondante. Il retourne à Jérusalem, pour distribuer aux pauvres les aumônes des fidèles. Il revient à Antioche, et se signale de nouveau par des succès éclatans. L'oracle d'Isaïe se vérifie enfin; ceux à qui le Verbe n'avoit pas été annoncé, voient sa lumière. Paul arrive à Paphos; confond les prestiges des magiciens;

rend, par l'aveuglement de Lymas, la vie de l'ame au peuple séduit par ses enchantemens ; fait voir au proconsul Sergius, la grandeur des mystères de la religion, et montre qu'il n'appartient qu'au Dieu des chrétiens, de faire sortir la lumière du sein des ténèbres.

Que ne puis-je tracer dans vos esprits, un plan racourci de toutes les contrées que son zèle rapide lui faisoit parcourir, et marquer sans confusion dans vos pensées, toutes les actions de ce grand apôtre? Là, il jetoit les fondemens des églises, et laissoit à d'autres ouvriers le soin d'élever l'édifice ; ici, il visitoit ; en passant, les fidèles, ou les consoloit par ses lettres : là, il appaisoit les divisions naissantes, entre le Gentil qui méprisoit la synagogue, et le Juif qui tiroit vanité de son origine ; ici, il réprimoit la licence des esprits turbulens, assoupissoit les haines publiques et particulières, détachoit les cœurs des affec-

tions personnelles, et les réunissoit tous en Jésus-Christ. Ces villes, si corrompues par le luxe, et par les crimes qui marchent à sa suite; où la superstition élevoit des idoles, auxquelles les passions sembloient assurer un culte éternel; Perges, Ephèse, Philipe, Thessalonique, et Corinthe, ont été soumises, par le zèle de Paul, à l'empire de Jésus-Christ. C'est dans cet endroit qu'il charmoit l'illustre Thecle, par les couleurs dont il peignoit la virginité; qu'il consumoit, par ce feu nouveau que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, des nœuds que la nature et la tendresse avoient formés dans son cœur. C'est dans cet autre que les peuples, frappés par l'éclat de ses prodiges, vouloient lui dresser des autels. A Malthe, où tout plioit sous le joug de l'évangile, il ne laissoit échapper que des traits de clémence, et il paroissoit comme un Dieu bienfaisant. A Rome, où le

culte des idoles faisoit partie des maximes de l'état, et où la victoire avoit ses autels, il plantoit la croix sur le capitole; il reprochoit à ces vainqueurs, leur assujettissement à l'erreur, et la tyrannie de leurs passions; il faisoit sentir à ces maîtres du monde, la pesanteur et l'ignominie de leurs chaînes. Tantôt son zèle fulminoit contre les vices; il livroit à l'esprit de ténèbres les enfans de Sceva, et il lançoit des anathêmes contre l'incestueux de Corinthe. D'autres fois, il inspiroit la vertu; il la montroit aimable; il faisoit naître dans les cœurs le desir de la perfection; il élevoit des ames vulgaires au noble désintéressement; et il rendoit des hommes grossiers, capables de l'héroïsme. On eût dit qu'il étoit chargé du soin de toutes les églises. Il se trouvoit dans tous les lieux; il suffisoit à tous les besoins; il se transformoit en mille manières; il parcouroit avec une vitesse incroyable

la terre et la mer, les nations barbares, et celles qui se flattoient d'être éclairées par la philosophie : aucune de ses démarches n'étoit inutile ; il dressoit par-tout des trophées à la religion ; et ses conquêtes, quoique assurées contre les efforts des hommes et les ravages du temps, étoient plus rapides que les triomphes si vantés des héros profanes, où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur.

A la vue de cette activité que rien n'arrête, ne vous représentez-vous pas, mes frères, une ardeur aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, qui néglige les précautions et les ressources, et qui se jette dans le péril, sans l'appercevoir ? Le zèle de saint Paul fut toujours réglé par la prudence ; il conduisit ses entreprises avec un jugement admirable ; il se proportionnoit au temps, aux circonstances ; il mettoit en œuvre ces justes tempéramens, qui assurent le succès, plutôt qu'une

sévérité inflexible : tout-à-la-fois agissant et retenu, ne laissant rien au hasard de ce qui pouvoit lui être ôté par la prévoyance, et capable de tout oser pour la gloire de Dieu, lorsque les ressources humaines lui manquoient, il étoit également disposé, ou à mourir dans la persécution, ou à survivre à ses malheurs, en accomplissant la volonté divine ; et ce même Apôtre, qui bravoit à Rome la cruauté des tyrans, semoit à Jérusalem la division dans le conseil des Juifs, pour échapper à leur fureur.

Quel art ne déployoit-il pas dans l'Aréopage, lorsqu'il faisoit sentir à ses sages le ridicule de leurs superstitions, sans blesser leur délicatesse, et qu'il leur découvroit l'auteur de l'univers, dans ce Dieu inconnu, auquel ils avoient dressé des autels ? Athènes, la savante Athènes admira cet orateur chrétien ; Denis ouvrit les yeux à la lumière ; et la philosophie rendit hom-

mage à la folie de la croix, dans l'école la plus fameuse de la sagesse humaine. Suivez-le dans la dispute des cérémonies légales. Quelle connoissance des hommes! quelle différence de conduite, mesurée sur les circonstances! Il observe lui-même ces cérémonies encore indifférentes, lorsqu'il se trouve avec des Juifs; il fait circoncire son disciple Timothée, et il se purifie dans le temple; mais, dès que ces pratiques deviennent une occasion de scandale pour les Gentils, il s'élève contre le zèle indiscret de Pierre; il lui résiste en face; il le reprend en public, avec ce zèle qui sait s'enflammer, sans s'aigrir; avec cette liberté qui dévoile les défauts, sans aliéner les cœurs; avec cet amour du bien, qui redresse quelquefois le pouvoir suprême, sans perdre le respect dû au maître de l'univers. Heureuse l'église, d'avoir conservé la paix dans une contestation si délicate, et d'avoir trouvé dans ces apô-

tres, des modèles de la juste liberté des inférieurs, et de la rare humilité des supérieurs! Rien n'est plus étrange, que de voir la postérité, dans nos siècles vraiment subtils, s'échauffer jusqu'à altérer la charité, sur une dispute qui, dans son temps, n'a pas troublé l'union des fidèles, et citer à son tribunal les juges du monde, discuter les droits, et censurer les actions des saints, dont elle devroit admirer les vertus.

Oui, mes frères, Paul, au milieu des transports de son zèle, conservoit sa modération et sa bonté; l'amour de la paix dominoit dans son cœur: rempli d'humanité pour les pécheurs, il faisoit violence à sa tendresse, pour les punir; il souhaitoit d'être anathême pour ses frères; il aimoit tous les hommes; il vouloit les unir à Jésus-Christ, parce qu'il savoit qu'ils ne pouvoient être heureux, sans cette union avec leur chef. J'ai pour vous, disoit-il aux fidèles de Corinthe, un amour de ja-

lousie, et d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. Par quelle invisible chaîne s'attachoit-il tous les cœurs? Par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, excusoit les autres, et donnoit, à tous, les moyens de réparer leurs fautes; par ce noble désintéressement, qui l'élevoit au-dessus de sa propre gloire, et qui le portoit à préférer ce qui pouvoit être utile aux autres, à ce qui pouvoit être avantageux pour lui-même. Tant que l'église a eu des pasteurs aussi tendres, ils ont été chéris de leurs ouailles, et admirés de leurs plus grands ennemis. Vous l'attesterez à la postérité, portion choisie des églises d'Ephèse et de Milet; vous qui fîtes paroître une tendresse si vive pour cet Apôtre, lorsqu'il vous embrassoit comme des enfans qu'il ne devoit jamais revoir. Dieu voyoit avec com-

plaisance un attachement qui n'étoit fondé que sur la vertu. Vos cœurs ne se soulageoient qu'en versant des torrens de larmes : Paul mêloit ses pleurs aux vôtres ; les soupirs étouffoient sa voix ; et il ne pouvoit vous consoler, que par ce motif qui le soutenoit contre sa douleur ; par l'espérance de vous rejoindre, et de vous consoler dans la céleste patrie : *Procumbentes suprà collum Pauli.*

Ce zèle qui plioit sous la raison, qui se modéroit par la prudence, qui s'adoucissoit par la bonté, s'irritoit contre la force, et devenoit plus intrépide à la vue du danger : jamais homme ne fit paroître une confiance plus héroïque dans les tourmens : on l'a vu se réjouïr de ses peines, se faire gloire de ses chaînes, et regarder comme un titre d'honneur, la qualité de captif pour Jésus-Christ ; on l'a vu se rappeler comme des bienfaits de Dieu, les fouets, les exils, la haîne de ses

frères, et tous les outrages qu'il avoit endurés pour la religion. Je pourrois vous le représenter au milieu d'une tempête furieuse, tranquille autant que les vagues étoient émues, rassurant tout le monde par sa fermeté, et éloignant des esprits les funestes idées du naufrage, par un air de sérénité, qui sembloit déja ramener le calme; je pourrois rapprocher tous les traits de cette générosité avec laquelle il défendoit la cause de Dieu, résistoit aux efforts des méchans, et s'opposoit au torrent des mauvaises coutumes; je pourrois enfin le suivre dans les tribunaux, dans les prisons, dans les supplices; vous le faire voir annonçant l'humilité chrétienne aux plus superbes philosophes; menaçant Félix des jugemens de Dieu, au moment qu'il va prononcer sa sentence; ébranlant Agrippa, par la hardiesse et la force de ses discours; prêchant la modération, la continence, la justice à la cour de Né-

ron, ce tyran qui ne haïssoit que la vertu, et irritant la fureur de ce monstre, par la conversion des personnes qui servoient à ses débauches. Mais dérobons pour le présent quelque chose à la gloire de sa constance ; et ne nous hâtons pas de terminer le cours d'une vie si belle : achevons l'éloge de ce grand Apôtre, avant de couronner ses vertus par le martyre ; faisons voir ce que la religion doit à la science de Paul, après vous avoir montré ce qu'elle doit à son zèle.

SECONDE PARTIE.

TELLE étoit l'estime que l'on avoit, dans les premiers siècles, pour la science de Paul ; les sages mêmes du paganisme le mettoient en parallèle avec Platon, et il balançoit la réputation du prince des philosophes dans l'esprit de ses sectateurs : les fidèles plus éclairés, mais trop épris du merveilleux, rendoient

presque des honneurs divins à ce maître de l'univers ; leur admiration se portoit à l'excès ; et plusieurs d'entre eux, au rapport d'Origène, se persuadoient qu'il étoit cet esprit de vérité, promis par Jésus-Christ à ses disciples, pour les instruire et les consoler dans son absence.

A Dieu ne plaise que j'emprunte ces traits de l'erreur ou de la crédulité, pour donner une plus haute idée de la doctrine de saint Paul ! Je suis en présence de la vérité suprême ; je loue ce saint, comme l'organe de l'église ; et je n'emploierai que les paroles qu'elle consacre à son éloge. Il suffit de prononcer ses oracles, pour donner à Paul les plus pompeuses louanges, et établir sa célébrité ; il ne faut que parler avec les Pères, pour annoncer à tout l'univers qu'il est le docteur des nations, et le maître du monde entier. Saint Jérôme le compare à un fleuve d'éloquence, à un abyme où tous les tré-

sors de la sagesse et de la science de Dieu, sont renfermés. Saint Augustin le représente sous cette image du prophète-roi : il envoie sa parole à la terre ; cette parole court avec une vitesse incroyable : tantôt il envoie la glace ; et qui pourra résister à la rigueur de cette froidure ? il envoie une seconde fois sa parole, et elle fond la glace ; son esprit souffle, et il fait couler les eaux : c'est lui qui annonce sa parole à Jacob, les lois de sa justice et ses jugemens à Israël. Saint Ambroise assure que les anges n'ont pas dédaigné d'être les disciples de Paul, et qu'il leur a appris des mystères qu'ils ignoroient. Saint Jean Chrysostôme n'hésite pas de dire que sa plume a répandu la lûmière sur nos dogmes, et que le Fils de Dieu a annoncé des vérités plus sublimes, par la bouche de cet Apôtre, que par la sienne propre : *Majora per os Pauli, quàm per se, locutus est Christus.*

Des éloges qui semblent élever cet Apôtre au-dessus des mortels, n'étoient pas l'effet de l'impression du merveilleux, ou d'une admiration aveugle; ils étoient fondés sur des connoissances supérieures qu'il avoit reçues dans son ravissement, et sur des ouvrages qui ont éclairé tous les siècles. Instruit par la vérité même, dit S. Thomas, et dégagé des nuages que forment les liens de notre mortalité, il a vu sans énigme l'essence de Dieu, et ces mystères ineffables, que nous ne voyons qu'à travers un voile: élevé jusqu'au troisième ciel, ajoute saint Grégoire, il a vu la splendeur de notre céleste patrie; l'éclat des rayons de la majesté suprême, a frappé ses yeux; et il s'est élevé au-dessus de tout ce qu'il y a de connoissances, par l'assurance que lui donnoit cette lumière divine.

Quel homme, en effet, a répandu plus de jour sur nos dogmes? Qui a jamais parlé de la grâce et de la pré-

destination, avec plus de sagesse et de profondeur? Qui a développé plus subtilement les obscurités du péché originel? Qui a pénétré plus avant dans les abymes de la réprobation des Juifs, et de la vocation des Gentils? Qui a mieux expliqué la rédemption des hommes, l'économie de l'incarnation, les rapports des deux testamens, le prix du sacrifice de la religion chrétienne, et l'excellence de sa morale?

Ouvrons ces épîtres admirables, où il établit l'unité de Dieu, sa puissance, sa justice et sa miséricorde : quelles notions sublimes et lumineuses de l'Etre suprême! Le Dieu des Chrétiens n'est pas cet être représenté sous tant de figures, formé à l'image des passions, encensé par l'adultère, entraîné vers le crime, par une force supérieure, et soumis aux décrets aveugles d'une destinée fatale : sa puissance n'est pas renfermée dans des temples bâtis par des hommes; il embrasse le ciel et la

terre; il marque l'ordre des saisons, et les bornes des empires; sa parole est vivante, et pénètre jusques dans les replis de l'ame; il est le seul puissant, le seul immortel; il n'a dans toutes ces qualités, ni limites, ni dépendances; et ce n'est qu'à lui seul que sont dûs l'honneur, l'empire et la gloire durant toute l'éternité.

La raison dégagée de la chaîne des passions, et soustraite à l'empire du préjugé, pouvoit saisir ces vérités primitives. Quelques sages perçoient les ténèbres épaisses, répandues sur le reste des mortels; ils voyoient dans l'univers un tableau raccourci des perfections divines, et ils s'élevoient par la connoissance des créatures, jusqu'à celle de leur auteur. Mais parmi ces traits de lumière, il restoit toujours des ombres, un fonds d'obscurité, qui cachoient des vérités d'autant plus nécessaires, qu'elles renfermoient les germes de notre félicité, le contraste des

passions, les contradictions du cœur, la foiblesse et l'infirmité de la nature. L'homme, malheureux sous un Dieu juste, entraîné vers le mal, par son propre poids, et libre sous des chaînes si pesantes; tous ces effets si opposés, formoient une énigme, que l'esprit humain ne pouvoit développer; et ces vérités les plus frappantes, les plus sensibles, les plus intéressantes, paroissoient le désespoir de notre raison.

Il étoit réservé à saint Paul de dissiper ces ténèbres, et de montrer l'accord des misères de l'homme, et de la justice de Dieu: il fait voir que le désordre de la nature est une suite du crime; il déclare à tous les chrétiens que le péché est entré dans le monde par un seul homme; et par ce péché, la mort: il établit clairement la nature et les suites du péché originel, dont on ne trouve ailleurs que des ombres fort obscures; et il établit ce dogme de notre foi, d'une manière si

invincible, qu'il faut, dit saint Augustin, ou éteindre toutes les lumières de la raison, ou renoncer à tous les sentimens de religion, pour combattre par des conjectures humaines, la certitude d'une autorité si divine.

De ce principe, l'Apôtre conclut la nécessité de l'incarnation, prouve l'amour infini de Dieu, qui a voulu se revêtir de notre chair, pour guérir nos foiblesses; fait voir que les victimes légales étoient impuissantes, et que Jésus-Christ seul pouvoit être le médiateur des hommes. N'empruntons ici que ses paroles; Paul seul peut célébrer dignement des mystères si sublimes. Nous étions non-seulement nés dans la rebellion; mais nous avions encore ajouté des fautes volontaires, et de notre propre choix : le sang des animaux couloit en vain sur les autels; la victime, consumée par des hommes remplis de passions, étoit impure aux yeux du Seigneur : coupables, sans

pouvoir satisfaire à sa justice, nous ne méritions que des foudres; mais sa bonté a été victorieuse: loin de nous perdre, il nous a rendus dignes de participer à l'héritage des saints, par les lumières de la foi; il a envoyé son fils bien-aimé sur la terre; il a voulu qu'il naquît d'une femme, pendant que la loi subsistoit encore: nos yeux n'auroient pu soutenir l'éclat de sa gloire dans le sein de son père; l'incarnation le revêtant d'une chair mortelle, l'a rendu visible; les anges ont été ravis du spectacle adorable d'un homme-Dieu, naissant et conversant parmi les hommes. C'est lui qui a brisé nos fers, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et qui a répandu sur nous l'esprit d'adoption; il a effacé nos crimes; il nous a réconciliés avec le ciel; il a cimenté cette paix, par l'effusion de son sang sur l'arbre de la croix; sa résurrection a assuré toutes nos espérances; et nous sommes remplis de

consolation, lorsque nous pensons que nous avons un pontife éternel, qui intercède pour nous dans le ciel : *Hic autem unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet ad dexteram Dei.*

Peut-on rien ajouter à une doctrine si lumineuse, et qui établit avec tant de solidité les fondemens du christianisme? Augustes défenseurs de la religion, illustres Pères, dont la mémoire nous est si précieuse! c'est dans cette doctrine, que vous puisiez les traits dont vous perciez les Ariens, les Nestoriens et les Ebionites ? Vous n'opposiez à ces impies, que les raisonnemens et l'autorité de ce grand Apôtre ; cet oracle des premiers temps, fixoit déja la créance des siècles postérieurs ; et Paul, en établissant clairement l'union et la distinction des deux natures en Jésus-Christ, dans une même personne, avoit déja confondu toutes les sectes qui se sont élevées contre ces dogmes.

Foibles mortels, jusqu'où poussez-vous vos recherches téméraires; et pourquoi des mystères supérieurs à vos lumières, deviennent-ils l'écueil de votre soumission? Paul vous avoit enseigné l'efficacité de la grâce, et la liberté de l'homme, subsistante sous l'empire de l'Etre suprême; il avoit reconnu dans Dieu une volonté ferme et immuable, qui a prédestiné les élus pour être conformes à Jésus-Christ, qui les justifie dans le temps, et qui les glorifie dans l'éternité; il avoit donné pour fondement à cette prédestination, non des mérites imaginaires, ou la nécessité du destin, mais la hauteur des richesses de Dieu et de sa science, une bonté toute gratuite, qui ouvre les trésors de sa grâce, pour faire connoître la grandeur de sa miséricorde: il suffisoit d'avouer avec lui le souverain domaine du Créateur, et la liberté de la créature; de reconnoître que Dieu tourne à son gré nos affec-

tions, sans les nécessiter, parce qu'il est le maître de nos cœurs; et que l'homme est libre, parce que Dieu est tout-puissant. C'étoient là les limites qui séparoient les vérités, de l'erreur: il les avoit marquées; et son autorité, en fixant notre créance, devoit assurer la tranquillité de l'univers.

Grand Dieu! qui avez établi votre église sur l'union de ses membres par la foi, donnez des bornes aux erreurs qui les divisent, et modérez l'ardeur des disputes insensées qui les entraînent. O mes frères! ô mes concitoyens! ô ma patrie! reconnoissons enfin nos excès; et tremblons à l'aspect du précipice, qui s'ouvroit sous nos pas. Nous avons vu ces sectaires des derniers siècles, faire sortir du puits de l'abyme une fumée épaisse, en remuant les cendres de Pélage et de Manès; nous avons vu une nation voisine, dont l'art a su dompter les flots de la mer, tremper ses mains dans le sang

de ses concitoyens, et se livrer, par la fureur des disputes, aux procédés les plus barbares. Ces tristes révolutions ne nous ont pas effrayés. Hélas! nous regardions de loin les tempêtes qui agitoient ces peuples; nous nous croyions à l'abri des orages; et nous n'y prenions part, que par le sentiment toujours trop foible de l'humanité. Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu nous faire craindre, l'expérience, cette maîtresse impérieuse, nous l'a fait sentir; l'indocile curiosité s'est emparée de nos esprits; la fureur de disputer sur des mystères impénétrables, a emporté trop loin nos courages; la vaine subtilité a fait tourner les meilleures têtes; la diversité des opinions a presque allumé le flambeau de la discorde; et nous avons été sur le point de nous précipiter dans des abymes; et la main du Seigneur, a pu seule nous arrêter sur une pente si dangereuse.

O inscrutabilité des desseins de Dieu!

ô profondeur de ses jugemens! ô parole de Paul, remplie de sagesse! puisse l'admiration, l'étonnement et la soumission de ce grand homme, nous convaincre de la nécessité de sacrifier nos lumières à l'autorité, dans des mystères incompréhensibles, comme sa doctrine fixe les objets nécessaires de notre foi! Puisse son exemple renouvelé par les Augustin et les Prosper, être suivi par tant de docteurs éclairés, qui l'admirent! Puisse l'amour de la religion et de la concorde, ramener enfin la paix sur la terre, en réunissant tous les cœurs aux pieds du trône et des autels!

Il seroit trop long d'analyser ici ces épîtres savantes, où Paul nous instruit de la nature des anges, de leur chûte, des rapports des deux testamens, de l'excellence de notre sacrifice, de l'immortalité de l'ame, et de la vérité d'un avenir: les suffrages de tous les siècles, les citations des Pères, les té-

moignages des historiens sacrés, prouvent assez que sa doctrine a éclairé tous les fidèles, et qu'il est le maître de l'univers : *Magister orbis.*

Si de la religion nous passons à la morale, nous y trouverons des règles des mœurs, pour toutes les conditions; des motifs qui agissent sur le cœur; des conseils qui élèvent l'homme à la perfection, et qui le conduisent à la félicité. Que ne puis-je retracer ces images vives et naturelles, dont il se servoit pour représenter et persuader la vertu; employer ces traits de flamme, qui animoient ses discours, et ranimer les étincelles de cette charité, dont il vouloit embraser tous les cœurs ? Ecoutez, mes frères; c'est Paul qui parle; et ses préceptes seront la plus solide instruction de ce discours. Mortels, aimez-vous comme les enfans du même père; des besoins mutuels vous rendent nécessaires les secours de vos semblables; leur société fait la douceur

de votre vie ; évitez l'injustice ; elle détruiroit une union qui n'est fondée que sur la vertu ; conservez la paix ; c'est le plus grand des biens : ménagez dans les autres, des foiblesses dont vous êtes remplis ; et supportez réciproquement tous vos défauts : *Alter alterius onera portate.* Heureux fidèles ! des liens formés par les mains de la religion, vous unissent à vos frères : vous voyez en eux des enfans de la même adoption, régénérés par la même grâce, rachetés par le même sang, et destinés à la même félicité ; vous ne devez jamais ressentir les mouvemens impétueux de la haîne ou de la vengeance : il n'y a plus d'ennemis sous l'empire de la grâce ; tout est aimé en Dieu qui couronne la clémence, et qui fait servir les desseins des méchans, à la manifestation de ses miséricordes sur les élus : *Ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos.*

O vous, dont les jours sont consacrés

à la virginité ! hommes nouveaux, qui avez découvert ce secret du royaume des cieux, que tous ne peuvent comprendre ; connoissez le bonheur d'un état, où vous n'êtes pas obligés de partager un cœur que Dieu demande tout entier ; ne vous occupez que de la gloire réservée aux ames chastes ; priez sans cesse ; ne comptez que sur le bras du Tout-puissant ; sa grâce seule qui vous a inspiré l'amour de la pureté, peut conserver une vertu, dont la nature n'a pas mis le germe dans vos cœurs : *Sollicitus est quæ Domini sunt, quomodò placeat Deo.*

Pour vous, qui avez tout à craindre de la violence des passions, préférez l'engagement saint et honorable du mariage, à une privation qui deviendroit l'écueil de votre fragilité. Malheur à ceux que l'inconstance, la légèreté, le libertinage, éloignent d'un joug qui peut les rendre meilleurs, pour jouïr d'une liberté qui les rend toujours

pires ! *Si non continentes, nubant.* Homme, la nature, en vous donnant les qualités solides, a soumis à votre raison un sexe, qui a pour partage les qualités aimables. Que la tendresse adoucisse le joug de votre empire. Femme, la soumission et la modestie sont vos principaux devoirs : vivez dans la retraite ; aimez votre mari ; ne souhaitez de plaire qu'à lui seul ; et si votre goût naturel, fortifié par l'éducation, recherche encore l'ornement et les grâces, que ce ne soit que pour augmenter sa tendresse, qui fait votre bonheur : *Cogitat quomodò placeat viro.*

Epoux chrétiens, l'amour de J. C. pour son église, est le modèle de votre union. N'ayez donc que des vues chastes dans une union si sainte ; élevez vos enfans dans la crainte du Seigneur ; instruisez-les des règles de la vie chrétienne, et des devoirs de la vie civile. Que les enfans suivent les mouvemens

de la reconnoissance ; qu'ils respectent leurs parens, et qu'ils leur obéissent en toutes choses. Que les maîtres n'oublient jamais que la nature a créé leurs égaux, ceux que l'indigence leur a soumis ; et que les serviteurs supportent sans murmure les peines attachées à leur condition !

Citoyens, ne troublez pas l'ordre public ; respectez les lois de votre patrie ; honorez vos souverains ; n'opposez à l'abus de l'autorité, que les gémissemens et la prière. Quiconque s'élève contre les rois, se rend coupable devant Dieu, parce que lui seul s'est réservé le droit de les juger et de les punir : *Obedite præpositis vestris, etiam discolis.*

Telles étoient les règles des mœurs, que Paul traçoit aux premiers fidèles ; et les préceptes, par lesquels il formoit leurs cœurs à la vertu. Ce grand Apôtre jouïssoit du succès de ses travaux. L'évangile étoit annoncé par

toute la terre ; le nom de Jésus-Christ étoit invoqué par toutes les nations ; la folie apparente de la croix, triomphoit de la sagesse du siècle ; l'église comptoit tous les jours de nouveaux enfans ; et cette sainte Sion, qui devoit renfermer tous les peuples dans son enceinte, avoit déja jeté dans la capitale de l'univers, les fondemens d'un royaume éternel. Il voyoit avec complaisance les fidèles unis par la charité ; vertueux, par l'amour de la justice ; égaux, par le mépris des choses humaines ; riches, par leur modération ; grands, par leur désintéressement, et heureux par leurs espérances : sa destination étoit remplie ; sa carrière étoit achevée ; il attendoit la récompense de ses travaux, et Dieu ne tarda pas à couronner ses mérites.

Néron gouvernoit alors l'empire, ce monstre qui semble avoir épuisé tous les traits de ce peintre célèbre de l'antiquité, dont les annales ne sont que

les fastes de la méchanceté des hommes. Le destin rapide de ses courtisans; l'incendie de Rome; le meurtre de sa mère, de ses proches, de ses précepteurs; la vérité, proscrite par l'adulation; la pudeur, exposée à la violence; l'innocence, succombant sous la calomnie; et la probité, expirante avec Soranus, sont les époques de son règne. Prince également cruel et voluptueux; violent et dissimulé; lâche et timide contre les méchans, et redoutable aux gens de bien; bravant dans le sénat l'autorité des lois, et esclave sur le trône, d'une troupe de prostitués; poursuivi sans cesse par les furies, et n'étouffant ses remords, que par de nouveaux forfaits; extrême, enfin, dans toutes les passions, et d'autant plus difficile à peindre, que ses excès sont sans bornes.

Il étoit glorieux pour la religion, d'être persécutée par cet ennemi de la vertu. La conversion d'une femme qui

servoit à ses débauches, et la chûte honteuse du magicien Simon, dont les prestiges amusoient cet esprit avide de l'extraordinaire, aigrissoient encore sa férocité naturelle. Paul, accusé dans ces circonstances, devoit s'attendre aux derniers supplices; mais la mort n'effraya pas ce courage intrépide; et sa constance dans ces derniers momens, ajouta un nouveau lustre à ses vertus: il parut chargé de chaînes, avec cette tranquillité qui est le fruit de l'innocence; il défendit la religion, avec cette liberté généreuse, qui inspire le mépris des choses humaines; il écouta sa sentence, avec la fermeté d'un cœur qui ne tient plus des foiblesses de la nature; il marcha vers le lieu de son supplice, avec cette ardeur qu'enflammoit le desir de s'unir à Jésus-Christ; il présenta sa tête au bourreau, avec cette constance que lui donnoit l'assurance d'une vie plus heureuse; enfin, il reçut le coup qui brisoit les restes

de sa mortalité, avec cette joie qui répondoit à la grandeur de ses espérances.

N'attendez pas, mes frères, qu'après avoir montré S. Paul, comme l'appui et le défenseur de la foi, j'expose à vos yeux les tristes images de la religion, éplorée sur sa mort, et presque ensevelie dans son tombeau. Ce deuil et cette tristesse ne conviennent qu'aux établissemens humains, appuyés sur des bras de chair, et qui trouvent souvent leur ruine dans la perte d'un seul homme. L'église, toujours chérie et protégée par un époux immortel, ne fait jamais ces pertes irréparables: la mort de Paul, loin d'ébranler cet édifice bâti sur la pierre solide, ne fit qu'affermir une religion, cimentée dès ses fondemens, par le sang des martyrs; l'esprit de zèle qui l'animoit, ne périt pas avec lui; il a formé dans tous les âges des défenseurs de la foi; il anime encore tant de pontifes vigilans

sur leurs troupeaux, conservateurs zélés de la saine doctrine et du dépôt de la vérité; il déploie toute son activité dans cette sainte maison, où des hommes dévoués par état aux travaux apostoliques, donnent de l'éclat au ministère, par leurs talens, et le rendent respectable, par la pureté de leurs mœurs. Puisse-t-il se perpétuer d'âge en âge, dans tous les ministres; augmenter dans tous les fidèles l'amour de la religion, et les faire vivre de la foi des justes, la seule qui puisse mériter les récompenses éternelles!

Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT AUGUSTIN.

Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.

Il nous a donné un sens, pour connoître le vrai Dieu, et pour être en son vrai fils. *S. Jean*, chap. 5.

PUIS-JE mieux vous représenter les desseins de Dieu sur Augustin, et cette sanctification qui semble donner une autre existence par la création d'un nouveau sens, qu'en vous citant ce texte de l'évangile? Jamais ce trait de lumière qui découvre les vérités du salut, qui perfectionne la raison en lui montrant ses bornes, qui sauve l'esprit humain de l'erreur, en prévenant les écarts qui pourroient l'y précipiter;

jamais la nécessité de ce nouveau sens, qui apperçoit ce que l'œil ne peut saisir, et qui fonde cet ordre de connoissances, où la nature ne peut atteindre, ne parut avec plus d'éclat, que dans la conversion de ce saint docteur. Tout ce qui embellit la gloire du monde, tout ce qui fixe l'admiration des hommes, tout ce qui force leur estime, se trouvoit en lui ; sa bonté, sa douceur, sa générosité, sa candeur, la vérité de ses attachemens, sa tendresse filiale, toutes les qualités de son cœur, étoient relevées par l'étendue de ses connoissances, la vivacité, la pénétration, la sublimité de son génie ; l'excellence de son naturel, le goût des choses honnêtes, ce remords qui venge sans cesse dans les meilleurs cœurs, la vertu qu'ils abandonnent, ces agitations continuelles qui déchirent une ame, qui n'est pas faite pour le crime sembleient devoir le sauver des excès des passions, comme les lumières de son

esprit, devoient le préserver des égaremens de l'erreur.

Cependant, avec tous ces dons admirables, Augustin, long-temps séduit par le faux éclat des sciences humaines, n'embrasse que l'erreur, ou reste dans le doute; ne trouve dans les systêmes de la philosophie, que des conjectures; passe de l'hérésie au paradoxe, du paradoxe à l'absurde, et parcourt toutes les opinions, sans parvenir à cette conviction qui est le but de ses recherches. Son cœur, peu soumis à l'empire d'une raison si incertaine dans ses décisions, ne cherche qu'à jouïr de ses desirs; il se livre à l'attrait des passions, et reste dans leur esclavage, jusqu'à ce qu'il entende cette voix douce et paternelle, qui l'appelle dans les voies détournées où il se perd, qui éclaire sa raison et qui purifie son cœur, en lui donnant un sens nouveau, pour connoître le vrai Dieu, et pour être en son vrai fils : *Dedit nobis sensum*

ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.

C'est ce que nous remarquerons dans cet éloge ; vous verrez dans la première partie les égaremens de la raison, qui n'est pas éclairée par la foi, et la foiblesse des vertus, qui ne sont pas appuyées sur la piété chrétienne ; vous admirerez dans la seconde le succès des talens triomphans pour la défense de la foi, et l'éclat des vertus élevées à cette perfection que leur donne la piété chrétienne ; c'est tout mon dessein et le partage de ce discours : *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

LA providence divine parvient à l'exécution de ses desseins sur les hommes, par des voies souvent opposées et toujours admirables : tantôt elle use des moyens proportionnés à notre raison ; elle semble nous conduire par notre

propre sagesse; son ouvrage s'accroît et se perfectionne par des gradations insensibles; tout se succède, un effet en amène un autre; et son action, quoique sûre du succès, ne produit pas ces merveilles qui étonnent. D'autres fois elle cache les moyens de cette sagesse profonde qui ne fait rien en vain; elle trompe notre prévoyance; elle tire la lumière du sein des ténèbres; elle parcourt les extrêmes avec autant de rapidité que de force; elle prend en quelque sorte la vertu si près du vice, que l'esprit humain se confond dans cette puissance, qui rapproche en un instant de si grands intervalles. Ici Dieu prépare dès le berceau ses vases d'élection; il préserve leur innocence de la contagion du vice; il les accoutume à réprimer leurs passions lorsqu'elles sont foibles, afin qu'ils n'en éprouvent jamais toute la violence; il prévient plutôt leurs chûtes, qu'il ne les arrête; il leur fait chercher la sécurité dans la retraite, et il semble

épargner à leur vertu des combats, où elle pourroit s'affoiblir par ses propres victoires. Dans d'autres saints la miséricorde de Dieu se montre avec plus d'éclat ; c'est sur la profondeur de leur chûte qu'il fonde leur grandeur ; c'est de l'excès du crime que naît la force de leur repentir, et la perfection de leur vertu ; c'est dans l'abyme de l'erreur, dans la perplexité d'un esprit, que rien ne fixe, qu'il leur fait sentir le vide des connoissances humaines ; c'est dans la confusion de l'amour-propre, qui a brisé les liens de la foi, qui n'a compté que sur ses lumières, et qui frémit en voyant ses égaremens, c'est, dis-je, ce moment que Dieu choisit pour écraser l'orgueil de ces génies superbes, pour les rappeler à la simplicité de la foi, pour les forcer à demander ce nouveau sens qui découvre le vrai Dieu et son vrai Fils, Jésus-Christ : *Dedit nobis, &c.*

Et telle a été, mes frères, la con-

duite du Seigneur dans ses desseins sur Augustin. Long-temps enseveli dans les ténèbres de l'erreur, avec le génie le plus pénétrant et l'application la plus constante; les égaremens de son esprit montroient toute l'inutilité des efforts de la raison, lorsqu'elle n'est pas éclairée par les lumières de la foi : long-temps livré aux excès des passions, avec tant de qualités que le monde estime ; la profondeur de sa chûte fait voir toute la foiblesse des vertus, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur la piété chrétienne. Ne craignons pas d'exposer à vos yeux les taches qui obscurcissent une vie si belle, puisque Dieu les a fait servir à la gloire de son église, et à la perfection de ses élus ; heureux si ce tableau nous inspire la crainte de cette justice qui abandonne l'homme à lui-même, et le désir de cette miséricorde qui le rend à la vertu !

Les soins de l'éducation d'Augustin

concoururent à développer ses talens et ses qualités naturelles. Un père plein de lumières et de droiture, plus sage que chrétien, plus animé par des vues humaines, que par les lumières de la foi, s'efforçoit d'assurer ses progrès dans les sciences, et sur-tout de le disposer plutôt à la gloire qu'à la vertu; une mère pieuse et tendre, qui n'avoit jamais partagé son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, qui cherchoit à se sanctifier loin du monde, et renfermée dans l'enceinte de ses devoirs, Monique, dont les larmes devoient enfanter ce fils à la piété chrétienne, s'attachoit dès-lors à jeter dans son ame les semences de la sainteté, à tourner ses penchans vers le bien, à remplir son esprit des leçons de la foi, a préserver son innocence, à éloigner de lui les impressions fatales de l'exemple ou de la séduction, qui auroient pu le corrompre.

Telle est, ô mon Dieu! la dépraya-

tion de l'homme; ses premiers penchans ne sont pas pour le bien, ses premiers motifs ne sont pas ceux de la vertu; on s'efforce même de rendre notre enfance docile aux impressions de la vanité. Un père aime à voir briller dans cet âge tendre, les premières lueurs de l'ambition, et de la gloire. On regarde les ébauches naissantes de ces vices, comme les fondemens des plus grandes espérances. On nourrit le desir des connoissances, en flattant les passions qui les rendent dangereuses; et on perfectionne en quelque sorte les talens, aux dépens des vertus.

Augustin cède à des impressions si conformes à nos penchans; les leçons de la foi, les larmes de Monique demeurent impuissantes contre les premiers charmes de la gloire humaine; la complaisance des maîtres, les éloges des condisciples nourrissent et fortifient cette illusion; bientôt la lecture des auteurs profanes, et ces fables où la

volupté s'embellit sous tant de voiles, ont pour le jeune élève un attrait qui l'entraîne ; la vérité lui paroît triste et austère, à côté de ces images charmantes qui parent l'erreur ; ses goûts se déclarent par les mouvemens d'un penchant qui corrompt nos premières mœurs ; le tableau d'une passion fatale et malheureuse, peint avec toute la force de la poésie, lui fait verser des pleurs ; on ne voit dans cette émotion dangereuse, que le germe d'une sensibilité louable, et l'école retentit des applaudissemens que l'on donne à ses larmes ; il envie les succès de ses condisciples ; il ne cache pas même les chagrins que sa jalousie lui cause ; et ses maîtres, comme il le dit dans ses Confessions, ne rougissent pas de flatter ce vice, et de le regarder comme un germe d'émulation favorable à leurs espérances : *Licet hoc ipso miser, ob hoc tamen bonæ spei puer appellabatur.*

Quel fruit pouvoit-on attendre d'une éducation qui traçoit dans la recherche des sciences, des routes dangereuses, et qui accoutumoit l'esprit aux agrémens de l'erreur, avant qu'il eût pu goûter les avantages de la vérité? Ecoutez le prophète Roi, parlant de ces hommes vains, qui finissent par s'égarer dans leurs folles pensées. Leur orgueil, élevé sur une science fastueuse, ose attaquer la divinité; ils disent dans leur cœur: notre langue s'est signalée elle-même; la persuasion qui coule de nos lèvres, est l'effet de la supériorité de nos talens; ces monumens superbes ne sont-ils pas l'ouvrage de nos mains? n'est-ce pas notre raison qui a créé tous les arts? Quel autre Dieu peut-il y avoir, que notre esprit si puissant sur toute la nature? *Dixerunt : linguam nostram magnificavimus, labia nostra a nobis sunt ; quis noster Dominus est?* Non, mes frères, les erreurs de l'esprit humain n'ont plus de limites, dès que

la vanité seule, le desir de la gloire, l'attrait de la nouveauté dirigent ses recherches. Son intempérance n'est pas bornée, comme celle qui tient à la foiblesse de nos organes; elle est infinie comme notre desir de connoître; le plaisir de voir plus loin que les autres, l'attire sans cesse, et la vanité de montrer ce qu'il croit avoir apperçu, le transporte; le besoin même de se fixer dans la perplexité du doute, ce besoin plus senti lorsqu'on a secoué le joug de la foi, qui circonscrit nos connoissances, redouble les efforts et augmente les écarts. Enfin, la gloire d'élever des systêmes, de briller sur des ruines, de défendre des paradoxes, tient lieu des avantages solides de la vérité; l'entêtement consacre en quelque sorte les chimères qui sont notre ouvrage; et nos erreurs, selon l'expression d'Augustin, deviennent notre Dieu.

Aussi, ce docteur, séduit long-temps par cette philosophie qui se flatte de

tout connoître, et entraîné par la confiance qu'inspirent les grands talens, ne peut subir ce joug de l'autorité qui captive la raison ; la foi lui paroît la vertu des esprits médiocres ; un génie vaste et profond, un jugement droit et assuré, une imagination sage et féconde, une mémoire immense, des progrès rapides dans toutes les sciences, l'habitude de percer le voile qui dérobe les mystères de la nature, lui font supporter impatiemment les ténèbres respectables, où la divinité se cache ; son esprit s'agite sans cesse, pour briser les fers qui captivent son essor, et il aime mieux se jeter dans des erreurs incompréhensibles, que de renoncer à cette funeste curiosité qui l'entraîne.

Un trait de lumière que la sagesse éternelle a répandu sur la terre afin de fixer les doutes sur des objets intéressans pour notre bonheur, devroit arrêter toutes les recherches de l'esprit humain

main sur l'origine du bien et du mal. Dieu, leur disoient les saintes écritures, a créé l'homme dans la justice, et l'a destiné au bonheur. C'est le choix de notre volonté, le coup funeste de notre élection, qui a introduit dans le monde le péché et l'infortune. Par cette révélation, tous les doutes sur le principe du bien et du mal, étoient fixés : ce point seul levoit les difficultés, et montroit un accord merveilleux dans toutes les parties du système physique et moral : mais il falloit y croire, recevoir avec reconnoissance ce trait de lumière, et adorer avec soumission les ténèbres, dont la sagesse divine vouloit envelopper ce mystère. Hélas! Augustin étoit trop loin de cette docilité, qui, seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité, enchaîne également la foiblesse et la force sous le joug de l'autorité, et confond les savans avec le vulgaire. On s'étonne de voir un si beau génie, plein des rêveries de Manès,

préférer au système lumineux de la création, des hypothèses absurdes, établir dans l'univers, deux principes indépendans, qui se disputent l'empire de la nature, pour y faire régner le bonheur et la concorde, ou pour en faire un sujet de trouble et d'horreur ; imaginer des armées de génies, les mettre sans cesse en guerre, pour rendre raison des phénomènes contraires, et attribuer la production du monde, à l'irruption d'un principe ténébreux dans le séjour de la lumière. Augustin va plus loin : sa raison, qui n'a plus de règle fixe, adopte successivement toutes les extravagances de l'ancienne philosophie, et se jette dans les délires du matérialisme. Les deux substances se confondent, dans ce même esprit qui a séparé les deux principes. Dieu n'est plus qu'un corps, ou plutôt il est tout : chaque partie de l'univers n'est qu'une portion de la divinité. Le fruit qui végète, a la même ame que l'homme qui raisonne ; il se

plaint de la main qui le cueille, et il gémit sous la dent qui l'écrase : *Paulatim perductus ad eas nugas, ut crederem ficum plorare cùm decerpitur.*

Les extrêmes se rapprochent souvent et se confondent ; l'excès de la force est près de la foiblesse ; l'incrédulité touche à la superstition. On se prend à tout, lorsqu'on a perdu les appuis solides ; et ces ames, qui, dans leur licence, bravent tous les obstacles, cèdent à des craintes puériles, et se brisent contre des fantômes. Vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! pour confondre l'orgueil humain par la grandeur de ses égaremens. Que découvrent-ils, ces superbes, lorsqu'ils méconnoissent votre providence qui dispose de tous les évènemens, et votre justice qui punit le crime, ou qui prépare des récompenses à la vertu ? Toujours flottans entre les lumières d'une conscience qu'ils ne peuvent éteindre, et le néant qu'ils ne peuvent établir, ils sont aussi loin du calme

de la sécurité, que de la stupidité de l'ignorance; tous leurs maux subsistent, et les consolations leur manquent; les mêmes craintes les tourmentent, et l'espérance ne leur reste plus; ils n'attendent rien du Tout-puissant, et ils se prosternent devant les êtres que leur imagination enfante; ils inventent des formules bizarres, pour appaiser les génies malfaisans; ils mettent leur confiance dans des songes; ils cherchent leur sort, dans les entrailles palpitantes des animaux; ils croient lire leur destinée dans les astres: et tandis qu'ils s'efforcent d'obscurcir des vérités importantes, pour s'affranchir des frayeurs de l'avenir, la crainte, plus forte que leurs opinions chancelantes, les rend esclaves de toutes les chimères. Quel tableau que celui des égaremens de l'esprit humain, privé des lumières de la révélation! Et comment s'appuyer sur les seuls efforts de la raison, lorsqu'on voit Augustin finir par les craintes

ridicules et toutes les foiblesses de l'astrologie judiciaire, après avoir parcouru la vaste carrière des connoissances humaines?

Purifiez maintenant, Seigneur! ma langue et mes lèvres. Que je ne sois frappé que des images touchantes et sublimes de la vertu, en présentant les effets dangereux d'un penchant, dont les charmes sont trop séduisans. Que je peigne ce vice, avec les couleurs qui peuvent le rendre odieux, dans les égaremens même d'un caractère vertueux et sensible. Que les agitations d'Augustin, ses troubles, ses remords nous apprennent, que les passions nous donnent une existence pénible et laborieuse; que le bonheur ne se trouve pas dans le tumulte des sens, dans les chimères de l'imagination, dans de vains plaisirs, qui n'ont que la durée d'un instant; que la vertu seule procure cette joie pure, qui agrandit l'homme et le remplit, donne sans cesse et pro-

met davantage, triomphe du temps, parcourt en paix l'espace de cette vie, et montre le bonheur au-delà de ce terme. Ne cherchons donc pas à déguiser des fautes qu'il a si hautement condamnées, et qui sont réparées par la grâce, et oubliées dans le sein de la miséricorde infinie. Qu'elles servent à nous inspirer une juste défiance de nous-mêmes, en nous montrant toute la foiblesse des meilleures qualités du cœur, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur la piété chrétienne.

Quoi de plus propre en effet à mettre sous nos yeux le vide des vertus humaines, que ce tableau des égaremens du cœur de S. Augustin! Vit-on jamais tant de noblesse dans les sentimens, tant d'élévation dans l'ame, tant de douceur et de grâces dans le caractère, tant de bonté, de tendresse filiale, de sensibilité honnête dans le cœur? Que lui manqua-t-il de tout ce qui peut séduire, de ce qui peut plaire, de ce qui

peut attacher, de ce qui peut mériter l'estime du monde? A cette probité qui rend incapable de manquer aux hommes, ne joignoit-il pas ces qualités qui éblouïssent les grandes ames? N'étoit-il pas généreux, libéral, reconnoissant? Trop plein peut-être de la gloire humaine, trop empressé de mériter les louanges; mais tirant en quelque sorte de cette vaine complaisance en lui-même, une nouvelle force pour le bien. Qui connut mieux que lui les devoirs de l'attachement? L'aisance de son naturel, sa sensibilité vive, la vérité de son caractère, le sourire de la bienveillance qui brilloit sur ses lèvres; toutes ces qualités sembloient former Augustin pour les amitiés humaines, et il s'y livra, avec la vivacité d'un cœur qui s'enivroit dans les doux épanchemens de la confiance. Je crains de présenter ici le tableau touchant qu'il nous a laissé de ses regrets sur la perte d'un ami : vous y verriez le désordre de la douleur peint

dans son énergie ; les égaremens d'une ame que la tristesse fixe sur un tombeau, qui cherche dans le néant ce qui lui manque, et qui trouve toute la nature morte, dès que l'objet de sa tendresse n'existe plus : *Quidquid aspiciebam, mors erat.* On ne peut contempler ce tableau, sans cet attendrissement qui nous fait partager ses regrets. Des sentimens, où la vertu se mêle à nos foiblesses, et qui nous rendent l'humanité trop chère, sont trop près de nous, et vont trop à notre ame, pour ne pas faire des impressions vives ; tout ce qu'ils ont d'excessif ne sert qu'à nous séduire plus sûrement ; et tandis qu'Augustin éclairé par la foi, blâme la force de ces attachemens, dont les charmes lui faisoient oublier le bien suprême, notre cœur tâche de justifier ces larmes qu'il condamne, et se plaint peut-être de la violence que la piété semble faire à la nature.

Ne sont-ce pas en effet ces qualités

qui nous enchantent, en nous montrant les plus grandes vertus, assez mêlées de foiblesses, pour nous consoler des nôtres ? O Dieu, qui possédez l'immortalité ! n'est-ce pas là ce que l'on vous préfère ? ce qui fait que tant d'ames vous oublient en cherchant leur repos dans des attachemens si doux ? Et cependant ne trouve-t-on pas dans ces qualités, tous les effets d'un amour-propre dangereux, qui fait son partage, ses réserves, qui ne cherche que sa satisfaction, qui veut jouïr de lui-même, et qui donne à ce monde un cœur que Dieu demande ? Ah, mes frères ! que l'on est près du vice avec ces dispositions ! Et si l'honnêteté mondaine peut garantir des excès, ces cœurs qui craignent moins de manquer à Dieu qu'aux hommes, quelle barrière reste-t-il entre nous et le crime, lorsque la force du penchant se joint à l'attrait de la licence ?

Une ame, comme celle d'Augustin, ne souffroit point de partage ; il lui

falloit ces sentimens qui subjuguent ; et il devint l'esclave de la volupté, dès qu'il goûta ses charmes. Sans doute l'honnêteté de son cœur, l'instinct de la pudeur, les idées de décence, le défendirent d'abord contre la passion, et opposèrent des barrières aux premiers orages qui s'élevèrent : mais dès qu'il eut prêté l'oreille à la séduction, que les maximes du monde, auquel il cherchoit à plaire, justifièrent ses écarts, et que sa gloire n'eut plus à rougir des foiblesses que sa raison condamnoit, dès-lors son cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver : les idées de décence s'affoiblirent ; les bienséances ne parurent qu'un joug importun ; ce goût des choses honnêtes, cette timide réserve de la pudeur, cédèrent à l'habitude du vice ; loin de cacher ses excès, il en fit ostentation ; il craignit de paroître ridicule, en se montrant plus chaste, plus réservé que ses compagnons de débauche ; et cette ame, si délicate

sur le sentiment, fut emportée, pour ainsi dire, loin d'elle-même, jusqu'à se flatter du vice, et rougir de la pudeur : *Ne viderer abjectior, quò eram innocentior, et ne vilior haberer, quò eram castior.*

Tandis qu'Augustin s'égaroit dans les routes du vice, le vide des choses humaines se faisoit sentir à son cœur; et les amertumes salutaires, répandues sur les faux plaisirs, le rappeloient à la vertu. Chaque chûte creusoit sous ses pas de nouveaux abymes; il cherchoit à étouffer dans le tumulte des sens, des réflexions importunes : mais la profondeur des ténèbres augmentoit l'éclat du rayon de lumière; et plus il se jetoit dans l'illusion de l'erreur, plus le remords vengeoit la vertu qu'il vouloit fuir. Le désordre de son cœur affectoit tout son être, et ôtoit le charme aux satisfactions mêmes, que la sagesse pouvoit goûter. Ni sa réputation qui brilloit d'un si grand éclat, ni l'estime du monde qu'il avoit tant desirée, ni les douceurs

de l'amitié dont il jouïssoit, ni les vastes connoissances qui perfectionnoient son ame, ni les succès des talens que les hommes admirent le plus, ne pouvoient faire son bonheur. Toutes ces jouïssances se ressentoient des foiblesses, des remords, des agitations de son cœur : ce contraste affreux ne produisoit que l'indifférence; et l'ordre ne se trouvant pas dans sa volonté, rien ne pouvoit le satisfaire, parce que rien n'étoit à sa place.

Que manquoit-il donc à ce cœur né pour la vertu, et qui ne pouvoit la perdre sans la regretter ? Ah, mes frères ! il manquoit la piété chrétienne, pour régler l'usage de tant d'excellentes qualités; c'étoit Dieu qui manquoit à ce cœur, et, avec lui, la vraie, la parfaite jouïssance de tous les biens. En vain soupiroit-il après le bonheur; en vain une lumière pure lui découvroit le prix de la vertu; que sert à la raison de connoître le bien, lorsque le cœur

ne l'aime pas ? L'attrait des plaisirs sensibles l'affectoit encore, et celui des voluptés célestes ne se faisoit pas sentir. Le fardeau du siècle le subjuguoit, en l'accablant; c'étoit le sommeil du vice, qui assoupit jusqu'au desir du bien; et sa foiblesse étoit si grande, qu'il craignoit moins la honte de l'esclavage, que l'effort qui pouvoit le rendre à la liberté : *Sarcinâ sæculi velut somno dulciter premebar.* En vain les conversations de quelques amis vertueux, les sages conseils d'Ambroise, les larmes et les exhortations de Monique, ranimoient dans son cœur le desir d'une conversion sincère; il voyoit la vérité sans pouvoir la suivre, et dans ce contraste, il ne vouloit ni renoncer tout-à-fait à la vertu, ni quitter le vice. Il se livroit aux illusions de cette vaine espérance, qui diffère sans cesse, qui n'aime le bien que dans l'avenir, et qui remet la pénitence au lendemain, pour goûter encore les plaisirs du jour : *Jactabam voces miserabiles, cras et cras.*

Ne mêlons pas ici notre foible langage, à ses expressions vives et touchantes. O Dieu ! s'écrie-t-il, votre miséricorde me suivoit dans l'abyme où je m'étois précipité ; la frayeur de vos jugemens me pénétroit ; mais ce n'étoit point encore la crainte d'une chaste épouse, qui tremble de perdre ce qu'elle aime ; tant d'agitations me faisoient sentir mon infortune, sans me rendre au bonheur, et aigrissoient mes maux sans les guérir. Votre grâce seule pouvoit rétablir l'harmonie dans mon ame, en la remplissant du goût des biens célestes. Vous avez fait enfin briller ce trait de lumière qui a dissipé mes erreurs ; vous m'avez fait goûter les charmes de votre loi, et dès-lors une joie pure s'est emparée de tous mes sens ; j'ai senti, avec la rémission de mes péchés, cette paix qui surpasse toute intelligence. De même que la fureur des vents et des flots tombe tout-à-coup à votre voix, ainsi se sont dissipés les

orages qui s'étoient élevés dans mon cœur. Vous m'avez fait entendre cette voix qui brise les cèdres du Liban ; vous m'avez commandé de lire les paroles de la vie éternelle ; j'ai suivi la conduite de votre grâce ; j'ai ouvert les divines écritures, et la première lecture a suffi, pour me convaincre, que la satisfaction véritable ne se trouve pas dans les plaisirs des sens ; que la piété chrétienne est la source de tout bien, et que loin de vous, on ne trouve ni le bonheur, ni la vertu. Comment tant de foiblesse s'est-elle changée tout-à-coup en force ? Comment ces paroles dont Augustin dédaignoit la simplicité, ont-elles fait tomber tout son orgueil ? si ce n'est parce que vous lui avez donné un sens nouveau pour connoître le vrai Dieu, et être en son vrai fils, Jésus-Christ : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.*

Vous avez vu les égaremens de l'es-

prit et du cœur de Saint Augustin, tandis qu'il n'étoit pas éclairé par la foi : il me reste à vous faire admirer le succès de ses grands talens, toujours triomphans pour la défense de la foi ; et la perfection de ses vertus, toujours réglées par la piété chrétienne.

SECONDE PARTIE.

Je n'ai plus à déplorer les erreurs de l'homme, l'abus de ses talens, ses illusions, ses foiblesses, et les excès de ses passions. La foi, en éclairant Augustin, fit triompher son esprit de toutes les erreurs, comme la charité fit triompher son cœur de tous les vices. Ses vastes connoissances ne servirent plus qu'à augmenter les lumières qui mettent la vérité dans un plus grand jour ; l'attrait de la vertu, en dominant dans son cœur, exerça le même empire sur toutes ses puissances ; la piété chrétienne tint tout dans l'ordre, sous l'uniformité

de la règle ; elle mit dans l'habitude de sa vie, cette sagesse qui orne également la privation et l'usage, qui évite tous les excès, et qui remplit les devoirs sans faste, sans ostentation, avec autant de simplicité que d'exactitude.

Tel fut le changement merveilleux, que la grâce produisit dans Augustin. Sa conversion fut parfaite ; sa piété se soutint sans s'affoiblir, et on ne vit plus dans le cours d'une vie si belle, que le succès des plus grands talens ; toujours triomphans pour la défense de la foi, et l'éclat des plus grandes vertus, toujours élevées à cette perfection que donne la piété chrétienne.

A peine ce saint docteur a-t-il ouvert les yeux à la vérité, qu'il en devient le défenseur. Les divines écritures, qui ont enfin fixé les doutes de son esprit, font les délices de son cœur ; il dévore ce volume qui renferme les secrets du ciel ; il le change en sa propre substance ; rien ne lui paroît digne de la grandeur

de l'esprit humain, que l'histoire des merveilles de Dieu, les transports de ses prophètes, la simplicité majestueuse et l'onction de son évangile. Toutes ses connoissances s'appuient sur cette base solide ; c'est là qu'il prend des traits pour combattre l'erreur ; et sa vaste érudition, puisée dans les auteurs profanes, ne sert plus qu'à embellir les trophées qu'il suspend dans le temple du Seigneur, comme les dépouilles de l'Egypte employées à la construction de l'ancien tabernacle. Déja les Evêques d'Afrique, assemblés à Hippone, admirent l'étendue de ses lumières, et la force de son génie : quoique élevé depuis peu à la dignité du sacerdoce, il expose dans ce concile la foi catholique ; ses conseils forment ces décrets qui nous rappellent la beauté des anciens jours ; et la sagesse de ce nouveau Daniel, dirige l'espérance des vieillards d'Israël.

L'église, toujours protégée par son époux immortel, et assurée de con-

server la vérité, malgré les ténèbres qui s'élèvent de l'abyme pour l'obscurcir, étoit alors déchirée par des enfans qu'elle s'efforçoit de retenir dans son sein. Des vengeances particulières avoient fait naître le schisme des Donatistes : les compétiteurs de Cécilien pour le siège de Carthage, devinrent ses accusateurs ; ils attaquèrent la validité de son élection ; et malgré les décisions des conciles, leur ambition trouva dans des crimes supposés, des prétextes pour rompre l'union de la foi. L'activité des esprits sous un ciel brûlant, les haines plus fortes, des idées de rigueur, plus aisément adoptées par des caractères extrêmes, contribuèrent à étendre plus promptement ce schisme en Afrique. Enfin le fanatisme se joignant à ces causes, mit dans cette secte une fureur qui ne connoissoit plus les lois, qui bravoit la mort au milieu des tourmens, ou qui rendoit grâces à Dieu, du sang qu'elle répandoit.

Les empereurs crurent devoir sévir contre des sectaires qui troubloient la tranquillité publique, et qui remplissoient l'état de désordres. Augustin, sans blâmer des lois qui punissoient leurs crimes contre la société, entreprit de combattre leurs erreurs, de les vaincre par des raisons, et de les ramener à l'unité par la persuasion. On vit sortir de sa plume ces savans écrits, qui répandirent le plus grand jour sur ces questions. Il prouva que l'église militante renferme dans son sein les bons et les méchans; que l'ivraie s'y trouve nécessairement mêlée avec le bon grain: que l'ordination, les sacremens conférés par des pécheurs, n'en sont pas moins valides, et que le crime de l'homme n'est jamais une raison pour rompre l'unité de la foi: tant de sagesse devoit rapprocher des esprits que l'aigreur éloignoit; des conférences plus pacifiques furent ouvertes; le triomphe de l'église, défendue par Augustin,

parut dans tout son éclat : plusieurs Donatistes rentrèrent dans la communion ; les plus emportés furent contenus par la sévérité des lois ; peu à peu le fanatisme s'affoiblit ; l'hérésie perdit ses sectateurs ; et la discorde, plus funeste que l'erreur, fut replongée dans les enfers.

Sorti de cette victoire, Augustin vole à de nouveaux triomphes. La pénétration, la justesse de son esprit lui avoient découvert le vide du système des Manichéens, et son amour pour la vérité, l'avoit dégoûté des rêveries de cette secte ; il n'avoit vu dans Fauste, qu'un chef de parti, élégant, poli, artificieux dans ses discours, vain de quelques connoissances superficielles, et plus propre à séduire les esprits, qu'à les éclairer. Que pouvoient les foibles talens d'un sophiste, contre un défenseur de la vérité, qui joignoit aux armes de la foi, la force de l'éloquence, et le poids de la plus vaste érudition ? Avec

autant de supériorité que de lumières, Augustin combat dans différens ouvrages, les erreurs de Manès; démontre l'unité d'un principe, dans l'arrangement du monde physique et moral; fait voir, dans l'ensemble de l'univers, un plan tracé par une seule intelligence; tire tout le désordre, du péché du premier homme, et concilie avec la bonté divine, tous les phénomènes de la nature; enfin il semble prévenir et résoudre ces difficultés sur les deux principes, renouvelées dans notre siècle vainement subtil, par des auteurs, tantôt apologistes, tantôt censeurs de la nature, qui chargent le tableau des misères humaines, pour affoiblir dans les esprits l'idée d'un Dieu bienfaisant, et dont les systèmes sont moins appuyés sur les doutes de la philosophie, que sur les déclamations du sophisme.

Pendant que le fatalisme des Manichéens cédoit à la force des raisons qui établissoient la liberté de l'homme,

l'hérésie se reproduisoit sous de nouvelles formes. Toujours extrême, elle ne quittoit une absurdité, que pour se jeter dans une autre : les mêmes preuves qui détruisoient une erreur, devenoient, dans ses mains, des armes pour défendre l'erreur contraire ; et, en abandonnant cette fatalité qui détruisoit le libre arbitre, elle ne vit plus dans la volonté de l'homme, qu'une liberté qui alloit jusqu'à l'indépendance du Créateur.

Ici, mes frères, votre esprit me prévient, sans doute, et vous représente Augustin, comme l'oracle de la grâce. Vous voyez les conciles former leurs décrets sur ses décisions ; les pontifes, descendre de leurs trônes, et consulter ses écrits, pour prononcer leurs oracles ; l'église, toujours appuyée sur cette colonne, et immobile au milieu des troubles que ces questions ont fait naître dans tous les âges. Quelle plume a répandu plus de lumières sur ces

dogmes? Qui a pénétré plus avant dans les obscurités du péché originel? Qui a mieux établi la nécessité, la gratuité de la grâce, et la liberté de l'homme sous la volonté du Tout-puissant? Une fausse idée de perfection, nourrissoit dans Pélage, un zèle austère; l'excès sembloit être fait pour son esprit ardent et impétueux; il ne voyoit la vertu qu'au-delà du bien; et les conseils évangéliques lui paroissoient les règles du devoir: plein de ces principes, il reprochoit sans cesse aux fidèles leur lenteur dans la carrière de la vertu. On lui opposoit la foiblesse de la nature humaine; il osa nier sa corruption dans Adam; il soutint qu'elle pouvoit s'élever par elle-même jusqu'à la plus haute perfection; et il flatta l'orgueil humain, pour lui inspirer de la confiance dans ses forces. Des erreurs si opposées à l'économie de la rédemption, détruisoient les fondemens du christianisme. L'église prononça contre

Pélage,

Pélage, que tous les hommes sont coupables, et punis à cause du péché d'Adam; qu'après cette chûte, ils n'ont aucun pouvoir pour le salut, sans la grâce du rédempteur; que cette grâce est gratuite et intérieure; qu'elle éclaire l'esprit; qu'elle agit sur le cœur; qu'elle donne le pouvoir et la bonne volonté dans l'ordre surnaturel, et qu'elle est nécessaire à tous les hommes. Les savans écrits d'Augustin, furent l'ame de ces décisions, et arrêtèrent les progrès de l'erreur. Tous les subterfuges, toute l'adresse, toute l'habileté de Pélage, de Célestius, de Julien, ne purent résister à la force, au zèle, à la supériorité de ce défenseur de la foi, regardé depuis long-temps comme l'oracle de l'Afrique; et les extraits de ses ouvrages, formèrent les canons du second concile d'Orange, qui achevèrent de confondre dans les demi-Pélagiens, les restes de l'erreur. Heureuse l'église, d'avoir conservé dans des

contestations si délicates, cette paix qui ne seroit jamais troublée, si les hommes s'en tenoient aux décisions de la foi, et ne cherchoient pas sans cesse à accréditer leurs opinions, en les érigeant en dogmes!

Que ne puis-je analyser ici tous les ouvrages de notre saint docteur; cette Cité de Dieu, où il venge la providence et la religion, contre les impies, qui lui attribuent les malheurs de l'empire; ces écrits contre les Ariens, les Sabelliens, les Marcionites, qui répandent tant de jour sur nos dogmes; cette réfutation de Jovinien, où il fait sentir l'excellence de la virginité, en louant l'union du mariage, que la religion consacre; tant de savans commentaires, monumens pieux de son amour pour les écritures! Mais ces fruits précieux de ses lumières, sont entre vos mains; et je me hâte de vous présenter l'exemple de ses vertus perfectionnées par la piété chrétienne, après vous avoir

montré les grands succès de ses talens réglés par la foi.

Loin de vous, mes frères, cette erreur qui blâmeroit tous ces dons excellens, ces rares qualités, cet heureux naturel, que Dieu communique quelquefois, sans la piété chrétienne! Pourquoi ces vertus humaines ne seroient-elles pas préférables aux vices contraires? Et parce qu'elles manquent de cette perfection que la foi ou la charité leur donnent, seroit-il vrai qu'elles ont autant d'opposition que le crime avec la justice éternelle? Non, répond saint Augustin : ces qualités sont bonnes, puisqu'elles nous viennent de Dieu ; mais sans la piété chrétienne, elles ne servent qu'à l'ornement du siècle présent ; et leur usage est toujours déterminé par un motif, qui ne répond pas à la grandeur de notre destination. Avec les meilleures qualités naturelles, sans la charité, l'homme reste sous l'empire d'une passion dominante, ou

ne suit que les mouvemens de son amour-propre ; il cherche à contenter le monde par ses vertus mêmes ; il n'agit que pour se satisfaire, ou pour plaire aux hommes : il peut faire le bien, et concourir à l'ornement du siècle présent ; mais comme il ne fait rien pour Dieu, la gloire humaine est sa seule récompense, et tout est perdu pour lui dans l'avenir. La piété chrétienne, au contraire, se fixe dans le bien, par des motifs qui sont toujours en opposition avec le mal : sans changer notre nature et ces qualités, qui sont comme le fonds de notre caractère, elle les modifie, elle dirige leur effet à son but ; et si elle ne détruit pas tous les défauts, elle diminue ces foiblesses, qui tiennent à l'imperfection de notre être ; elle éloigne au moins le désordre de notre volonté, en la soumettant à la volonté divine, qui est l'ordre primitif ; et comme elle fait tout pour Dieu qui est éternel, ses es-

pérances sortent des bornes étroites du temps ; elle retrouve tout en Dieu, et rien n'est perdu pour elle dans l'avenir.

Soyons donc moins étonnés, qu'édifiés, en voyant saint Augustin marcher d'un pas ferme dans les voies de la justice ; mettre dans l'habitude de sa vie, cette égalité, cette modération, cette douceur, cette fermeté qui tient aussi éloigné de l'excès que du défaut ; gouverner sa maison, veiller sur ses coopérateurs, soulager la veuve et l'orphelin, remplir avec exactitude les pratiques communes, se distinguer, autant par son attachement à la règle dans des devoirs obscurs, que par sa noble simplicité dans des fonctions plus brillantes. Tant de rares qualités qu'il avoit reçues du Créateur, n'attendoient, pour répandre cet éclat, que la perfection de la piété chrétienne ; et s'il est permis, ô mon Dieu ! de sonder les voies incompréhensibles de votre grâce, un si grand homme, rendu

à la vérité et à la vertu, devoit être un grand saint.

Trop sage, pour avoir cette vanité qui ne voit jamais les bornes du talent, il se livroit peut-être à cette complaisance secrète, qui compare ses succès, qui jouït de sa supériorité, et qui suppose toujours une grande confiance en soi-même : mais éclairé par la foi sur la foiblesse et la corruption de l'homme, il n'attend le bien que de Dieu; il ne compte que sur sa grâce; il ne cherche qu'en lui la lumière; et sa modestie devient une humilité profonde. L'évêque d'Hippone, assez vertueux pour rendre justice à son mérite supérieur, le demande pour son coadjuteur. Augustin tremble à cette proposition : la grandeur des devoirs l'effraye; il craint de succomber sous un fardeau si pesant; il cherche à se dérober aux instances du pontife et du peuple; il faut lui faire violence; et les larmes qu'il verse, nous rappellent tout l'héroïsme

desvertus de ces premiers âges de l'église. Cette humilité si grande étoit jointe au talent le plus décidé pour les sublimes fonctions de l'épiscopat; et cette ame, qui n'osoit envisager ses devoirs, n'en fut que plus exacte à les remplir. Tout ce que le travail le plus assidu peut développer de connoissances, toute l'activité que le zèle peut déployer, tous les expédiens que la sagesse peut suggérer, tout ce que l'attrait de la douceur, et l'onction de la charité, peuvent donner de persuasion à la raison, tout est employé par Augustin, pour la gloire de l'église, pour faire régner dans le troupeau confié à ses soins, le bonheur, l'union, la concorde: il semble que son amour pour son peuple, augmente ses forces, et lui donne une vie nouvelle: avec une constitution délicate, il se montre infatigable dans les travaux apostoliques; tantôt il parcourt son diocèse, visite ses églises, reprend, console, anime

les foibles, et ramène les pécheurs à la vertu : habile, autant qu'agréable médiateur, il inspire par l'estime, cette docilité qui rend accessible à la raison ; il unit la patience et la force, pour vaincre l'obstination ; il fait cesser les divisions, en conciliant tous les intérêts : aussi loin de cette complaisance qui enhardit le vice, que de cette rigueur qui désespère la foiblesse, il montre autant de fermeté, lorsqu'il faut maintenir la discipline ecclésiastique, et donner du poids aux censures, qu'il emploie de douceur et de charité, lorsqu'il faut soutenir le pécheur dans les voies pénibles de la pénitence : son exercice n'est que la prédication de la parole sainte ; son but n'est que la sanctification de son peuple ; ses desirs ne sont que pour le bonheur de ses frères : c'est-là toute la consolation de ses peines, toute la source de ses satisfactions, et, pour ainsi dire, le charme de son existence.

Un cœur si plein de tendresse, tant de désintéressement, un esprit si sage, joint à une sensibilité si délicate, ne pouvoient que rendre la piété plus solide, et la vertu plus aimable. Hélas! la piété prend souvent le ton de notre humeur, et suit l'impression du caractère; il est si facile de penser que l'on peut étendre sur les autres, la sévérité dont on use pour soi-même, que le zèle des plus grands saints devient quelquefois trop rigoureux: leurs corrections paroissent dures, leurs menaces désespèrent; ils nous traitent plus selon leur force, que selon notre foiblesse: il semble qu'ils ne veulent pas s'abaisser jusqu'à nous, parce que nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à eux; et tandis que nous admirons dans ces saints, les prodiges de la grâce nous y desirons encore les charmes d'un beau naturel. Combien S. Augustin fut éloigné de ces excès qui répandent des taches sur la vertu! Le vit-on

jamais affecter la moindre supériorité sur ses frères? Avec quelle attention il les prévenoit tous, par des témoignages de déférence ! Avec quel soin il cachoit l'ascendant d'un mérite qui pouvoit les blesser ! La chaleur des disputes, ne put le faire sortir de la modération de son caractère ; il n'opposa que la douceur à la vivacité de S. Jérome : ce fut en rendant hommage aux lumières de ce grand docteur, en le regardant comme son maître, qu'il mérita de devenir le sien ; et dans une contestation, où il montra tant de supériorité, sa modération fit son plus beau triomphe. Que j'aime à vous montrer S. Augustin, conservant toute sa sensibilité au milieu de la perfection chrétienne ! versant des larmes avec les affligés, compatissant aux foiblesses des hommes, et les partageant en quelque sorte, lorsqu'il peut le faire sans manquer à la vertu ! Une vierge sainte, accablée par la perte d'un frère,

lui demande de porter, pour sa consolation, une tunique tissue de ses mains, pour ce frère que la mort vient de lui ravir; malgré la règle qu'il s'est faite, de n'user que des vêtemens communs aux autres clercs, il s'en écarte, pour soulager la douleur de cette vierge; il lui fait cette réponse, qui surpasse les plus beaux discours, et où brillent également la piété et la tendresse: J'accepte votre don, et je ne refuserai pas ce foible adoucissement à vos peines; mais n'oubliez pas, que c'est dans la foi, dans l'espérance d'être réunie à votre frère dans le sein de Dieu, que vous devez puiser vos plus grandes consolations.

Pauvres de Jésus-Christ, qu'il soulageoit avec tant d'empressement, unissez vos bénédictions à nos foibles louanges. Quelle vivacité dans ses soins! quelle application, pour chercher des remèdes à toute espèce de misère! On trouve dans les discours où il expose à son

peuple les besoins des malheureux, la simplicité, l'effusion de la charité chrétienne, et ces expressions animées qui ouvrent tous les cœurs à la compassion : dans les grandes nécessités, sa charité faisoit de nouveaux efforts ; tout devenoit pauvre autour de lui, dans sa maison, dans son église ; il aliénoit les fonds, il vendoit les vases sacrés ; et dans ces circonstances pressantes, il ne connut jamais cette prudence timide, qui oppose aux besoins présens, les besoins à venir. Aussi réservé dans les aumônes qu'il recevoit, que facile à les répandre, il cherchoit sur-tout ses ressources dans la confiance que le désintéressement inspire ; il rejetoit les donations qui dépouilloient des enfans de la succession d'un père, et il refusoit tous les dons que la piété sembloit ravir à la nature.

Parlerai-je ici, de ces vertus qui sont sans éclat aux yeux des hommes, et qui marquent plus la sagesse du

cœur, l'habitude de la règle, la constance dans le bien, que tant d'actions brillantes, qui tiennent plus souvent à l'effort, qu'à l'amour du devoir? Vous montrerai-je Augustin au milieu de ses clercs, sans autre distinction que celle du mérite; mettant dans toute la conduite de sa vie, l'ordre et la décence; évitant également de se faire remarquer par des habits trop vils, ou trop somptueux; accordant tout au nécessaire, et refusant tout au superflu dans la nourriture; exerçant cette hospitalité qui ne dédaigne personne, et qui sait se montrer affable envers tous, sans manquer aux égards dus à la dignité et au mérite; exact enfin, dans les bienséances, comme dans les devoirs de société; bon, tendre, compatissant pour ses frères; pratiquant avec la même fidélité les vertus qui nous unissent à Dieu, et celles qui doivent nous attacher aux hommes?

C'est, mes frères, dans l'accomplis-

sement de ces devoirs, dans cette simplicité d'une ame qui ne donne rien aux spectateurs, et dont la vérité fait toute la grandeur, dans cette habitude de volonté, qui fait tout le bien que Dieu veut, et qui supporte tous les maux qu'il envoie, que consiste cette justice, qui sera louée par Jésus-Christ au jour des récompenses : c'est elle que je vous propose pour modèle, et dont la pratique est le fruit que vous devez retirer de ce discours. Tous ne sont pas doués de ces talens qui ont fait paroître Augustin, comme l'appui, la gloire, l'ornement de l'église ; mais tous doivent avoir cette foi humble, cette piété solide, cette modération, cet amour de la paix, qui ne tient ni aux opinions, ni aux défauts, et qui réunit tous les hommes en Jésus-Christ. Que la vue des égaremens d'Augustin, vous fasse comprendre les illusions et le danger des passions; que son retour à la piété chrétienne, ranime vos ef-

forts, en vous inspirant la confiance dans la miséricorde divine : heureux moi-même, si le tableau de ses vertus m'avertit plus sûrement de mes défauts; si la foiblesse de mon zèle n'empêche pas le fruit de la parole sainte; et si, en vous traçant les voies du salut, je ne me rends pas indigne de cette vie bienheureuse que je vous souhaite!

Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS.

Princeps quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit.

Le prince aura les pensées d'un grand roi; sa sagesse tiendra tout dans l'ordre; et les chefs réunis au pied de son trône, n'auront de force, que pour le soutenir. *Isaïe*, chap. 82.

CELUI qui fait les rois leur donne les leçons qui peuvent les former pour une destination si sublime; en traçant leurs devoirs, il leur montre des vertus proportionnées à leur grandeur; il les élève au-dessus de l'humanité, des passions, des foiblesses, des vues bornées, des petits intérêts de l'amour-propre. Loin du prince, les pensées qui laissent ramper les autres hommes dans le cercle

étroit de leur existence! Les desseins qui embrassent le bonheur de tous, conviennent à la majesté du trône; les vertus qui le produisent, sont les vertus du prince; son ame voit tous les objets sous ce grand rapport; son intérêt véritable n'est que l'intérêt public; sa grandeur n'est que dans la prospérité de l'état; sa gloire ne se trouve que dans la félicité générale; l'amour de lui-même se confond avec l'amour de son peuple; la satisfaction de concourir au bien public, souvent jointe dans notre esprit à l'idée des sacrifices, ne se montre à ses yeux que sous l'image du bonheur: ce devoir, qui peut nous coûter les plus grands efforts, n'est pour le prince, qu'une heureuse nécessité; tout ce qui l'éloigne de ce but, semble le faire sortir de sa destination; et si la vertu se mêle encore aux délassemens qui le soulagent sous le poids du sceptre, elle condamne avec sévérité, les goûts, les pensées, les

affections qui peuvent le détourner des soins publics, affoiblir l'amour de ses peuples, ou mettre obstacle à leur bonheur : *Princeps quæ digna sunt principe cogitabit.*

Telle est la sublime, la triste condition des rois. Elevés au-dessus des autres hommes pour les rendre heureux, ils ne peuvent trouver de satisfaction solide, que dans le bonheur des peuples; les biens, les maux des particuliers ont presque toujours, aux yeux du prince, le rapport de l'effet à sa cause; les plaintes des malheureux, les bénédictions du pauvre, retentissent au fond de son cœur, comme la voix de la reconnoissance, ou le cri du reproche; et le spectacle de l'infortune, qui n'est pour nous qu'un objet de tristesse, produit dans son ame le déchirement des remords. On peut annoncer ces vérités dans nos jours, où le prince, assis sur le trône, est digne de les entendre. Souverain de ses sujets, il veut

en être le père; avec les seuls penchans naturels, tournés vers le bien, l'espérance de rendre ses peuples heureux, semble faire tout le charme de son existence; son ame, ouverte aux premiers attraits de la vertu, cherche par-tout son image; il la trouve embellie dans une Reine qui anime encore ses inclinations bienfaisantes, et qui les rend plus douces, en les partageant; il aime la vérité, comme étant la lumière qui montre le devoir; il repousse l'adulation, qui avilit le sujet, en corrompant le prince; il rassemble les sages autour de son trône; ses premières démarches nous annoncent son respect pour les lois, et tout ce que nous devons attendre d'un Roi, dont la plus grande crainte est de laisser le talent, le mérite malheureux ou inutile. Puissent tous les événemens de son règne, remplir ses vœux pour notre bonheur! Puisse-t-il n'être jamais arrêté dans ses efforts, par les obstacles de l'ambition, de la

rivalité, de l'injustice! Non, il éprouvera que les hommes sont meilleurs sous les bons rois; qu'au milieu de la dépravation des mœurs, la vertu brille souvent d'un plus grand éclat; que tous les maux sont réparables, dès qu'elle peut déployer ses ressources; enfin, que si la sagesse du prince aspire à la félicité publique, le seul amour des peuples suffit pour assurer tous les succès de sa sagesse : *Princeps quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit.*

C'est ce que nous remarquerons dans la vie de saint Louis. Le monde pense que la piété est le partage des ames foibles : comme si les hommes ne pouvoient s'agrandir que par les mouvemens des passions! Ici le prince unit la ferveur d'un saint aux qualités brillantes d'un héros; l'attrait seul du devoir donne à son cœur plus d'énergie qu'il n'en pourroit tirer de la force des penchans; l'amour du bien suffit pour

rendre ses talens actifs et ses vertus fécondes; la simplicité chrétienne n'ôte rien aux lumières du sage; la plus profonde politique s'allie avec l'équité la plus constante: on s'étonne comment il a pu faire de si grandes choses, et réussir dans les plus difficiles, avec les seuls moyens de la vertu. Je vais essayer de développer ce caractère admirable, en vous traçant le tableau d'un si beau règne; et voici mon dessein. L'amour de saint Louis pour ses peuples, a donné de l'élévation à toutes ses vertus; première partie: l'amour des peuples pour saint Louis, a assuré les plus grands succès de sa sagesse; seconde partie.

PREMIERE PARTIE.

La France, après la mort de Louis VIII, étoit agitée par ces troubles, trop ordinaires dans la minorité de ses rois; des vassaux dont l'ambition jointe au sentiment de leur force, devenoit

plus active, fomentoient les divisions pour se rendre redoutables, et cherchoient à s'agrandir sur les ruines de l'état. Dans ces fatales circonstances, où l'ardeur des partis emporte tout, consterne la vertu, donne des espérances au vice, fait taire l'intérêt public, voit des ressources jusques dans le crime, et ne craint que la honte de succomber; la sage, l'intrépide régente veille au salut de l'état, démêle les intrigues des factieux, rompt leurs liaisons, déconcerte leurs desseins : la fertilité de ses expédiens suffit à tout; elle voit jusqu'où il faut céder au méchant, lorsque sa puissance est redoutable; elle sait calmer des courages altiers, ranimer les gens de bien, recueillir ce qui peut rester de bonnes intentions dans ceux qui s'égarent : douce, insinuante, on cède aux charmes de ses entretiens, à cet esprit qui anime ses chastes attraits, aux vertus qui les rendent plus touchans; l'ambitieux,

que le devoir ne peut soumettre, se trouve enchaîné par ces liens agréables; et le comte de Champagne, qui ose ébranler le trône, craint de déplaire à la régente : supérieure à l'envie qui jete des soupçons sur sa conduite ; tranquille au milieu des cabales d'une cour agitée, rien ne la détourne du bien de l'état, qui détermine ses démarches ; le calme se rétablit, les rebelles se soumettent, et tout le royaume admire la sagesse de sa régence.

Au milieu des soins d'une administration si pénible, Blanche veille à l'éducation de saint Louis. Tendre, prévoyante mère, environnez de toutes les vertus, ce prince, qui fera la gloire et les délices de la nation! Que le souffle contagieux du vice ne flétrisse pas son innocence! qu'il s'accoutume à entendre la vérité, à juger sainement des objets, à régler ses affections sur le prix des choses! sur-tout, mère pieuse, ne séparez jamais les maximes de la

royauté, des leçons de la foi; formez le chrétien, en instruisant le prince; attachez-le plus fortement au devoir, en le soumettant à la loi de Dieu; dites-lui souvent: Mon fils, la paix, l'abondance, l'amour de vos peuples, l'estime de vos voisins, sont des biens qui doivent toucher votre cœur; il faut les demander à Dieu, et tendre sans cesse à les acquérir : mais la vertu est le plus grand des biens; le plus grand des malheurs est de la perdre; sans elle, la voix de la conscience s'élève au-dessus des acclamations publiques; l'attrait des plaisirs se tourne en remords; tout est vain dans le temps, tout est sans prix pour l'avenir. Maximes précieuses à l'humanité, soyez gravées dans le cœur de tous les rois; éloignez du trône la mollesse, l'orgueil, la volupté; brisez ce simulacre odieux de la gloire, que l'ambition élève souvent sur des ruines. Le héros véritable n'est pas l'homme qui tire toute sa force des passions,

qui

qui brave la mort en cédant au vice, ou qui, se précipitant quelquefois vers le bien, nous fait toujours craindre que son impétuosité ne se tourne vers le mal. C'est celui dont l'ame s'agrandit avec son objet; qui est maître de ses affections, en les soumettant à l'empire de la vertu; qui embrasse le bonheur futur, pour n'être pas dominé par l'attrait présent; qui étend son existence dans l'avenir, et qui, au milieu des prestiges de la grandeur, n'oublie jamais que le plus beau, le plus noble des titres, c'est l'immortalité qui doit rendre tous les hommes ses égaux.

Religion sainte, voilà votre triomphe! Vous inclinez le sceptre sous le poids de la majesté suprême; vous rendez le prince supérieur à la tentation du pouvoir; vous faites que celui qui peut tout, ne veut que le bien. Osera-t-on dire que des motifs qui transportent notre plus grand intérêt dans l'avenir, affoiblissent trop cette activité

que peut donner l'intérêt présent ; que le mépris des choses de la terre, laisse plus d'indifférence pour le succès ; que les vertus dont l'action suppose plus de mouvement, de force, d'ardeur, s'allient difficilement avec la paix, la douceur, la modération chrétienne? Non, Messieurs, et j'ai au fond du cœur, la confiance que vous méprisez ces vaines déclamations ; vous savez que les penchans réprimés, lorsqu'ils portent au mal, n'en ont que plus de force vers le bien ; que dans un être actif, la vertu s'empare de tout ce que l'on ôte au vice ; que l'homme foible sous l'empire de la religion, le seroit encore plus sans elle ; que cette indifférence pour les choses présentes, tant reprochée à la piété chrétienne, n'est souvent qu'une modération désirable, qui remplace une licence toujours dangereuse. Non, la religion qui nous élève au ciel, ne brise pas les liens qui doivent nous attacher à la terre ; elle ne

blâme ni les efforts de l'émulation, ni l'éclat de la véritable gloire, ni le prix que l'on attache à l'estime publique; elle veut seulement que nous aspirions à ces biens, par les moyens de la vertu; et elle nous montre le plus grand dédommagement, lorsque nous les sacrifions au devoir. Loin d'affoiblir cette bienveillance, qui étend nos affections sur nos semblables, elle resserre ces liens par la tendresse de la charité; loin de ralentir les nobles efforts d'une ame qui embrasse, dans ses vues, le bonheur public, elle les anime par l'assurance de se conformer à la volonté divine, et par l'attrait des récompenses éternelles.

C'est de ce principe religieux, toujours réprimant le mal, ou perfectionnant la vertu, et de cet amour des peuples, toujours agissant pour le bien, que se forme le caractère de S. Louis. On comprend comment dans cette ame sublime, ont pu se réunir tant de qua-

lités qui semblent contraster entre elles: les inclinations douces, qui font pencher vers le calme de la paix, avec l'ardeur du courage; l'intrépidité dans les combats, avec la modestie; la clémence dans la victoire, toute la facilité de pardonner, et l'attachement le plus inflexible à la justice; un cœur qui cède à la bonté, à la tendresse, doux, complaisant dans le charme de la vie privée, et qui reprenant tous les droits du sceptre, ne montre que de la fermeté, de la vigueur, de la constance dans tout ce qui a rapport aux intérêts publics; le mépris d'un vain faste, et la plus noble magnificence dans les établissemens utiles; un goût souvent pressant pour la retraite, et dans tous les devoirs de la royauté une vigilance active, que les soins infinis du détail ne peuvent surpasser: fixé dans le bien, soumis à la loi du Seigneur par ses principes religieux, l'amour seul de ses peuples suffit, pour donner tant d'élé-

vation à son caractère; il anima son courage contre les ennemis de l'état; il donna plus d'activité à ses vertus royales; il mit à sa piété même, le sceau de l'utilité publique : *Princeps quæ digna sunt principe cogitabit.*

Qu'il croisse, ce prince chéri du ciel! Bientôt l'ambition, étonnée de ses exploits, perdra cette audace que lui inspire le sentiment de ses forces, joint à l'idée de la foiblesse, de l'inexpérience du monarque. En vain les grands prennent les armes, sous le prétexte du mécontentement de la régence; l'esprit de révolte éclate, la licence fait les plus grands efforts; la monarchie s'ébranle dans ses fondemens; mais le courage de Louis, échauffé par l'intérêt de ses peuples, ne voit dans la grandeur du péril, que le devoir de le surmonter. Avec quelle rapidité il fond sur les factieux, s'oppose à la jonction de leurs forces, et rompt le cours de ce torrent qui alloit ravager la France! Le

rebelle surpris, déconcerté, ne sent plus que sa foiblesse; la terreur succède à sa confiance présomptueuse; et il ne voit de ressources que dans la clémence du vainqueur. L'Anglois qui rassemble ses forces, pour se jeter sur la France malheureuse et divisée, ne fait que lui préparer de nouveaux triomphes: à l'attaque du pont de Taillebourg, malgré la disposition des lieux, et l'épuisement de nos soldats affoiblis par une longue résistance, Louis fixe la victoire sous nos drapeaux, par ces prodiges de valeur, qui semblent forcer les destinées, et entraîner la fortune: l'ennemi ne peut soutenir ce choc; il abandonne ses étendarts; et la nuit sauve à peine les restes de cette armée, que le jeune vainqueur va bientôt détruire dans les plaines de Saintes.

Je vous présente, Messieurs, sous des traits rapides l'image de ces combats, qui ne réveillent que des idées de feu et de sang. Comment suivre la vertu

qui mérite seule nos éloges? Comment saisir ses traits, dans ces momens où elle respire le meurtre et le carnage; où elle ose à peine se contempler elle-même; où elle est forcée de perdre ce calme de la sagesse qui la distingue, pour ne pas voir les calamités qui l'environnent? Dans ces terribles rencontres, où l'ame est agitée de tant de secousses si fortes, si promptes, si peu mesurées, qu'il est difficile d'appercevoir si le devoir seul commande à la valeur, et si l'amour des hommes domine dans le cœur du héros, lorsque ses mains sont teintes de leur sang! C'est par la vertu qui triomphe, que l'on peut juger la vertu qui a combattu; c'est par ce frémissement de la nature, qui suit les emportemens du courage, que la douce humanité reprend son empire, en disposant le cœur à s'attendrir. Le héros montre-t-il de la clémence, de la générosité, de la modestie dans la victoire; verse-t-il des larmes

sur ses trophées, à la vue des cadavres entassés; préfère-t-il le bonheur des hommes, à l'éclat des conquêtes; sacrifie-t-il à la justice, des prétentions que la force pourroit appuyer; alors on reconnoît qu'il a combattu sans ambition, puisqu'il s'empresse de faire cesser la guerre, qui appelle tant de calamités sur les peuples; qu'il a pris, en gémissant, le glaive des mains de la nécessité, puisqu'il le dépose avec tant de joie dans celles de la vertu.

Louis joignit à la gloire de vaincre, la modération, le désintéressement, l'amour de la paix, tout ce qui pouvoit donner à l'éclat du triomphe le mérite de la vertu; plus grand que le danger, plus grand que la victoire, sa clémence s'étendit à tous ceux qui succombèrent sous le poids de ses armes: les rebelles, étonnés de sa facilité à pardonner, passèrent de l'admiration à l'amour, lorsqu'ils virent ce jeune prince relevant le comte de la Marche prosterné à ses

pieds : les traits qui brilloient sur son front, paroissoient si touchans, qu'il ne restoit au coupable que le regret d'avoir pris les armes contre un si bon roi. Avec lui le vrai mérite eut toujours son prix, et il le récompensa jusques dans ses ennemis : frappé de cette grandeur d'ame, que les disgraces ne peuvent abattre, et qui, modeste aux pieds d'un vainqueur, sait se soumettre sans s'avilir : Je vous rends, disoit ce prince à un brave officier, cette ville que vous vouliez défendre au péril de votre vie, conservez-la pour votre nouveau seigneur ; je m'en croirois moins assuré en d'autres mains. Telle est la noble confiance des cœurs vertueux ; et c'est ainsi qu'ils cèdent à l'attrait puissant qui les rapproche. Louis enfin, modeste dans la victoire, supérieur à sa propre gloire, fait voir que l'amour seul des peuples déployoit son ardeur guerrière ; les prospérités militaires laissent dans l'ame une satisfaction qui

la remplit : un vainqueur, enivré du succès, attribue tout à ses talens; s'il est forcé de convenir que l'occasion amène toujours des événemens qui ont échappé à sa prévoyance, il avoue sans peine qu'il est heureux; il se pare même de ce titre, pourvu que l'on croie ce bonheur inhérent à sa personne; qu'on le regarde comme un effet de la nécessité, plutôt que d'une providence libre, qui abat, quand elle veut, les trophées qu'elle élève. Jérémie emploie un trait sublime, pour peindre cette étrange forme que l'orgueil prend dans la tête des conquérans; il les représente sacrifiant à la déesse du ciel, divinité imaginaire. C'est, disent-ils, mon étoile, c'est l'ascendant de mon astre, qui a mis tant d'ennemis à mes pieds : *Sacrificemus reginæ cœli.* Au milieu des acclamations bruyantes, des hommages empressés, qui suivent le triomphe, Louis reconnoît la protection du Tout-puissant, lui fait le sacrifice de sa gloire,

avec cette modestie qui en relève l'éclat ; et lorsqu'il a tout renversé, la reconnoissance le prosterne devant le Dieu qui donne la victoire ; le camp devient un temple ; le vainqueur commence l'action de grâces : là on célèbre les rebelles soumis ; les menaces d'un ennemi redoutable, tournées à sa honte ; un jeune héros, qui, enchaînant l'ambition, la rivalité, la discorde, annonce un règne également glorieux et tranquille : *Ipse super duces stabit.*

Déja les vœux des citoyens rappeloient ce saint roi dans sa capitale ; et la nation, qui avoit admiré son courage, attendoit le bonheur de ses vertus. Peuple distingué par votre fidélité à vos maîtres ; et qui, au milieu de l'inconstance de vos goûts, conservez la tendresse pour vos souverains, vous ne fûtes pas trompé dans vos espérances. Louis ne s'occupa que de votre bonheur ; et malgré l'attrait que les douceurs de la vie privée faisoient sentir

à son cœur, l'amour de ses sujets rendit à son ame toute l'énergie nécessaire, pour ne pas succomber sous le poids d'une administration pénible. Quelle fut son application à tous les devoirs de la royauté! Rappelez-vous ces âges de la monarchie, où les vices se déguisoient peu; où le méchant même auroit cru s'avilir, en employant la dissimulation et la fraude: l'injustice, qui osoit quelquefois braver les lois, ignoroit l'art de les éluder; la jurisprudence n'avoit pas besoin de tant de formalités, pour prévenir l'artifice, et de se plier, pour ainsi dire, à la marche tortueuse de la fraude, pour la rencontrer; l'usurpateur employoit plus la violence que la ruse, moyen trop apperçu pour être commun: ainsi, les procès étoient rares; il ne falloit pour les décider, que les principes de l'équité naturelle; et les droits de suzerain, aussi étendus que la prérogative royale, faisoient de l'auguste fonction de juge,

un des premiers devoirs du prince. Quoiqu'il y ait eu sur ces objets de grandes révolutions dans nos esprits, dans nos lois, dans nos mœurs, on se plaît encore à peindre S. Louis, assis au pied d'un chêne, donnant audience à ses sujets, terminant leurs différends, écoutant avec bonté les plaintes touchantes du pauvre : la vénération, l'amour, la confiance, l'environnoient ; et ce que l'on rappeloit de ses victoires, ne faisoit que rendre plus respectable cette auguste simplicité : la nature lui avoit donné un cœur compâtissant ; mais le devoir le rendoit ferme contre le vice ; et la justice, quoique douce entre ses mains, ne parut jamais s'amollir. Toutes les sollicitations, disoit ce prince à Enguerrand de Coucy, ne vous sauveroient pas, si je savois que Dieu m'ordonnât de vous faire mourir. C'étoit en jetant des regards de miséricorde sur le coupable, dans ces momens où le cœur s'ouvre à la compas-

sion, qu'il s'exprimoit avec tant de fermeté; on s'appercevoit que le devoir prenoit de l'empire sur sa bonté naturelle; et l'effort, en découvrant son penchant à la clémence, faisoit voir que l'amour seul du bien public pouvoit le rendre inflexible.

Amour des peuples, première vertu des rois, quel empire vous eûtes sur le cœur de Louis! Tant d'actions qui ne sont que l'expression de ce grand caractère, se pressent sous ma plume; elle se fixe sur un trait qui donne à l'univers un spectacle plus beau que celui de David, refusant l'eau de la citerne, dans l'ardeur de sa soif; la rejetant, comme le prix du sang des braves gens, et le péril de leur ame. Le vaisseau que monte saint Louis, presque brisé, ne peut tenir la mer; les idées funestes de la mort, se présentent de tout côté; et le matelot alarmé, ne trouve plus de ressource dans son art: on craint pour la vie du

prince; on ne pense plus à la sienne; tous le pressent de monter sur un autre navire, et d'abandonner des malheureux dont l'existence paroît moins importante. Non, répond ce prince, j'aime mieux laisser entre les mains de Dieu ma vie, celle de ma femme et de mes enfans, que de vous abandonner dans un si grand péril. Un roi disposé à ce sacrifice, un roi qui met son peuple à un si haut prix, ne forme des vœux que pour son bonheur, et embrasse tous les moyens de parvenir à ce but: loin de fermer les yeux sur les maux publics, ou de chercher dans un abord inaccessible, le secret de les ignorer, il veut entendre les plaintes des malheureux, et trouve dans une application constante, les moyens de soulager leur infortune: sa vigilance s'étend à tout, répare ce qui ne peut être changé, porte la main, pour soutenir ce qu'il ne faut pas renverser: ici il remonte à la source des désordres publics, réprime

les abus, adoucit les mœurs, rétablit la décence, et rend l'éclat aux dignités, en y élevant le mérite; là, il excite l'industrie nationale; il ranime, par de sages réglemens, le commerce languissant sous le poids des impôts, il brise les entraves mises à la circulation, et réprime l'avidité du monopole; il publie une ordonnance sévère contre les Juifs, ce peuple souvent proscrit, toujours méprisé, remplissant l'univers de ses débris, et de ses usures. Dans ses réglemens sur les successions, et sur les mariages, on trouve, non les meilleures lois, mais les plus convenables à l'état des choses, les plus propres à assurer dans l'anarchie féodale, le bon ordre, la tranquillité des familles; à fixer les propriétés, à donner quelque consistance à des coutumes toujours changeantes. Dans ses lois économiques, c'est la sagesse du père de famille; et l'on découvre la source pure de ses richesses, dans son

attention à faire valoir son domaine. Rien n'échappe à l'attention du monarque ; tout se perfectionne dans cette administration, échauffée par l'amour des peuples : la liberté civile fait sentir sa douce influence, et s'étend avec les priviléges des communes ; les hommes, plus assurés de leurs propriétés sous la protection des lois, craignent moins de laisser une postérité malheureuse ; le citoyen bénit, dans le sein de sa famille, le prince qui est l'auteur de tant de biens ; le premier vœu de son cœur, est pour la conservation d'un si bon roi ; le second, pour demander au ciel un successeur qui lui ressemble : *Princeps, &c.*

Quand on a parcouru avec admiration le cours de cette vie, agitée par les événemens, occupée par le devoir, animée par tant de vertus utiles, l'ame se repose, en suivant ce prince dans sa retraite, vivant avec Dieu, s'unissant à la source de toute vertu ; n'ayant

d'autre appui que son Dieu ; et ranimant dans les bras de l'espérance, ce feu pur de la charité, qui peut seul rendre la vertu digne de sa céleste origine. Malheur à l'homme, qui, toujours rampant sur la terre, ne sait plus tourner ses regards vers le ciel; qui craint de se recueillir dans le sein de Dieu; dont l'ame ne s'attendrit pas au souvenir de ses bienfaits; dont le sentiment ne s'embrâse plus par la grandeur de ses promesses! Sans doute le crime lui fait redouter la présence de la divinité; et la nature même parle foiblement à son cœur. Malheur encore plus au prince, qui ne goûte pas la consolation de s'abaisser aux pieds de Dieu; de reposer dans le calme de l'éternité, ses pensées agitées par les soucis du trône; de verser dans le sein de la divine miséricorde, des larmes vertueuses sur tant de maux qu'il ne peut réparer; de chercher dans cet appui, les forces nécessaires, pour parcourir

avec courage le cercle pénible de ses devoirs ! Hélas ! quelque grande que soit sa sagesse, quelque ardent que soit son amour pour le bien, les périls qui l'environnent, sont si multipliés ; sa force est si près de la foiblesse ; l'erreur et le vice le pressent de tant de côtés, qu'il doit trembler pour ses vertus mêmes, et les prosterner devant le Dieu qui pardonne.

Dans ces instans de solitude, où l'ame, moins asservie aux impressions des sens, commande à ses idées, les possède, les dirige, Louis, seul avec Dieu, concentre ses pensées sur ce grand objet, s'échauffe à sa présence, se fortifie dans le bien, en se remplissant d'espérances immortelles. Si vous le voyez fuir le tumulte de la cour, s'enfoncer dans son oratoire, ne pensez pas qu'il soit entraîné par le goût d'une stérile contemplation. Non, le feu qui s'allume dans sa méditation, n'est que l'amour de la vertu ; et ses

prières, ses veilles, ses austérités, eurent toujours cet heureux effet que la foi nous propose, celui de purifier le cœur, de le rendre supérieur aux délices qui peuvent le corrompre, de le préparer à l'accomplissement des devoirs. Il faut cependant en convenir; la piété a ses tentations, ses écueils dans l'ordre même du bien: cet attrait pour la retraite, peut prendre trop d'empire sur elle; les alarmes d'une conscience qui redoute la séduction du vice, semblent fortifier encore cette pente du cœur, en l'excusant; la vertu, fatiguée de ses combats, voudroit renoncer à des occupations qui l'exposent à tant de périls, pour se livrer à celles qui la laissent respirer sans inquiétude; elle oublie que les devoirs sont plutôt déterminés par l'utilité publique, que décidés par nos goûts. Nous ne blâmons pas ici des sages, qui, libres de tous soins temporels, cèdent à leur penchant pour la retraite; ou ces hommes qui ne s'é-

loignent du monde, dont ils ne sont pas dignes, que pour l'édifier par la perfection chrétienne; mais un roi qui peut oublier qu'il se doit à ses peuples, et que sa perfection est de les rendre heureux; Louis, qui balance entre les fonctions du trône et les douceurs de la solitude, prêt à ensevelir tant de vertus utiles dans l'obscurité d'un cloître. Rassurez-vous, Messieurs; ce desir n'est que la pente du cœur, qui suit son attrait, avant que la réflexion répande la lumière : la vertu la plus pure a pu le former; elle ne doit pas l'exécuter. Les larmes d'une reine chérie, retracent à saint Louis la force de ses engagemens; l'amour des peuples, le rend à ses véritables devoirs; ce sentiment sublime le fait triompher de la plus dangereuse tentation pour son ame, celle qui séduit par l'idée même du bien : il tourne sa piété vers les objets utiles; sa ferveur paroît plus grande, mais elle devient plus active : c'est une bienfaisance

qui s'accroît par l'influence des motifs religieux ; une charité immense, vertu digne des héros et des saints. Des monumens échappés aux ravages des tems, annoncent encore sa pieuse magnificence : des établissemens utiles assurent des asiles, et des secours à l'humanité souffrante ; ressource toujours nécessaire aux malheureux, contre les accidens de la vie, malgré tous les soins que l'on prend pour occuper les sujets, et procurer l'abondance. Devenu le modèle des peuples dont il est le père, la force de l'exemple donne à sa piété les plus grands effets ; l'influence de ses mœurs se répand sur celle de la nation ; la majesté du culte divin brille d'un nouvel éclat ; la science, la vertu, ornent le sanctuaire ; le ministre de paix n'aspire plus à la gloire du héros ; les vrais principes, adoptés par un prince si pieux, trouvent moins d'obstacles dans les préjugés ; les droits du sacerdoce, mieux apperçus, choquent moins ceux de l'empire ; les entreprises

de quelques pasteurs qui abusent des censures arbitraires, sont réprimées avec sévérité ; le religieux monarque, plein de respect pour les dépositaires de l'autorité spirituelle, montre la plus grande fermeté, quand il faut défendre les prérogatives du sceptre, ou les intérêts de ses peuples.

Avouons-le, Messieurs, avec un de ces génies, dont les talens honorent la nation ; avouons-le à la gloire de la piété chrétienne ; il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. Que manqua-t-il à celle de S. Louis ? Peut-être ces lumières si rares, qui dissipent tout préjugé, et qui ne laissent jamais hésiter sur le devoir ; peut-être la vue claire, assurée de quelques vérités qui attendent les progrès de la raison, et qui ne se développent que dans la durée des siècles. L'exemple de ses vertus prouve-t-il moins, que la simplicité de la foi, la droiture du cœur, qui fait les saints, est bien au-

dessus de cette discrétion qui ne forme que des sages? Les hommes paroissent assez éclairés, pour saisir les traits déterminés du mal; le seront-ils assez pour n'avoir pas l'embarras du choix, dans la concurrence des devoirs qui se présentent sous l'idée du bien? La vérité clairement apperçue, ne peut pas nuire aux vertus, puisque c'est la lumière qui les dirige : est-il également démontré que des probabilités souvent obscures, quoique annoncées avec le ton de l'évidence, plutôt entrevues que découvertes, reçues, dans la plupart des esprits, sous la forme du paradoxe qui égare, du soupçon qui inquiète, du doute qui ébranle, soient préférables aux préjugés mêmes qui peuvent fortifier la vertu? Devons-nous donc moins desirer, rechercher cette vérité si difficile à saisir? Non, Messieurs; ces élans du génie qui s'efforcent d'y atteindre, avancent les progrès de la raison; ils préparent

au

au moins ces révolutions qui arrivent enfin, lorsque dans la chaîne des idées, on découvre la liaison des vérités neuves, avec celles qui sont généralement adoptées. S. Louis connut le prix des lettres, et les cultiva. Dans ces temps où l'on étoit si peu sensible aux plaisirs délicats de l'ame, son caractère eut encore ce trait du grand homme, qui donne le ton à son siècle, lors même qu'il paroît le prendre de lui : les savans furent comblés de ses bienfaits, honorés de sa familiarité. Quelle satisfaction n'auroit-il pas goûtée, s'il eût vu s'élever cet asile des muses, qui rassemble les maîtres du goût; ces hommes éminens, dont les noms déja célébrés par la voix des nations, seront transmis à la postérité, par les productions du génie; ce sanctuaire des lettres, où les talens ne se réunissent que pour embellir les vertus, où la religion même forme des défenseurs, qui exercent dans votre commerce ce tact

plus délicat, ce sens plus exquis du beau, sans perdre cette justesse de pensées, cette solidité de raisons, ce style noble, simple, seul digne de l'élévation de ses dogmes et de la pureté de sa morale. Les orateurs célèbres qui m'ont précédé dans cette chaire, ont épuisé l'éloge, en nous montrant la gloire qui vous appelle, l'immortalité qui vous attend. S'il restoit quelques fleurs à cueillir, je m'en servirois pour couronner cette sagesse qui donne un nouveau prix aux connoissances, en les dirigeant au bien public; qui reconnoît que l'empire de la vérité ne peut s'exercer que par l'éclat de sa lumière, et que le moment de la communiquer, est celui où elle peut être utile. Telle fut cette sagesse de saint Louis, qui dut ses succès à l'amour des peuples pour ce monarque.

SECONDE PARTIE.

Quels que soient les progrès de la raison, l'étendue des connoissances, il est encore vrai, il le sera toujours, que la plupart des hommes sont plus dirigés vers le bien par la confiance, que par leurs lumières. Ce principe, qui, dans l'économie de la religion, rend si nécessaire ce poids de l'autorité divine, qui abat l'homme sous l'obéissance de la foi, doit nous convaincre que l'amour des sujets pour le souverain, la persuasion de sa sagesse, l'estime de ses vertus, sont les plus fermes appuis du trône, les plus sûrs moyens pour les plus grands succès, et que la foiblesse ou la force de toute administration, peut se mesurer sur le degré de confiance qu'elle inspire. Cet empire de la vertu, produit, sans doute, les plus heureux effets, dans des monarchies modérées par les lois,

tempérées par les mœurs, où le pouvoir qui domine tout, se nuiroit à lui-même, en commandant ce que l'honneur ne peut exécuter : il lève plus sûrement les obstacles ; il joint au mouvement de l'obéissance, l'impulsion plus active de l'amour ; il fait que l'homme croit aller au bonheur, en marchant sous la direction de l'autorité; il rend inutiles ces voies de rigueur, ces moyens effrayans et souvent dangereux, par la consternation même qu'ils répandent. Que seroit-ce, si le sceptre étoit sans pouvoir, et si les forces étoient aussi contraires que les intérêts? Ne faudroit-il pas alors tout l'ascendant de la sagesse, pour surmonter tant d'obstacles; détacher de l'ambitieux, cette portion de citoyens qui fait sa force ; profiter de l'injustice de l'oppresseur, pour lui faire perdre des droits usurpés ; tourner tous les regards de la nation vers le trône, et lui persuader qu'elle ne peut trouver

la paix, la prospérité, la justice, que dans la protection du chef de l'état?

Tels furent les effets de la législation de saint Louis, qui dut ses plus grands succès à l'amour des peuples, à la confiance qu'inspiroient ses vertus. J'ai montré son activité dans l'exécution, dans les soins du détail; je vais le suivre, agissant sous la direction de cette sagesse, dont Dieu est la source, qu'il a répandue sur tous ses ouvrages, et qu'il donne à ceux qui l'aiment; cette sagesse, qui connoît la différence des temps, l'importance de l'occasion; juge le passé, prévoit l'avenir; prépare les événemens; forme des plans où tout se lie, où chaque effet en amène un autre, et assure d'autant plus ses desseins, qu'ils ne sont apperçus que par le succès: *Princeps, &c.*

La France n'étoit pas alors cette vaste et puissante monarchie, dont les ressorts se déploient d'un concert unanime; qui agit, ou qui résiste de toutes

ses forces ; dont toutes les parties se soutiennent, se défendent ; où le sceptre respecte la loi qui le dirige ; où le citoyen repose à l'ombre du trône qui le protége ; où les grands jouïssent avec sécurité de leurs prérogatives ; où le souverain ne peut avoir d'autre gloire que celle de la nation ; où le seul ennemi public est celui qui sépare les intérêts du prince, de ceux de l'état. Cette heureuse constitution fut altérée dès les temps de la première race de nos rois. Le pouvoir s'affoiblit dans leurs mains, trop faciles à répandre des grâces qui partageoient l'autorité ; et ces mêmes grâces, devenues héréditaires, leur ôtèrent tous moyens de ressaisir le pouvoir. En vain le trône reprit son éclat sous Charlemagne : ce grand prince ne fit que retarder la révolution ; bientôt le sceptre chancela sous ses foibles successeurs ; les parties de l'état tendoient à se séparer ; ils essayèrent de les réunir, en exigeant des services,

des hommages, de ces grands dont la force pouvoit tout refuser: leurs efforts ne servirent qu'à donner de la consistance à cette constitution féodale, où des vassaux puissans séparoient assez leur grandeur, de celle de l'état, pour avoir une ambition personnelle, et sentoient assez leur force, pour faire valoir à leur gré leur indépendance. Dans le désordre d'un gouvernement qui touchoit à l'anarchie, le chef de l'état, trouvant une résistance supérieure à son pouvoir, manquoit de vigueur dans ses desseins, ou de moyens dans l'exécution : il eût fallu poser d'autres fondemens; on se contentoit d'étayer les parties chancelantes; toute la politique se réduisit aux ressources de la foiblesse, à semer des défiances, à diviser les vassaux, à les mener d'expéditions en expéditions, pour ne pas leur laisser le temps de former des cabales. Mais ce moyen qui suspendoit l'orage, le grossissoit; ces guerriers s

redoutables au-dehors, ne pouvoient plus être contenus au-dedans; ces fiers courages s'irritoient de la contrainte des lois; et il leur paroissoit honteux d'attendre de leur autorité, la réparation d'une injure: la justice même, forcée de céder aux mœurs, quitta la balance, ne conserva que le glaive, ordonna des meurtres, fit dépendre le sort de l'innocent, du fer du coupable; entreprit d'assujétir à des règles un préjugé barbare; voulut distinguer, par quelques formalités, le combat légal, des mouvemens impétueux de la vengeance, et ne fit que mettre plus de sang-froid dans une action atroce.

Au milieu de cette impuissance des lois, de cette confusion des intérêts, de cette opposition des forces; quelle pouvoit être la condition du peuple? Victime des passions des hommes puissans, il gémissoit sous le poids de ses fers; ses mains vigoureuses rendoient en vain la terre féconde;

on lui arrachoit le prix de ses sueurs ; la religion, qui le soutenoit contre tant de maux, arrêtoit à peine ce cri du désespoir, que les prophètes expriment avec tant de force : Hâtez-vous, Dieu de nos pères, rompez les liaisons des hommes injustes ; ne permettez pas qu'on accable l'innocent ; ôtez-lui cette charge trop pesante pour ses épaules ; la loi est déchirée, et le jugement n'arrive plus à sa perfection : *Dimitte eos qui confracti sunt, et onus dirumpe.* Pourra-t-on le croire, Messieurs ? toute la jurisprudence de ces temps malheureux, se bornoit presque à régler les droits des suzerains et des vassaux, l'étendue de la protection et des services qu'ils se devoient : la justice tournoit à peine ses regards vers le peuple ; il n'avoit d'autres lois que la volonté de l'oppresseur, ou des coutumes qui favorisoient l'oppression. L'excès de tant de maux rendoit plus difficile l'application des remèdes ; la plus grande partie de

la nation, mécontente de sa situation, soupirant après un changement, tournoit les yeux vers le trône, dont l'autorité, mieux affermie, pouvoit seule protéger le peuple, et réunir toutes les parties de l'état; la diversité, la bizarrerie de tant de coutumes flottantes, faisoit sentir la nécessité de lois plus fixes, plus générales; et le vœu de la nation plaçoit déjà cette puissance législative dans les mains du prince.

Louis vit ce moment, où la raison, reprenant son empire, devoit surmonter tout obstacle, triompher de toute résistance; sans commander, sans abolir des droits qui pouvoient être défendus par la force, l'estime de ses vertus, l'amour de ses peuples, donnèrent à ses réglemens des effets plus étendus, que s'ils eussent été soutenus de tout le poids de l'autorité suprême; son exemple entraîna des vassaux qu'il ne pouvoit contraindre: le mal étoit senti; il ne fit que montrer le bien, et l'ap-

probation générale fit taire tous les intérêts opposés: le vœu public étoit pour un changement dans la jurisprudence; il entreprit cette réforme: on desiroit des lois plus générales; il les proposa: elles parurent utiles, plus conformes à l'équité naturelle, à la tranquillité publique, à la propriété des biens, à la sûreté des personnes; et l'on s'empressa de s'y soumettre. Ce premier essai du pouvoir législatif n'auroit produit rien de fixe, de stable, si le citoyen, jugé contre la disposition des lois nouvelles, n'eût pas eu le droit de réclamer la protection du prince; et ce droit paroissoit difficile à établir, dans des temps où tous les grands vassaux s'enivroient de leur souveraineté: l'usage du combat judiciaire, décidant tout par la voie des armes, rendoit même ces appels inutiles. Ces inconvéniens n'échappèrent pas à la sagacité de saint Louis; il défendit le combat judiciaire dans ses domaines, il le res-

treignit dans les autres cours: les grands rougirent de ne pas adopter des lois que la nation desiroit, que la raison avoit dictées, et qui produisoient les meilleurs effets par-tout où elles étoient en vigueur; peu-à-peu elles furent reçues dans tous les tribunaux; les causes portées aux bailliages royaux, par la voie des appels, accoutumèrent insensiblement les peuples à regarder le trône comme le siège primitif de l'autorité; et la souveraineté de la justice, le plus fort lien des citoyens fut enfin rendue au sceptre.

Telle étoit l'importance du plan de législation, que ce fondement, une fois établi, l'affermissement de l'autorité royale ne fut plus que l'ouvrage du temps, de la circonspection, de la prudence. La nation, qui disputoit aux grands vassaux les droits régaliens, s'unit de plus en plus au souverain qui avoit les mêmes intérêts; cette union tarissant la source, d'où les seigneurs

tiroient leurs forces, ils perdirent bientôt le droit de guerre, dernier appui de leur usurpation; les communes trouvèrent enfin, dans la protection du trône, la garantie de leurs privilèges, souvent achetés, et combattus par ceux qui en avoient reçu le prix. La sagesse de saint Louis, qui avoit miné insensiblement les forces de ses vassaux, prévint encore les abus qu'ils voulurent faire d'un reste de pouvoir. Entreprenoient-ils de gêner le commerce, d'imposer de nouveaux droits, d'altérer les monnoies, d'augmenter leur fisc par des amendes arbitraires? on les arrêtoit, en les rappelant aux Etablissemens de saint Louis: tant étoit grande l'influence de sa sagesse! tant ses vertus agissoient encore sur la postérité! Il est vrai que la plupart de ces réglemens, n'étant faits que pour disposer au bien, devinrent inutiles après cet effet; s'il eût donné les meilleures lois dans ces temps malheureux, elles au-

roient éprouvé une résistance insurmontable, en choquant à la fois tous les intérêts ; sa sagesse fut de préparer de grands événemens, sans leur donner une existence prématurée ; la postérité devoit en retirer tout l'avantage, en avançant vers la perfection, cette constitution qui a fait la gloire de la monarchie ; et c'est nous qui avons la jouïssance du fruit de ses vertus.

A cette sagesse qui sait voiler ses desseins, Louis joignoit un cœur noble qui méprisoit tous les avantages que le crime peut procurer : jamais sa politique profonde ne couvrit des projets injustes. Ce prince, si ferme en défendant ses droits, respectoit encore plus les droits des autres ; et l'usurpation lui étoit si odieuse, que le doute seul faisoit cesser toutes ses prétentions. Maximes si conformes à l'équité, pourquoi n'êtes-vous pas gravées dans le cœur de tous les hommes? pourquoi ne trouvez-vous pas toujours un asile

dans le sanctuaire ? et par quelle fatalité la religion, établie pour le bonheur des hommes, se trouve-t-elle quelquefois mêlée dans leur infortune? Tandis que saint Louis met toute sa sagesse à assurer le bonheur de ses peuples; Rome, foible au-dedans, presque opprimée par ses voisins, agit et ébranle au loin l'univers : un pontife d'une vertu, d'une fermeté peu commune, touché des maux de l'Europe, et croyant trouver leurs causes dans l'abus de la puissance des souverains, avoit osé attaquer les vices sur le trône, élever sur l'autel un tribunal, pour juger les rois, enchaîner leurs passions par la crainte des foudres spirituels, et arrêter leurs excès, en leur faisant sentir que le sceptre pouvoit chanceler dans leurs mains. Là, commence cette époque, où le sacerdoce influe dans la politique, touche les plus puissans ressorts, et devient, pour ainsi dire, l'ame de toutes les forces. La vertu, l'amour de l'hu-

manité jetèrent sans doute les fondemens de ce pouvoir immense : les plus sages sont contraints d'avouer que ce frein puissant a arrêté de grands désordres; et s'il faut convenir que l'ambition, l'avidité, ont abusé de ce pouvoir, ne s'est-on pas trop vengé sur la religion, de l'audace de quelques ministres usurpateurs des droits temporels ? Saint Louis, toujours ferme, lorsqu'il falloit défendre les intérêts de la nation, entreprit de circonscrire l'autorité du sacerdoce. Rome respecta la législation de ce prince, assurée de l'amour de ses peuples, et appuyée de la vénération qu'inspiroient ses vertus: sa sagesse, par une conduite pleine de modération, conserva à sa couronne, et rendit, plus stable par des réglemens, ces mêmes prérogatives, que le souverain pontife disputoit à l'empire. Sans entrer dans le sanctuaire pour y donner des lois, il sut fixer des limites à un pouvoir qui tendoit à s'agrandir sur la ruine

des autres ; et en s'opposant à ses prétentions chimériques, il lui conserva des droits réels, qu'il auroit perdus par ses excès. Qui connut mieux ces bornes des deux puissances, qui se détruisent, dès qu'elles se confondent ? Qui aperçut mieux le mal, que les passions avoient fait par des voies irrégulières, et le bien que le siège apostolique fait toujours par les voies canoniques ? On reconnoît dans sa Pragmatique, ce pur esprit du christianisme, qui soupire après l'antiquité, et qui tend à faire revivre la beauté des premiers jours : on y trouve les règles des saints conciles mises en vigueur, la simonie proscrite, la liberté des élections rétablie ; on y voit les sources du droit, les vraies maximes, qui sont les fondemens des libertés gallicanes, et les lois unies aux canons, pour en assurer l'exécution. Que ceux qui nous vantent la fermeté de sa résistance, ne nous cachent pas sa fermeté chrétienne ; qu'ils

nous représentent ce saint roi, recommandant à son successeur, d'aimer, d'honorer l'église et ses ministres; qu'ils nous le montrent protégeant la puissance ecclésiastique, en réprimant ses abus, conservant les véritables droits de ses tribunaux, et appuyant leurs jugemens de son autorité: alors nous reconnoîtrons, dans ce héros, le serviteur de Jésus-Christ; le prince plus grand par sa piété que par sa couronne : *Non tantùm imperatorem, sed Christi servum, non regno, sed fide principem prædicamus.*

Tels furent les grands succès, que la sagesse de S. Louis dut sur-tout à sa réputation d'équité : succès qui auroient été sans mélange d'infortune, s'il eût été donné à la France de jouïr, sans interruption, des vertus d'un roi qui faisoit son bonheur. Mais Dieu, qui a fondé la religion sur la croix, voulut mettre ce sceau sur le front du pieux monarque, instruire l'univers par

ses malheurs, donner plus d'éclat à son héroïsme, en le montrant supérieur à l'adversité, et invincible dans les disgrâces.

Au milieu des plus grandes prospérités, dans le temps, où ce saint roi jouïssoit de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses voisins, son zèle s'affligeoit des succès rapides des infidèles; une piété forte lui faisoit verser des larmes, au récit des malheurs qui accabloient les chrétiens dans la Palestine, et lui inspiroit de l'ardeur pour les défendre : tout flattoit son cœur dans cette entreprise; l'espérance de soulager tant de malheureux; le plus grand avantage dans le triomphe; le plus grand dédommagement dans la défaite; les lauriers de la victoire, ou la palme du martyre. La religion du serment fortifioit encore cette pente de son cœur; son amour même pour ses peuples, ne s'alarmoit point de cette entreprise; il pensoit, sans doute,

que Dieu répandroit des bénédictions plus abondantes sur cette nation, qu'il abandonnoit pour la défense de son culte. Je n'ose pas avancer qu'un si grand prince fut entraîné dans ces guerres éloignées, par l'esprit dominant de son siècle ; je me borne à une réflexion qui me laisse dans la surprise. En ouvrant l'histoire de ces temps, où la foi plus simple donnoit tant de prix aux objets qui pouvoient intéresser la religion, elle me présente une mère pieuse, alarmée de ce projet du monarque ; toute la nation consternée ; les plus saints évêques, les plus éclairés, s'efforçant de lui persuader que son vœu ne l'oblige pas à l'exécution d'un projet, où il entre plus de zèle que de sagesse. Je cherche sur les mêmes objets, le jugement de mon siècle, qui vante les progrès de la raison, l'étendue des lumières ; je ne trouve rien d'uniforme, rien d'arrêté dans les opinions ; et l'orateur chrétien, qui blâ-

meroit ces entreprises avec les plus sages prélats de ces temps reculés, ne seroit pas à couvert de toutes les censures. M'appartiendroit-il de prononcer sur les effets d'un zèle, dont tous les motifs sont si respectables? Non, Messieurs; qu'il me suffise de remarquer que ces Croisades décidées dans l'ardeur de la piété, furent rarement conduites avec prudence: on ne voyoit, dans ces armées innombrables, qu'un assemblage confus d'hommes entraînés par l'avidité du pillage, ou par le goût de la licence; il falloit beaucoup d'habileté, pour faire mouvoir un corps animé par tant de passions; beaucoup de connoissance des lieux, pour se garantir des piéges de l'ennemi; beaucoup de ressources, de prévoyance, pour assurer la subsistance de ces grandes armées. Tout cela manquoit; des chefs sans expérience étoient à la tête d'une multitude déréglée; l'enthousiasme, qui précipitoit dans l'exé-

cution, décidoit dans les conseils; et, soit qu'une trop grande confiance fît négliger les précautions nécessaires, soit que, dans le bien même, la raison agisse moins, lorsque l'affection domine, on marchoit avec tant de sécurité contre l'ennemi, que l'on ne prenoit aucun moyen pour assurer la victoire.

Saint Louis, avec de grands talens, mettoit plus en œuvre ces ressources qui pouvoient fonder l'espérance du succès; il marchoit, suivi de soixante mille combattans, aimé de ses vassaux, redouté des infidèles; Sion croyoit toucher au moment de sa délivrance: déja les troupes françoises avoient pris terre; Damiette, qui se vantoit de tenir l'Egypte sous ses lois, étoit tombée sous les coups du monarque, deux fois vainqueur en un seul jour; et sur les bords du Nil, se renouveloient les prodiges de valeur que la France avoit admirés. Je pourrois vous montrer ce

héros intrépide, repoussant par-tout les Barbares; ranimant l'ardeur de ses soldats, abattus par la grandeur des obstacles; se soutenant, par son seul courage, contre des périls où la prudence devenoit inutile: mais, je me hâte de vous présenter un spectacle plus digne de la piété; Louis, supérieur à l'adversité, et invincible dans les revers. Là paroit toute l'élévation de son ame; et aux yeux mêmes de ceux qui lui reprocheront de s'être laissé entraîner dans ces guerres malheureuses, il aura la gloire de n'avoir pas avili dans les fers, la majesté du trône: aussi intrépide dans sa prison, qu'il l'étoit à la tête des armées; aussi auguste, qu'il le paroissoit au milieu de sa cour; aussi respectable étant captif, que lorsqu'il donnoit des ordres, et que tout marchoit à sa parole. Le vainqueur, étonné de cet héroïsme, ne sent plus l'avantage que donne la victoire; il reconnoît que la force perd

son empire, dès que la vertu exerce le sien ; et ne comptant plus sur la gloire de commander à cette grande ame, il paroît jaloux du bonheur de lui obéir. C'est ainsi, Messieurs, que saint Louis, supérieur à l'adversité, fait voir que la véritable victoire, celle qui met le monde entier sous nos pieds, est fondée sur cette piété, qui, nous soumettant à Dieu, nous élève au-dessus de toutes les choses humaines : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.*

Notre monarque quitte enfin cette terre étrangère, et se rend au vœu de ses peuples : neuf années de sagesse, réparent les maux qu'avoit causés son absence. O Dieu terrible dans vos châtimens ! au milieu de ces prospérités, votre providence nous cachoit le plus grand des malheurs. Après tant d'infortunes et de si grandes pertes, Louis, qui entend les gémissemens des chrétiens, vole de nouveau à leur secours ;

il

il aborde à peine en Afrique : en peu de jours, une maladie contagieuse détruit la moitié de l'armée ; le monarque lui même en est frappé ; la mort ne cache plus ses approches ; lui seul l'envisage avec fermeté ; et parmi les gémissemens de tout ce qui l'environne, il montre cette soumission, cette constance, que le vrai chrétien déploie dans ces derniers momens. Avec quelle tranquillité il donne ses derniers ordres ! avec quelle compassion il étend ses soins sur les malheureux ! avec quelle bonté il essuie les larmes de ses fidèles serviteurs ! Les motifs de la piété, qui élèvent son courage, lui servent pour consoler les autres de sa perte ; et si son cœur paroît ému, lorsqu'un fils vient baiser ses mains défaillantes, sa tendresse n'a rien de foible : sans trop donner à la nature, sans s'efforcer de retenir cet objet chéri dans son sein paternel, il le recommande à Dieu ; il le bénit avec des

vœux ardens ; il lui laisse ces tendres instructions, qui ne respirent que la piété, l'amour des peuples, et qui doivent être à jamais la règle des souverains, comme il est lui-même leur plus parfait modèle.

Pour nous, Messieurs, après avoir admiré dans saint Louis, tout ce qui forme les héros, tout ce qui porte à son comble la gloire humaine, tant de vertus pacifiques et militaires, ce courage, cette bonté du cœur, cette sagesse, cette pénétration du génie ; souvenons-nous que ces talens, ces qualités, ne mériteroient pas nos louanges, si la piété ne les eût fixés dans le bien ; qu'elle seule élève au-dessus de toutes les passions, et donne un prix immortel à toutes les vertus ; enfin, que rien n'est vraiment grand, parfaitement solide sur la terre, que ce qui peut mériter les récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

S. JEAN NÉPOMUCÈNE.

Zelatus sum bonum, et non confundar.

J'ai été zélé pour le bien, et je ne serai pas confondu. *Ecclésiast.* chap. 51.

TEL est l'esprit du sacerdoce établi par Jésus-Christ, pour former sur la terre un peuple spirituel, innocent et fidèle; le zèle du bien est le premier de ses devoirs; ses desirs, ses veilles, ses fonctions, ses inquiétudes, n'ont pour but que la sanctification des hommes; tout ce qui ne tend pas à ce grand objet, le fait sortir de sa destination; et dès que la grâce de l'onction sacerdotale associe le chrétien au saint ministère, il ne doit plus as-

pirer qu'à augmenter le royaume de Jésus-Christ, et à étendre l'empire de la vertu. *Zelatus sum bonum.*

Aussi les premiers disciples, animés de ce zèle, ne connoissent plus de périls, lorsque les passions des hommes s'arment contre les vérités qu'ils annoncent ; le monde entier conjure contre eux, et ils sont plus forts que le monde ; ils défient avec intrépidité toutes les puissances de la terre ; ils bravent la cruauté des tyrans ; ils attaquent des abus consacrés par la vénération de tous les siècles ; ils renversent des idoles soutenues par des superstitions féroces : on les maltraite, et ils se réjouïssent des opprobres : on met sous leurs yeux les plus affreux tourmens, pour ébranler leur constance ; et ils répondent, qu'il vaut mieux mourir, que de manquer à la vertu : on veut ensevelir avec eux la vérité qu'ils défendent ; et la terre fécondée par leur sang, n'enfante que plus de disciples à l'évangile,

Zelatus sum bonum ; et non confundar.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! nous jouïssons, avec moins de danger, de l'héritage que ces augustes défenseurs de la religion nous ont acquis au prix de leur sang ; l'édifice n'est plus ébranlé par ces violens orages ; ces périls, qui pourroient alarmer notre foiblesse, se trouvent rarement dans la carrière du ministère : ces grands obstacles, qui exigeoient un courage héroïque, ont été renversés par nos pères ; il ne nous reste qu'à conserver ce qu'ils ont établi ; à soutenir ce qui chancelle ; à réparer ce que le temps affoiblit. Mais si les combats et les obstacles sont plus rares, le zèle doit être aussi plus empressé ; et aucun danger ne doit le ralentir, lorsqu'il est nécessaire de défendre le dépôt confié à notre vigilance : *Zelatus sum bonum, et non confundar.*

Tel fut le saint martyr dont nous célébrons la mémoire, et qui a paru dans les derniers siècles de l'église, comme

un modèle parfait du zèle apostolique. Vous verrez, dans la première partie de cet éloge, l'activité de son zèle qui embrasse tout le bien, *zelatus sum bonum* : vous verrez, dans la seconde, l'intrépidité de son zèle, qui triomphe de tous les obstacles, *non confundar* ; voilà mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

SAINT PAUL nous donne une idée bien noble du ministère, et des devoirs qui en sont inséparables : c'est, dit ce grand apôtre, une servitude qui nous rend redevables à tous ; qui met, entre nos mains, les passions, les besoins, les foiblesses, et tout le détail des misères humaines ; c'est une inspection pénible, qui nous oblige de reprendre à temps et à contre-temps ; qui nous expose souvent à la haîne de ceux dont nous voulons corriger les vices ; qui

nous fait un devoir de la perfection; qui rend nos foiblesses plus inexcusables, par le droit même qu'elle nous laisse de condamner celles des autres, et dont les fonctions augustes nous élèvent, en quelque sorte, au-dessus de la condition humaine, sans nous en ôter la fragilité : enfin, c'est une dignité périlleuse, qui nous rend responsables du salut de nos frères; qui nous oblige de sacrifier notre santé, notre repos, notre vie même à leur intérêt spirituel; qui met, entre nos mains, le glaive de la parole et le bouclier de la foi, pour combattre l'erreur, dissiper les préjugés, confondre les maximes humaines, et arrêter cette corruption de mœurs, que le temps et les passions amènent, par des changemens souvent aussi inévitables qu'insensibles.

Telle fut l'idée que Jean Népomucène se forma du sacerdoce. Le desir du salut des ames, fut la première inclination de son cœur; il anima ses tra-

vaux, décida ses projets, dirigea toute la conduite de sa vie ; il fut la source de ce zèle actif, qui embrassa tout le bien, et qui produisit les succès éclatans de son ministère : *Zelatus sum bonum.*

L'église n'avoit jamais eu tant à gémir, que dans ces temps de ténèbres et de dissolution, qui ont amené les hérésies des derniers siècles. Le culte défiguré par les superstitions ; le sanctuaire obscurci par l'ignorance ; l'ambition placée sur l'autel, et menaçant souvent le trône ; les traditions humaines mêlées à la loi ; les saintes règles oubliées ; les vertus solides remplacées par des pratiques arbitraires ; la vigueur de la discipline affoiblie : tout sembloit préparer ces jours de désolation, où l'ennemi devoit semer la zizanie dans le champ du Seigneur ; où la lampe d'Israël alloit s'éteindre, et l'arche sainte devenir la proie des Philistins.

Au milieu de tant de calamités

Dieu, touché des gémissemens de son église, suscita Jean Népomucène, pour rendre la splendeur au culte; rappeler à la sainteté de la loi; attaquer les vices sur le trône; et l'opposer, comme un mur d'airain, à la contagion du siècle. Sa naissance n'eut pas cet éclat qui fixe les regards des hommes, et qui annonce les grandes destinées: une origine illustre l'auroit peut-être rendu inutile aux desseins du Seigneur; elle auroit mis plus à sa portée les objets qui nourrissent les passions; elle auroit pu lui faire embrasser les erreurs et les maximes du siècle. Il naquit dans le sein de la piété, et non dans celui de la gloire mondaine. En l'accordant aux vœux de ses parens, vous prîtes, ô mon Dieu! dans leur desir même, les traits dont vous voulûtes embellir cet ouvrage de votre miséricorde: vous mîtes dans son ame, cette bonté, cette droiture, cette vérité de sentiment, qui sont la base de toutes les vertus, et qui semblent

appeler la piété, pour les porter à la perfection : les soins d'une éducation chrétienne assurèrent ces heureuses espérances : cet âge, où le cœur ouvert à toutes les impressions, est sans précaution, comme sans défiance, et respire l'attrait dangereux du plaisir, avant que de goûter les charmes de la vertu, fut pour lui sans écueil ; il marcha toujours en sûreté sous la vigilance d'un père juste et d'une mère tendre, fidèles à remplir la loi du Seigneur ; et les exemples qui formèrent sa jeunesse, ne furent que des leçons de vertu.

Ainsi croissoit sous les yeux de la piété, cet enfant que la providence destinoit à devenir l'ornement et la gloire du ministère. Ses premiers goûts furent ceux de la piété ; et, dans cet âge où le cœur paroît incapable de recevoir des impressions fixes et profondes, la grâce, qui n'attend pas toujours les progrès de la raison, tourna toutes ses inclinations vers la vertu. Les de-

voirs sublimes du sacerdoce fixèrent tous ses vœux, et enflammèrent bientôt cette ame née pour le bien. L'innocence de ses premières mœurs ; cette tendresse de religion, qui remplit l'ame ; cette délicatesse de conscience, que l'apparence seule du mal alarme, sembloient le préparer aux fonctions du ministère, en nourrissant cette fleur de pureté qui devoit être consacrée par l'onction sacerdotale : un esprit pénétrant, un grand fonds de douceur et de docilité, le disposoient à devenir le dépositaire de la doctrine, et à dévorer, comme dit le prophète, le volume sacré de la loi, malgré toutes les amertumes qu'entraînent après soi des études et des travaux pénibles ; enfin, le desir du salut des ames, s'empara, pour ainsi dire, de son cœur, dirigea toutes ses démarches, et tourna toutes ses vues vers ce grand objet.

Quelle fut, en effet, son application dans un âge, où le plaisir sollicite de

toutes parts, et où la dissipation est presque inévitable! Toujours animé par ce zèle, dont l'unique but est d'être utile, il envisagea ses études comme des devoirs; ce fut assez, pour lui en inspirer le goût, et le faire renoncer à tout ce qui pouvoit l'en détourner. Que ceux qui ne croiront pas ces traits dignes de nos éloges, apprennent qu'ils caractérisent les ames fortes; qu'elles s'essaient pour les plus grands sacrifices, en surmontant les premiers penchans de la nature; et que l'héroïsme ne peut naître que de l'habitude de la vertu. Instruit que les prêtres sont établis, comme dit saint Paul, pasteurs et docteurs, *pastores et doctores;* qu'ils sont placés sur la terre, comme les deux grandes lumières dans le ciel; qu'ils doivent présider au jour, en éclairant la piété; et à la nuit, en dissipant les ténèbres de l'erreur; Jean Népomucène ne se contente pas d'une étude superficielle de la religion; il l'approfondit

et rapporte toutes ses connoissances à cet objet. Un esprit juste, un caractère sérieux et ennemi de toute frivolité ; un goût pour la retraite ; un plan de vie toujours uniforme, où il se rendoit compte à lui-même de tous ses progrès, et où tous les momens destinés au devoir, étoient employés ; enfin, une attention continuelle à chercher dans la prière, la source des vraies lumières, l'avancèrent rapidement dans la carrière des sciences. Il parut, avec le plus grand éclat, dans l'université de Prague : aussi distingué par sa piété et son attachement à la doctrine de l'église, que par la sagacité de son esprit et l'abondance de ses lumières, on ne le vit pas, entraîné par le goût de ces sciences qui enflent, rechercher la vaine gloire de la singularité ; hasarder des conjectures sur des objets que la foi couvre de ses ténèbres respectables ; accoutumer sa raison à examiner ce qu'elle doit croire ; n'ou-

vrir ses yeux qu'aux lumières de cette philosophie, dangereuse lors même qu'elle éclaire, et que Tertullien, toujours extrême, regardoit comme incompatible avec les vérités évangéliques, *concussio veritatis, philosophia.* La science de notre Saint, fut établie sur la solidité de la pierre, et non sur la légèreté de ces sables mouvans. Il fit toutes ses délices de la loi du Seigneur, et il ne chercha la vérité que dans ces sources, où Dieu, également incapable de tromper ou d'être trompé, nous la révèle.

Ce zèle pour le bien, qui animoit Jean Népomucène, au milieu des travaux qui le préparoient aux fonctions du ministère, remplit son cœur des plus vives alarmes, dans les temps où la grâce de sa vocation alloit être scellée par l'onction sacerdotale : frappé de la grandeur de ses devoirs, il tremble au moment, où les portes du sanctuaire vont s'ouvrir, pour le recevoir : malgré cette piété tendre et ces mœurs pures,

qui semblent le destiner à l'autel, il craint de n'être pas de la race des hommes appelés à des fonctions si saintes, et choisis pour sauver Israël : *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israël.*

La ferveur de ses prières redouble aux approches de son ordination ; il veut entendre cette voix du ciel qui parle au cœur. Seigneur ! s'écrie-t-il avec le prophète, montrez-moi la route que je dois suivre : vous connoissez la pureté de mes vues, et l'ardeur de mon zèle ; si vous ne rejetez pas mes vœux, remplissez-moi de ce feu qui purifie tout ; soutenez ma foiblesse ; rendez-moi digne d'être le coopérateur de votre fils pour le salut des hommes : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.*

Vous entendîtes, ô mon Dieu ! les vœux de votre serviteur ; son zèle fut embrâsé d'un nouveau feu par l'onction du sacerdoce. Cette lampe d'Israël ré-

pandit le plus grand éclat, dès qu'elle fut placée près du tabernacle ; et cette colonne, dès qu'elle parut dans le temple, devint le plus ferme appui de l'édifice. A peine Jean Népomucène peut annoncer la vérité, qu'il en devient le défenseur ; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres. Un esprit nourri par la lecture des livres saints, un cœur plein de l'onction de la charité, le disposoient au ministère de la parole ; il joignoit à ces avantages, cette éloquence du zèle, qui fait passer dans les auditeurs, les sentimens dont le cœur est rempli ; qui néglige les ornemens, pour s'épancher comme un torrent ; qui cherche moins à se rendre agréable au pécheur, qu'à rendre le pécheur désagréable à lui-même ; qui alarme au moins les consciences qu'elle ne peut changer ; qui porte la cognée jusqu'au fond du cœur, et qui ne la retire qu'après avoir séparé du tronc, toutes les ra-

cines. Les peuples et les grands accouroient de toutes parts, pour entendre ce restaurateur de la doctrine et de la vérité : et quelles bénédictions le Seigneur répandoit sur ses travaux ! que de pécheurs convertis ! que d'impies confondus ! que de justes affermis ! Rien ne pouvoit résister à l'ardeur de son zèle : l'iniquité venoit abjurer à ses pieds ses passions criminelles : le juste s'embrâsoit d'un nouveau feu pour la vertu ; les larmes, les sanglots, le silence, la componction, annonçoient les impressions profondes qu'il faisoit sur les cœurs ; les ames les plus tièdes se trouvoient émues ; et celles, où la mort du péché règnoit depuis long-temps, recevoient un souffle de vie, qui opéroit en elles les prémices du salut : *Nec est qui se abscondat à calore ejus.*

Ministres de l'évangile ! pardonnez-moi un reproche que la vérité m'arrache, et que je prononce contre moi-même : Pourquoi notre zèle n'a-t-il

plus ces grands succès ? pourquoi prévient-il si peu de désordres ? pourquoi laisse-t-il tant d'ames dans l'abyme du crime ? pourquoi, lorsque nous peignons l'horreur du vice et les charmes de la vertu, les cœurs restent-ils dans cet état de langueur et d'indolence qui les affaisse ? Le monde est-il plus corrompu, et l'insensibilité aux vérités éternelles, est-elle devenue le partage de notre siècle ? Ah ! mes frères ! ne nous trompons pas sur les causes qui rendent nos travaux inutiles : si notre ministère n'a plus les mêmes succès, c'est que l'Esprit saint n'ouvre pas notre bouche ; que nous cherchons plus notre gloire, que le salut de nos frères ; que le zèle n'enflamme pas nos paroles ; que notre foi, foible et languissante, manque de ces expressions qui portent la chaleur et la vie ; et que le crime glace peut-être notre cœur, tandis que notre imagination se fatigue à trouver des traits pour peindre la vertu !

Jean Népomucène ne doit qu'à l'onction de la grâce, et à l'ardeur de son zèle, les succès qui signalent les commencemens de son ministère; c'est un scribe instruit dans le royaume des cieux, qui tire de la piété, les lumières anciennes et nouvelles, et qui apprend ces secrets que l'homme profane ne peut comprendre; c'est un apôtre, toujours insensible à la gloire des applaudissemens, éloigné de ce zèle fastueux, qui ne cherche que les occasions éclatantes; incapable de ces ménagemens timides, qui semblent caresser les vices, qui craignent de réveiller les cris et les chagrins du pécheur, en portant le fer dans ses plaies, et qui veulent s'attirer les éloges, même des passions qu'ils condamnent. Embrâsé par cet amour qui a transporté Jésus-Christ sur le Calvaire, et qu'il perpétue en nous par le sacerdoce, il verse des larmes sur le torrent de crimes et de scandales qui inondent sa patrie; il court avec em-

pressement après la brebis qui s'égare; il oublie sa lassitude et tous ses travaux, pour en sauver une autre qui est près de périr; il fait entendre aux ames endurcies, cette voix tonnante qui les réveille de leur assoupissement; il annonce aux grands comme au peuple, un baptême de sang; et il fait trembler le crime sur le trône, par les terreurs de la parole sainte, et l'image effrayante des supplices éternels. Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les ames! quel discernement dans la direction des consciences! quelle sagesse dans ses règles de conduite! Combien d'aveugles éclairés ou détrompés sur des maximes pernicieuses! combien de profanations interrompues! combien de pécheurs ramenés à la sincérité de la pénitence! Que d'ennemis réconciliés! que d'occasions de salut ménagées! que d'ames agitées par les scrupules, ou troublées par les frayeurs qui naissent du sein même de la piété, ve-

noient chercher le calme et le repos dans ses lumières! L'impératrice, accablée des chagrins que lui causoient les excès de son époux, ne goûtoit de satisfaction, qu'en répandant son cœur dans le sein de ce zélé ministre; et elle trouvoit, tout à-la-fois, dans ses exhortations pathétiques, des alimens pour sa piété, et des consolations dans ses peines. La plupart des fidèles le regardoient comme l'instrument de leur conversion : il mettoit tout en œuvre pour les soutenir dans la vertu; il présidoit à toutes les saintes entreprises, et il étoit l'ame de la piété de tout le peuple.

Déjà la ville de Prague voyoit naître la piété dans ses murs, les mœurs se rétablir, le sanctuaire reprendre son premier éclat : l'Archevêque, témoin des succès dont le Seigneur couronnoit le zèle de Jean Népomucène, voulut l'attacher à son église, et le mettre au nombre des membres de son chapitre. Cette place, qui assujettit à des devoirs

respectables, eût été regardée par des ministres moins zélés, comme une dispense des fonctions laborieuses du ministère : il est si naturel à l'homme de desirer le repos, que l'abondance l'autorise presque toujours à se livrer à une vie douce et tranquille ; on laisse à l'indigence le poids de la chaleur et du jour, comme si le besoin seul devoit donner des ouvriers à l'évangile ! comme si l'obligation de servir l'église, ne subsistoit pas dans l'abondance, qui n'est qu'un moyen de plus pour être utile à ses frères ! Jean Népomucène ne regarde pas sa nouvelle dignité, comme un titre oisif, et ne laisse pas à d'autres le soin de cultiver l'héritage du Seigneur, parce que la jouïssance des fruits lui est assurée ; le zèle qui l'anime ne peut goûter le repos, que lorsque la récolte est faite, qu'il ne reste plus d'épis sur la terre, et que le bon grain est en sûreté sous la vigilance du père de famille : c'est ce

saint empressement pour le bien, qui voudroit tout mener à la perfection, et qui croit n'avoir rien fait, dès qu'il lui reste quelque chose à faire; cet amour de la gloire de Dieu, toujours troublé par la douleur, dès que la loi sainte est violée; ce desir ardent du salut des hommes, toujours empressé de sacrifier son repos, sa gloire, ses talens, pour étendre l'empire de la vertu; cette tendresse vraiment apostolique, qui porte les fidèles dans son cœur, qui n'a d'autre sollicitude que leur conversion, et qui compte pour rien les travaux, les persécutions, les opprobres qu'elle endure pour les ramener à Jésus-Christ. A la vue des désordres qui affligent sa patrie, il frémit, comme saint Paul, d'une sainte ardeur, et il se sent déchirer par les transports de l'amour dont il est enflammé : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem.* Sa voix s'élève de nouveau, pour annoncer

les jugemens de Dieu, et tous les cœurs sont émus par les paroles de grâce et de salut qui sortent de sa bouche ; les peuples s'empressent de fléchir la colère du Seigneur; les grands renoncent à la mollesse, et aux pompes du siécle ; les cèdres mêmes du Liban s'ébranlent ; le prince est touché de cette noble liberté, qui poursuit le crime jusques sur le trône ; il rend hommage à la force de la vérité, en suspendant le cours de ses passions ; et s'il ne plie pas entiérement sous le joug de la vertu, il respecte au moins le frein qu'elle lui présente.

Non, mes frères, les grands ne sont pas inaccessibles à la vérité ; presque toujours ils l'attendent, et personne ne la leur porte ; ils exigent des respects et des égards, mais ils méprisent le mensonge et la bassesse : ce sont les vues intéressées de ceux qui les environnent, qui leur cachent la vérité, qui s'efforcent d'affoiblir ses impressions

ou

ou de la rendre odieuse; nous mêmes, ministres du Seigneur, nous réservons toute notre sévérité pour le peuple; nous censurons sans ménagement ses désordres; nous perdons même quelquefois cette modération, que la sagesse et la charité doivent inspirer: mais avec les puissans du siècle, nous adoucissons notre voix; nous présentons le tableau de leurs vices avec des traits si foibles, qu'ils le voient sans émotion, ou si équivoques, qu'ils ne peuvent plus s'y reconnoître; il semble que notre but soit plutôt de les ménager que de les convertir; et cette foiblesse si déplorable, s'allie quelquefois avec la vertu, qui se persuade qu'il ne faut pas attirer des persécutions au ministère, et le priver d'un crédit qui peut lui être utile; comme si nous ne savions pas que la religion n'a pas besoin d'un bras de chair pour se soutenir; qu'elle n'attend rien de la faveur des passions, et que tous les moyens humains que

l'on met en œuvre pour la conserver, tendent à la détruire ! Combien saint Jean Népomucène fut éloigné de cette lâche complaisance, qui altère la vérité, pour flatter les passions des grands? Loin de lui ôter sa force, il conserve devant eux toute la sévérité, la franchise, la générosité du zèle; il condamne hautement leurs désordres; il dit aux princes : Vous ne régnez sur la terre, que pour faire triompher la vertu; il s'élève contre l'orgueil, l'ambition, le faste, la licence des mœurs; il ne craint ni les contradictions qu'il peut essuyer, ni les persécutions qu'il peut attirer au ministère; bien convaincu que c'est le caractère de la doctrine de Jésus-Christ, d'être toujours contredite et toujours victorieuse, de soulever le monde, et de le soumettre à son joug, de révolter la chair et le sang, et de s'élever, avec les seules armes de la vérité, sur les débris de toutes les passions humaines.

A la vue de ce zèle actif que rien n'arrête, ne vous représentez pas, mes frères, cette ardeur inquiète, impétueuse, qui se trouble et se précipite; qui n'a égard, ni aux lieux, ni aux personnes; qui se plaît à heurter des inconvéniens qui doivent être ménagés; qui crée, pour ainsi dire, des périls, et qui fait naître des obstacles qu'elle ne peut surmonter. Le zèle de Jean Népomucène fut toujours éclairé par la sagesse, et modéré par la prudence; il sut allier la fidélité à son ministère, avec les égards dûs à la grandeur; respecter les puissans du siècle, sans flatter leurs vices; faire trembler les princes, au nom du Dieu qui doit les juger, et inspirer, au nom du même Dieu, la soumission que les peuples doivent aux princes; montrer à Venceslas l'abyme que les passions creusoient sous ses pas, sans l'aigrir contre la main qui lui présentoit le flambeau pour l'éclairer: il sa-

voit choisir les temps, les circonstances ; différer et attendre le moment du Seigneur : il n'ignoroit pas que tout ce que l'amour du bien fait désirer, ne peut pas toujours être exécuté ; que tout ce qui est bon, n'est pas expédient ; que les hommes sont trop corrompus, trop foibles, trop aveugles, pour soutenir tout l'éclat de la lumière, et toute la force de la vérité ; qu'il ne faut pas rendre trop amers les remèdes qu'on leur présente ; et que c'est assez qu'ils aient à lutter contre leurs penchans, sans qu'ils aient à se plaindre de nos contre-temps et de nos imprudences.

Vous avez vu une activité toujours soutenue dans le zèle de saint Jean Népomucène ; il me reste à vous faire voir les triomphes de son zèle.

SECONDE PARTIE.

Le zèle le plus sage trouve des obstacles à surmonter, des écueils à évi-

ter, des contradictions à essuyer : la doctrine qu'il annonce, ne sera jamais du goût du monde; le mondain ne changera pas de langage, et il répondra toujours, comme les Juifs à Jésus-Christ : Ces vérités sont dures, ces maximes sont sévères, et on ne peut les entendre sans être révolté : *Durus est hic sermo.* Ce seroit une erreur de croire que les hommes puissent aimer la vérité qui les condamne; mais les moyens qu'ils emploient pour la détruire, varient, selon le degré de force qu'ont leurs passions, et selon l'étendue du pouvoir qui se trouve entre leurs mains. Tantôt ils prennent dans notre cœur tous les traits dont ils se servent pour la combattre; ils nous subjuguent par nos propres penchans; ils cherchent à affoiblir notre zèle, par des idées de gloire ou de fortune; ils s'efforcent de nous mettre, en quelque sorte, contre la vérité, afin qu'elle ait moins de force dans notre bouche; et c'est un

danger de séduction : tantôt, ils veulent arrêter par la crainte, la vertu qu'ils ne peuvent corrompre par des espérances; ils menacent, ils persécutent, ils ne laissent au zèle que des tribulations et des opprobres; et c'est un danger de violence: enfin, la haîne de la vérité va quelquefois jusqu'à persécuter ses défenseurs, à exiger qu'ils y renoncent, à ne leur laisser que le choix entre le crime et la perte de la vie ; et c'est un danger de mort.

Tels sont les trois obstacles, que Jean Népomucène trouva dans la carrière de son ministère, et qui vous feront voir toute la force de son zèle, puisqu'il a triomphé de la séduction, de la violence et de la mort. Développons ces vérités.

Je dis d'abord, un triomphe de la séduction du monde. Quoi de plus séduisant, en effet, que cette gloire qui accompagne les succès de son ministère; cette puissance de parole, qui

entraîne les grands et le peuple; cette pénétration dans les voies de Dieu, qui lui découvre le secret des cœurs; cet empire qu'il exerce sur des ames, que la vénération et la confiance lui soumettent; tant de consciences éclairées, tant d'ignorans instruits, tant de pécheurs gagnés à Jésus-Christ, tant de justes affermis dans la piété? L'esprit de Dieu lui dévoile l'avenir, et fixe sous ses yeux la révolution des siècles; il prévoit les malheurs qui vont fondre sur sa patrie; il voit s'élever du fond de l'abyme cette fumée épaisse de l'hérésie, qui doit obscurcir le sanctuaire, et porter le fer et la désolation sur la terre. Les fidèles s'écrient avec admiration, qu'un grand prophète est au milieu d'eux, et que le Seigneur a visité son peuple: l'odeur de sa sainteté se répand de toutes parts; elle annonce, ou fait desirer sa présence: les souverains l'appellent à leur cour; une impératrice, encore plus respec-

table qu'affligée, sent qu'elle avance rapidement vers la perfection, sous la conduite d'un maître si éclairé : il semble que le cœur des hommes est entre ses mains; qu'il tient la clef de l'abyme, et qu'il ouvre à son gré ces sceaux du livre mystérieux, qui sont l'écueil de toute la prudence humaine. Quel éclat pouvoit-on donner à la gloire du ministère, plus capable de faire illusion? Vous le savez, mes frères; il y a peu de séduction plus à craindre, que celle de l'amour-propre : c'est un ennemi toujours agissant, et qui peut se prévaloir de sa défaite, pour reprendre de nouvelles forces; on s'applaudit si aisément du succès des talens, que le salut de nos frères n'est presque jamais le seul motif de notre zèle; on veut de l'éclat et des éloges : on se propose peut-être d'être utile; mais si le point de vue de la gloire manque, le dégoût succède bientôt au zèle; on ne sent plus que le poids du travail; la plus

légère incommodité paroît une impuissance ; et le moindre prétexte suffit, pour nous faire abandonner les fonctions du ministère. Jean Népomucène triomphe de cette séduction de la gloire, et ne s'enfle ni des louanges, ni des applaudissemens des hommes ; il les renvoie à Dieu, ornés de cette modestie qui en relève l'éclat : au milieu de ses succès, il se détache de lui-même ; il n'est affecté que par les signes consolans du retour des pécheurs vers le Seigneur ; il avoue qu'il n'est qu'un airain sonnant ; il tremble sur sa foiblesse et sur sa fragilité ; il craint, comme saint Paul, qu'en travaillant à étendre l'empire de Jésus-Christ, il n'en soit lui-même rejeté : *Ne cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.*

Mais ce n'est pas assez que le zèle de Jean Népomucène triomphe de la gloire humaine ; Dieu, qui veut en faire un modèle de perfection dans le ministère, le rend encore supérieur à la séduc-

tion des honneurs. En vain le prince veut l'élever aux premières dignités de l'église, l'éclat du trône épiscopal ne peut l'éblouïr; il laisse à d'autres les honneurs et les richesses, et il ne veut pour lui que les sollicitudes et les travaux: on le presse, on le sollicite; et il demeure inébranlable dans son refus. Que cet exemple est rare, ô mon Dieu! et qu'il est éloigné de notre siècle! Ce seroit trop présumer de l'humilité et du désintéressement des ministres, que d'attendre de leur part un refus des dignités ecclésiastiques. Qu'ils n'y parviennent au moins que par la vertu! qu'ils n'achètent pas les dons de Dieu, et qu'ils se rendent dignes des honneurs auxquels ils aspirent! qu'ils méprisent les voies de l'intrigue et de l'injustice! L'ambition ne trouva point d'accès dans le cœur de Jean Népomucène, et la faveur ne put le corrompre: appelé à la cour pour distribuer les aumônes du prince, on

ne le vit pas avilir le sacerdoce, par ces empressemens et ces complaisances, que le monde même couvre de ses censures: il parut dans le palais des rois, tel qu'il s'étoit montré dans sa retraite; zélé, sans indiscrétion; ferme, sans rigueur; vertueux, sans ostentation; conservant la sainte liberté du ministère, sans perdre le respect qu'il devoit au trône; également incapable des complaisances qui flattent les vices, et des démarches inconsidérées qui rendent la vertu odieuse, la faveur ne fut pour lui qu'un moyen d'être plus utile à ses frères; il devint l'asile des malheureux: toujours désintéressé pour lui-même, le temps ne lui manquoit jamais, pour s'occuper des besoins des autres; rien n'échappoit à ses sollicitudes; et tous ses pas, comme ceux de Jésus-Christ, laissoient des traces de bienfaisance: *Pertransivit benefaciendo.*

En second lieu, Jean Népomucène

triomphe de la violence. Telle est la destinée du vrai zèle, toujours odieux au monde, parce qu'il ne veut pas flatter des passions qu'il doit condamner, rendre des hommages dont il rougit, ou se prêter à des vues criminelles qu'il abhorre : il est souvent persécuté par les puissans du siècle, qui haïssent la vérité, qui cherchent à la corrompre, et qui finissent par l'opprimer, lorsqu'elle a trop de courage pour se taire. C'est dans tous les siècles, que la vertu ferme, inflexible, a essuyé des contradictions; et il semble que ces obstacles soient nécessaires pour la faire briller dans tout son éclat. N'a-t-on pas vu la ferveur et la vivacité du zèle, cesser avec les persécutions qui ont agité l'église ? La foi, plus libre, est devenue plus languissante; elle s'est endormie dans le calme : et telle est peut-être la nature du cœur humain, qu'il s'embrâse par les contradictions; que les obstacles donnent

plus de force à l'amour du bien ; et que le moyen le plus sûr de ranimer le zèle, lorsqu'il est sincère, est de le traverser et de le contraindre.

Jean Népomucène donne à son siècle l'exemple de cette fermeté, qui sacrifie tout au devoir, qui porte la vérité jusqu'aux pieds du trône, et qui est toujours disposée à la faire triompher, ou à mourir pour sa défense. Venceslas gouvernoit l'empire comme un tyran, qui ne connoît de loi que ses caprices, qui se joue du bonheur des hommes, et qui ne les croit soumis, que lorsqu'ils sont accablés sous le poids des fers. Prince également cruel et voluptueux ; violent et dissimulé ; passant sans cesse de l'avilissement à la férocité, de l'intempérance à la démence, et de la démence à la fureur ; toujours abusant de la raison, ou n'en jouïssant pas ; ne voyant le bien, que pour le détruire; et mettant en œuvre toutes les ressour-

ces du vice, pour opprimer la vertu. Le trône impérial, chancelant sous le poids de ses crimes, étoit devenu le théâtre de l'horreur et du mépris; l'esprit de révolte éclatoit de toutes parts; l'impuissance des lois, la corruption des mœurs, tous les désordres de l'anarchie, se faisoient sentir; et les maux extrêmes étoient à craindre, si l'empire, alarmé par tant d'excès, n'eût arraché des mains sanglantes de Venceslas, le sceptre qu'il s'efforçoit de retenir.

Au milieu de cette cour accoutumée à respecter les caprices du prince, notre saint ose lui faire entendre la vérité, renouvelle les exemples de Jean Baptiste, et montre jusqu'où peut s'élever ce zèle, que la crainte de Dieu rend supérieur à tous les efforts des hommes. L'empereur, par un trait de barbarie, digne des Caligulas et des Nérons, condamne à faire périr dans les flammes, un malheureux, dont tout

le crime est de n'avoir pas pu réussir, à préparer des alimens propres à flatter la sensualité de ce monstre. Déja le signal est donné, et l'on se prépare à exécuter cette horrible sentence. Jean Népomucène accourt, pour faire révoquer cet ordre cruel. Prince, dit cet apôtre, ne commettez pas un crime qui va vous couvir de honte à la face de l'univers : le sceptre vous met à couvert de la vengeance des hommes; mais vous met-il au-dessus de la loi de Dieu? Votre puissance vous rend tout facile; mais peut-elle rendre innocent un meurtre que Dieu condamne? *Non licet.* La vérité touche au moins les ames qui conservent quelque droiture, et leur fait respecter, dans le trouble même des passions, la vertu qu'ils ne peuvent aimer; mais les cœurs profondément corrompus, se révoltent toujours contre elle; et la lumière qui découvre leur difformité, leur devient insupportable. Venceslas,

loin de se rendre à des remontrances si sages, fait charger de chaînes le serviteur de Dieu, et s'efforce d'affoiblir sa constance, par la vue des supplices qu'on lui prépare : les soupçons, les noires défiances, les transports de la jalousie, qui s'élèvent si aisément dans des ames qui ne croient plus à la vertu, agitoient alors ce prince dévoré par les remords, et augmentoient sa férocité naturelle ; la douceur, la modestie de l'impératrice, son goût pour la retraite, sa vie passée dans les exercices de la piété, sa ferveur toujours soutenue, suffisoient pour assurer sa fidélité. Mais quelle impression la conduite la plus sage peut-elle faire sur un cœur déchiré par cette affreuse passion, qui voit le crime dans les démarches les plus innocentes, et qui regarde la vertu, comme une hypocrisie mieux conduite ? Venceslas, victime de ses soupçons, tourne en poison les vertus mêmes de son épouse :

ne pouvant plus soutenir ces perplexités qui le déchirent, il tente les ressources du désespoir; il cherche des lumières qui ne peuvent qu'augmenter son tourment, ou l'accabler sous le poids de son injustice; il veut, en quelque sorte, emprunter l'œil de Dieu, pour sonder les cœurs; il forme le projet, aussi insensé que criminel, de lever le voile qui couvre les consciences, et de se faire révéler les secrets que l'impératrice dépose dans le tribunal redoutable de la pénitence. Vous le permîtes ainsi, ô mon Dieu! pour assurer, par un grand exemple de fermeté, la confiance des fidèles, et pour rendre plus respectable aux ministres de la confession, le sceau sacré que vous avez mis sur leurs lèvres. En vain les promesses les plus flatteuses, l'attrait des récompenses, sont mis en œuvre, pour séduire Jean Népomucène, et affoiblir son attachement au devoir; en vain le morne silence d'un maître vindicatif, lui an-

nonce qu'il doit s'attendre à tous les effets de son ressentiment ; en vain tous les genres de torture sont employés pour abattre sa constance : toujours saisi d'horreur à cette proposition de l'empereur, il lui représente avec un zèle mêlé de force et de respect, que son desir révolte la raison, profane ce que la religion a de plus sacré, et tend à rendre inutile le moyen que la miséricorde laisse aux pécheurs, pour les réconcilier avec le ciel. Non, vous n'obtiendrez jamais de moi une complaisance si criminelle. Périssent toutes les richesses qui me sont offertes comme le prix du crime ! Ma vie est entre vos mains, et rien ne peut me dérober à votre courroux ; mais je mourrai fidèle à la vertu, et je me réjouïrai d'avoir été trouvé digne de souffrir pour elle : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.*

Enfin, Jean Népomucène triomphe de la mort, par le sacrifice généreux

de sa vie, et par la gloire qui le suit au-delà du tombeau. Toutes les vérités avoient fait des martyrs; toutes les vertus, depuis le meurtre de Jean Baptiste, avoient trouvé les passions révoltées contre elles: la loi sacrée, qui impose le secret aux ministres du tribunal; cette loi si nécessaire à la religion et à l'état, si propre à arrêter les plus grands désordres, par la confiance qu'elle inspire, n'étoit pas encore cimentée par le sang d'un défenseur; et ce devoir n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avoit point encore eu de victime.

Jean Népomucène eut la constance de sacrifier sa vie pour ce devoir. Après tant de tentatives inutiles, Venceslas, ne pouvant plus supporter ce juste, dont la seule présence est un reproche de ses soupçons et de ses attentats, ordonne qu'il soit précipité dans la rivière, comptant étouffer à-la-fois sous les eaux l'innocence et le crime: il frémit en lui-

même de l'horreur de son injustice ; il craint l'éclat d'une mort, qui termine une carrière embellie par tant de vertus; il cherche à ensevelir cette action barbare, dans les ténèbres de la nuit. Mais Dieu, qui se plaît à glorifier ses élus, et qui rassemble des quatre parties du monde les restes précieux de leurs membres, veut faire triompher ce martyr de la mort même, en consacrant sa mémoire, par la vénération publique, et en annonçant sa sainteté, par ces traits éclatans, qui entraînent la multitude, et qui fixent ses hommages. Une lumière céleste environne son corps flottant sur le fleuve : les peuples sortent en foule des villes, pour être témoins de ce prodige ; les acclamations accompagnent sa pompe funèbre : déja la piété l'invoque avec confiance ; l'infirmité sent autour de lui cette vertu qui opère les miracles ; les malades recouvrent la santé ; les calamités publiques cessent par son in-

tercession ; elle ouvre les caratactes du ciel ; elle suspend l'activité du feu ; elle ferme les portes de l'abyme ; elle désarme l'ange de la fureur ; et la peste qui afflige sa patrie, suspend ses ravages, et épargne ses victimes : les bruits de sa sainteté se répandent de toutes parts ; l'Allemagne est pleine du récit de tant de merveilles ; Rome, enfin, le séjour du tabernacle d'Israël, et dont les oracles fixent la vénération publique, reconnoît les miracles du saint martyr, et donne un nouvel éclat à son triomphe, en rendant son culte universel.

Que ne puis-je vous le représenter, invoqué comme un puissant protecteur, dans les événemens qui décident de la destinée des empires ; faisant marcher devant les armées la terreur et l'effroi ; partageant en quelque sorte la gloire du Dieu, qui forme les mains aux combats, et qui préside à la victoire ! Rappelez-vous ces temps où

l'hérésie, fière de ses succès, divisoit les tribus d'Israël, élevoit autel contre autel, et demandoit insolemment quel étoit le pouvoir du Dieu de Jérusalem. La Bohême, devenue le théâtre d'une guerre sanglante, voyoit ses temples profanés, ses femmes et ses enfans égorgés; le sort d'une bataille alloit peut-être décider de la foi de ces contrées : dans cette extrémité les catholiques sollicitèrent les secours du ciel, et Dieu se laissa toucher par leurs larmes; Jean Népomucène apparut aux troupes comme l'ange exterminateur qui frappa Sennachérib, ranima leur courage, dissipa les nations assemblées, et rendit la paix et l'alégresse à l'église. N'avons-nous pas vu dans cette guerre où nos armées, d'abord triomphantes, puis affoiblies par leurs succès, défendirent la ville de Prague contre tant de forces, et firent encore admirer dans leur retraite la valeur des troupes et l'habileté de leur chef; n'avons-nous

pas vu, dis-je, le peuple de cette ville conserver pour ce saint protecteur, au milieu des alarmes d'un long siège, cette ferveur de dévotion si peu compatible avec le tumulte des armes, vaquer sans interruption aux exercices de son culte, craindre plus la profanation de son temple, que la destruction de ses foyers, trembler dès que le vainqueur menaçoit de dépouiller ses autels de leurs ornemens, et offrir généreusement tous ses trésors, pour conserver ces monumens de la vénération publique ?

Mais la gloire de notre saint n'est pas renfermée dans les murs de sa patrie ; son triomphe a fait la joie d'Israël, et la consolation de tout le peuple fidèle: *Tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* O vous, dont le souvenir nous laisse tant de regrets, et ne rappelle que des vertus ; dont la piété, aussi solide que tendre, confond la fausse sagesse de l'impie, et condamne

la lâcheté du chrétien infidèle dans ses œuvres ; auguste reine, qui désiriez si ardemment de faire passer dans tous les cœurs, les sentimens qui animoient votre dévotion pour ce saint martyr ; puissent mes foibles efforts seconder vos derniers vœux, et rendre à jamais sa mémoire chère et respectable aux fidèles ! Dans ces momens où l'ame, prête à entrer dans le silence de la nature, ne parle plus que le langage de la foi, vous élevâtes votre voix défaillante pour laisser à la postérité des monumens de votre confiance dans la puissante protection de saint Jean Népomucène ; des princesses augustes, qui ont hérité de votre piété, et dont la présence honore cette solemnité, reçurent vos dernières volontés, comme des oracles qui leur faisoient un devoir d'inspirer à toute la cour, par leurs exemples, la vénération pour ce saint martyr ; vous en choisîtes une, dont la modestie se dérobe

robe à tous les hommages, pour lui confier le soin précieux d'orner son autel, de perpétuer et d'étendre son culte; une ferveur soutenue, jointe à une volonté ferme, et à cette activité si nécessaire dans le Bien, la rendoient digne de votre choix; et en lui laissant l'exécution de vos vues, vous ne fîtes que déposer dans le sein de la dévotion, les derniers vœux de la vertu.

Puissent, mes frères, les desirs d'une reine dont la mémoire nous est si chère, être pour nous des présages de conversion! puissent les exemples des personnes d'un si haut rang, tourner nos cœurs vers la piété, ranimer notre foi languissante, et nous porter à l'imitation des vertus qui ont ouvert aux saints la céleste Jérusalem!

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRI DE BOURBON

PRINCE DE CONDÉ,

PREMIER PRINCE DU SANG.

Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in sæculum non delebitur.

Plusieurs loueront sa sagesse, et son souvenir ne s'effacera jamais. *Ecclésiasti.* chap. 39.

La sagesse seule peut donner à nos œuvres le sceau de l'immortalité; les monumens élevés par la vanité, n'échappent pas aux ravages des temps; les projets de l'ambitieux, se confondent dans des ruines; les erreurs politiques les plus accréditées, cèdent enfin au sentiment des maux qu'elles

produisent ; tout ce qui est fondé sur l'illusion, doit cesser avec elle ; la gloire seule du sage subsiste, parce qu'elle est fondée sur la vérité qui ne passera jamais, et sur la vertu qui sera toujours digne de nos éloges : *Collaudabunt multi sapientiam ejus.*

Mais cette immortalité que l'Esprit saint assure, n'est pas promise à la sagesse humaine : elle peut donner quelque solidité à ses ouvrages ; mais, renfermée dans les bornes étroites du temps, et soumise aux lois de la vicissitude, elle n'intéresse pas tous les siècles ; ses effets les plus étendus, sont mesurés par les années ; ils périssent avec elle, leur souvenir s'efface peu-à-peu, et tombe enfin dans la nuit éternelle. C'est aux hommes zélés pour la religion, et fidèles à la pratiquer, que Dieu promet que leur mémoire ne périra point, qu'elle passera de siècles en siècles, de générations en générations, et qu'affranchie de la loi

commune, elle trouvera l'immortalité : *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.*

En effet, Messieurs, au milieu de tant d'ouvrages qui annoncent la puissance du Créateur, un seul semble montrer, dans sa perpétuïté, l'empreinte de la main de l'Eternel ; cet ouvrage est la religion chrétienne ; subsistante dès l'origine du monde, au milieu de la révolution des âges, du choc de toutes les passions, de la dissolution de tous les empires : tout ce qui est utile à cette religion est immortel ; tout ce qui est fait pour elle, survit à la destruction des choses présentes ; tant que subsistera l'église, qui s'élève jusqu'au ciel pour y régner éternellement avec Jésus-Christ, elle rappellera la mémoire des hommes qui ont contribué à sa gloire ; leurs noms seront inscrits dans le livre de vie, et leurs actions, gravées sur les colonnes

de la sainte Jérusalem, composeront l'histoire du siècle à venir : *Non recedet memoria ejus.*

Ainsi l'avoit compris cet orateur célèbre, chargé le premier de louer dans cette chaire, le prince dont ma foible voix va prononcer l'éloge : tant que ce temple consacré à Dieu, disoit ce grand homme, subsistera ; tant qu'on offrira sur cet autel le sacrifice de l'agneau sans tache, le nom de Henri de Bourbon ne mourra point ; ses louanges seront publiées, et l'on rendra à sa mémoire un tribut d'honneur. Nous avons vu ce que cet orateur ne prévoyoit pas ; ces autels presque dépouillés de leurs ornemens ; une vaste solitude dans le parvis qu'habitoient les ministres ; le silence de l'anéantissement autour de la maison sainte : Dieu a confondu toutes les espérances des hommes ; mais il a conservé son ouvrage : parmi des révolutions si grandes, ce temple a subsisté, comme ces

édifices qui paroissent plus augustes, au milieu des ruines qui les environnent : le nom de Henri de Bourbon y sera toujours célébré ; une autre génération de lévites, répandra pour lui le sang de l'agneau sur l'autel, et sa mémoire ne périra jamais : *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.*

C'est pour satisfaire à ce devoir, que je vais retracer la vie d'un prince qui a montré un si grand attachement à la religion, et une fidélité si constante dans la pratique des vertus ; voici mon dessein. Henri de Bourbon, rappelé par une providence spéciale au sein de l'église, a été le défenseur de la religion par son zèle ; et il en a fait l'ornement par ses vertus : c'est ce que nous remarquerons dans la vie mémorable de très-haut, très-puissant et excellent prince, Henri second, prince de Condé, et premier prince du sang.

PREMIERE PARTIE.

La France, sur la fin du seizième siècle, agitée par des guerres civiles et déchirée par des factions, étoit près de s'ensevelir sous ses propres ruines; les jalousies des grands, le fanatisme du peuple, l'ambition plus audacieuse sous un gouvernement foible, faisoient de ce siècle un temps de fureur, de calamité et d'avilissement; l'hérésie renversoit les autels, et menaçoit le trône; toutes les passions échauffées par l'ardeur du faux zèle, en prenoient l'acharnement; le crime, regardé comme un moyen nécessaire dans l'impuissance des lois, produisoit mille autres crimes; chaque parti outragé dans les droits de la nature, les réclamoit et les violoit à son tour; une nation entière, fidèle dans ses attachemens, quoique inconstante dans ses goûts, pleine d'indiscrétion et de franchise, sensible à l'honneur, lors même

qu'elle manque à la vertu; capable d'offenser par légéreté, mais incapable de nuire avec dessein; une nation dont les vices mêmes tiennent aux plus grandes vertus, sembloit avoir perdu ses mœurs: ce n'étoit plus ce peuple, dont les emportemens n'étoient que des fougues, des mouvemens passagers, des écarts bientôt suivis du repentir; on voyoit de la suite dans les projets, de la profondeur dans les desseins, du secret dans les conspirations, de la fausseté dans les moyens, de l'atrocité dans les actions; toutes les réconciliations étoient feintes; la paix n'étoit que le temps où l'on méditoit les vengeances; les grands ne respectoient le trône, que pour le renverser; chaque parti, attaché à ses chefs, s'accoutumoit à perdre de vue le monarque; et l'autorité légitime, qui, dans les autres troubles, pouvoit tout attendre de l'esprit de la nation, et de l'attachement à ses rois, devoit s'alar-

mer des dispositions où le peuple se trouvoit alors.

Au milieu de ces calamités, la France vit naître au château d'Angely, Henri de Bourbon, destiné, par la providence, à devenir un des plus solides appuis de la religion : l'hérésie fondoit sur ce prince, ses plus grandes espérances ; il naissoit, environné de la gloire de ses pères ; le sang d'un aïeul, versé dans les plaines de Jarnac, sollicitoit sa vengeance ; l'image d'un père, enlevé par une mort funeste, après la victoire de Coutras ; les intérêts de sa maison, unis depuis long-temps à ceux du parti protestant, tout sembloit former des liens, pour l'attacher à l'erreur. La prudence humaine pouvoit-elle prévoir que le successeur de ces grands hommes, deviendroit le restaurateur de leur foi, et que de leurs cendres sortiroit le réparateur des maux que leur zèle aveugle avoit fait souffrir à l'église?

Grâces vous soient rendues, ô mon

Dieu ! Votre main puissante soutint la France sur le bord du précipice où elle alloit tomber; vous permîtes à l'esprit de séduction d'étendre le voile de l'erreur sur cette portion choisie de votre héritage ; vous rompîtes les fers qui tenoient enchaîné le dragon de l'apocalypse; et il entraîna dans son vol audacieux, une partie des étoiles du ciel ; vous laissâtes sortir du puits de l'abyme cette fumée épaisse, qui se répandit jusques sur le sanctuaire ; mais lorsque l'hérésie fut parvenue aux limites que vous aviez déterminées dans votre sagesse profonde, vous entendîtes enfin les gémissemens de votre église ; vous vous souvîntes de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ; votre grâce fit briller la vérité aux yeux de Henri le grand, dont le cœur étoit fait pour elle ; et le même jour ranima toutes nos espérances, en donnant le fils le plus soumis à l'église, et le maître le plus cher à la France.

Qui n'admireroit en effet les moyens dont Dieu se sert pour conduire à la perfection son ouvrage? Tandis que tout paroît dans la confusion ; que Paris est agité par les fureurs de la Ligue ; que le faux zèle déshonore les autels qu'il veut venger ; que l'étranger donne des lois sur le trône de nos rois, et qu'un monarque légitime combat des sujets, dont il veut être le père ; Dieu confond tout-à-coup les vains projets des rebelles, et leur ôte le prétexte dont leur ambition se sert, pour armer la piété trop crédule : la religion descend du ciel, suivie de la paix ; Henri IV lui rend l'hommage d'un cœur qui ne sut jamais feindre, et se réunit enfin au culte de ses pères. Tous les vrais catholiques croient la tranquilité publique assurée par cette réunion de l'église et de l'empire ; mais Rome menace encore, et ses foudres restent suspendues sur le trône ; l'hérésie puissante dans le royaume, et plus fière à la vue

du sceptre qu'elle croit avoir mis dans la main de son maître ; le nom surtout du prince de Condé, si cher au parti protestant, et qui peut ranimer à chaque instant ses espérances, alarme encore le saint siège ; il pense que la religion ne sera jamais établie, tant que ce rejeton de la maison royale restera infecté du venin de la nouveauté ; le souverain pontife demande qu'il soit retiré d'entre les mains des hérétiques ; et l'éducation de Henri de Bourbon dans les principes de la foi orthodoxe, devient la condition de l'absolution du monarque.

Anges destinés par la providence à veiller sur la France, dites-nous quelle fut la joie du ciel, lorsque l'église, charmée des vertus d'un si grand roi, le reçut dans son sein. Jamais homme, si je puis me servir de cette expression, n'avoit été de meilleure foi dans l'erreur ; et tant qu'il plut au Seigneur de le laisser dans la malheureuse pré-

vention de Babylone, rien ne fut capable de l'ébranler; toujours cherchant la vérité dans la simplicité de son cœur, ennemi de l'impiété, éloigné de toute superstition, et incapable d'hypocrisie, sa foi fut aussi sincère que son attachement à l'erreur; et sa conversion ne parut aux yeux de ceux qui connoissoient sa grande ame, que l'expression simple et vraie de ce qu'il pensoit. On le vit seconder avec empressement les vues du souverain pontife, s'appliquer à faire instruire le prince de Condé dans la religion catholique, éloigner de son enfance les ministres de l'erreur, et la confier à des hommes recommandables par la pureté de leur foi, par leur zèle pour le vrai culte, et par l'intégrité de leurs mœurs. Alors Rome ne put douter de la sincérité de sa conversion; la Ligue, trompée dans ses vues ambitieuses, se dissipa; l'hérésie frémit, en perdant l'espérance de se rapprocher du sang royal; et la re-

ligion parut triomphante, lorsque ce même prince de Condé, que Rome craignoit de voir à la tête du parti protestant, devenu bientôt après le garant de la réunion du sacerdoce et de l'empire, fut chargé de recevoir le légat du saint siège, et de lui rendre le devoir de l'obéissance filiale, au nom de la France dont il étoit l'interprète.

Une révolution si utile à l'église, fut sans doute l'ouvrage du Seigneur: *A Domino factum est istud.* On y reconnoît cette providence qui dispose toutes choses, pour l'accomplissement de ses desseins; qui fait servir aux vues de sa sagesse, les passions mêmes des hommes; qui tire la lumière du sein des ténèbres; qui appelle à la foi celui que l'hérésie regarde comme son défenseur; qui le conduit par la main, jusqu'à la consommation de ses miséricordes: *Ego Dominus vocavi te, apprehendi manum tuam, et servavi te.*

Mais ce n'est pas seulement par

cette prévention de grâces, que je prétends faire valoir la foi de Henri de Bourbon, quoique un choix si merveilleux annonce assez qu'il est destiné à devenir un des plus fermes appuis de la religion. Chrétien par le bonheur de son éducation, il le fut par conviction, dès que sa raison s'ouvrit aux vérités saintes; et par affection, dès que son cœur put les goûter. Jamais fidèle ne fut plus instruit de ce qu'il devoit croire : les saintes écritures lui étoient familières ; il avoit remonté jusqu'aux sources anciennes et pures de la tradition que Jésus-Christ a laissée à son église, pour y puiser les eaux d'une doctrine salutaire. Instruit en sage, et soumis en chrétien, il possédoit sa foi, avec cette supériorité de lumières, qui peut éclairer ceux que la prévention aveugle, et confondre ceux que l'orgueil ou l'intérêt retient dans l'erreur. Je vous atteste ici, sainte et auguste religion! avez-vous

trouvé un esprit plus souple au joug que vous imposez, que celui de ce grand prince ? Jamais entendement humain a-t-il porté avec plus de soumission, ces chaînes sacrées, qui captivent la raison, et l'empêchent de s'égarer, en la tenant renfermée dans des bornes proportionnées à sa foiblesse ? Jamais fidèle a-t-il montré plus d'attachement au culte, plus de fermeté dans la foi, plus de zèle pour la défendre, malgré tous les intérêts humains, tous les motifs de gloire, tout l'attrait de l'indépendance ?

Rappelez-vous, Messieurs, ces tems de trouble et de calamités, qui suivirent la mort de Henri le grand : la prospérité de la France disparut avec ce bon roi, et l'état se ressentit longtemps du coup affreux, qui arrêta le cours d'une vie si belle : les troubles trop ordinaires d'une minorité ; les maximes du ministère changées ; Rome et Madrid dominant dans nos conseils;

un étranger qui maîtrisoit la régente, et qui tyrannisoit la nation ; les trésors, destinés à abattre les ennemis de la France, prodigués aux courtisans ; les grands devenus plus puissans par cette politique foible qui achetoit leur soumission ; le peuple révolté par les vexations des traitans, dont le luxe énorme insultoit à sa misère ; les princes mécontens de ne pas atteindre à la considération du pouvoir, qu'ils voyoient en des mains étrangères ; les factions, plutôt assoupies que détruites ; les jalousies, les haines voilées par des alliances trompeuses, ou suspendues par la crainte, qui se ranimoit avec les espérances ; tout annonçoit de nouveaux orages : déja l'hérésie, plus audacieuse à mesure que l'autorité montroit plus de foiblesse, abusoit de ses privilèges, et vouloit briser tous les liens de la dépendance : semblable au monstre que saint Jean apperçevoit dans sa vision merveilleuse, sa bouche ne s'ouvroit qu'au blasphême

contre Dieu, contre ses saints autels: *Aperuit os suum in blasphemias ad Deum et tabernaculum ejus, et eos qui in cœlo habitant.* Dans ces temps, où l'ambition pouvoit séparer sa grandeur de celle de l'état, viser plutôt à se rendre redoutable, qu'utile, et marcher plus rapidement vers la fortune, en ébranlant le trône, qu'en l'affermissant; dans ces tems où la soumission ne naissoit que de la foiblesse, et où l'obéissance étoit regardée comme un bienfait, l'esprit remuant des prédicans, se joignant aux divisions de la cour, à la haine contre les favoris, à l'inquiétude de la nation, fomentoit les divisions, augmentoit les troubles, et précipitoit les peuples dans la révolte. Le parti Protestant, voyant Condé mécontent de la cour, crut pouvoir le gagner par des idées de vengeance et de grandeur: tout fut mis en œuvre pour ébranler sa foi; la voix du sang, les préjugés de la naissance, les intérêts de sa fortune.

Bouillon, aussi habile politique, qu'intrépide guerrier, convaincu que le seul nom du prince pouvoit donner un grand poids au parti, n'oublia rien pour l'engager de nouveau dans l'erreur; il le tenta par ses passions; il flatta sa vengeance; il lui montra la gloire; il voulut séduire ses vertus mêmes, par cette politique insidieuse, qui se couvre des apparences du bien public; il opposa aux calamités passagères d'une guerre civile, l'intérêt permanent de l'état; il s'efforça de lui persuader que le cri seul de la nation ne suffisoit pas, pour abattre les favoris qui usurpoient la puissance, et que la force des armes pouvoit seule rendre au peuple sa liberté, aux grands leur splendeur, au sceptre son autorité légitime.

Quel art ne déployoit-il pas, pour enflammer cette ame sensible à la gloire, lorsqu'il lui rappeloit les actions de ses ancêtres; les noms des Bourbons, des Coligny, si célèbres dans le parti

Protestant ; la considération que lui donneroit dans l'état la qualité de chef et de protecteur des Réformés ; les regards d'une partie de la nation, qui cherchoit en lui le successeur de tant de héros, et qui n'attendoit que le moment, où il renonceroit à sa foi, pour mettre entre ses mains toutes ses forces! Quel écueil pour un cœur déja préparé, par le ressentiment, à recevoir toutes ces impressions, et qui trouvoit, dans le sacrifice de sa foi, l'intérêt de sa fortune, et la satisfaction de sa vengeance ! Les grands balancent-ils souvent entre leurs passions et leur croyance ? et qu'est-ce dans leur cœur, qu'un remords de religion, contre l'attrait dominant de si puissans intérêts ? Qu'il est beau de voir le prince de Condé triompher, par son attachement à la religion, de tous ces obstacles ; s'élever au-dessus des raisons spécieuses de la chair et du sang ; renoncer à tous les avantages que lui offroient les Phi-

listins, pour se confondre avec les fidèles prosternés au pied de l'arche, dans les pavillons d'Israël; et sacrifier à sa religion, tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes ! Qu'il est beau de voir ce même prince, après s'être élevé au-dessus des plus grands intérêts, consacrer toutes ses forces à la défense de la vérité ; s'opposer, par ses conseils et par ses armes, aux progrès de l'hérésie ; combattre sous les étendarts de la religion, et verser pour elle ce sang qu'il a refusé à l'ambition et à la vengeance ! *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.*

L'orage qui menaçoit le royaume, éclate en effet de toutes parts. L'hérésie, naturellement indocile et indépendante, sentoit trop ses forces pour ne pas en abuser : ce n'étoit plus la conservation de ses privilèges qu'elle demandoit ; elle osoit porter au pied du trône, des plaintes séditieuses, et vouloit réformer le conseil des rois:

Cette fatale politique qui avoit imaginé les places de sûreté, avoit mis entre les mains des Protestans, une puissance formidable : La Rochelle, devenue le centre du parti, paroissoit imprenable; semblable à l'ancienne Tyr, elle se glorifioit de ses richessses, du nombre de ses vaisseaux, et de ses alliances; elle dominoit sur la mer; et défendue de tous côtés par cet élément indomptable, elle bravoit tous les efforts de l'autorité légitime : *Manum suam extendit ad mare, et conturbavit regna.* L'expérience du présent faisoit comprendre la grandeur des fautes passées; et la plus saine politique voyoit la nécessité de reprendre ces villes, qui formoient autant de petites républiques dans la monarchie : mais il étoit dangereux de vouloir abolir des droits, qui pouvoient être conservés par la force. Le conseil du monarque, qui penchoit pour la guerre, n'osoit l'entreprendre; les uns craignoient d'irriter la puissance des fac-

tieux, et de renouveler les troubles de l'état ; il leur paroissoit dangereux de réduire aux extrémités du désespoir, un parti qui pouvoit ébranler la monarchie jusques dans ses fondemens : d'autres pensoient que la fermeté du gouvernement suffiroit pour les contenir, s'ils n'étoient pas aigris par des moyens trop rigoureux. Condé connoissoit trop l'hérésie, pour suivre ces avis d'une politique foible et timide ; il savoit que les peuples ne ménagent plus l'autorité, dès qu'ils se sont rendus maîtres de la religion ; qu'ils ont un fonds d'inquiétude, qui se tourne en pensées séditieuses, dès qu'ils ont perdu ce frein nécessaire ; que les esprits une fois émus par les disputes, vont jusqu'à discuter les droits du prince ; qu'ils sont entraînés sans cesse par le goût des nouveautés ; qu'ils méprisent les lois, et qu'ils perdent tout respect pour la majesté du trône : il voyoit que les idées républicaines dominoient dans le parti

Protestant; qu'elles séduisoient tous les esprits; que les chefs, intéressés à troubler l'état, trouveroient toujours dans la religion, un prétexte pour armer les peuples; que la liberté de conscience, jointe à la puissance de résister, ne suffiroit pas à ces ames hautaines, plus disposées à maîtriser l'autorité, qu'à recevoir ses grâces; que leur repos ne seroit jamais qu'une situation forcée, et qu'on ne devoit attendre leur soumission, que du sentiment de leur foiblesse. Plein de ces sages principes, Condé représenta avec force, dans le conseil du roi, que les excès auxquels se portoit l'hérésie, fournissoit une occasion avantageuse pour la désarmer; qu'il falloit en profiter, pour lui ôter toutes les places de sûreté, que la foiblesse du gouvernement et la fatalité des circonstances avoient mises entre ses mains, et que le seul moyen de rendre à la monarchie sa puissance, étoit de rétablir l'unité des forces.

L'entreprise

L'entreprise étoit difficile ; il en montra la nécessité ; il en fournit les moyens ; il en garantit le succès : son zèle éloquent prévalut dans la cause de Dieu. La guerre contre les hérétiques fut résolue ; leurs troupes dissipées ; leurs places conquises ; leurs forteresses démolies : la menace terrible du prophète Zacharie eut son effet : le Seigneur prononça l'arrêt de ses vengeances contre un peuple infidèle ; il dit : Je ne serai plus leur pasteur ; que ce qui doit mourir aille à la mort ; et que ceux qui demeurent, se dévorent les uns les autres : *Et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui.* La Rochelle, après avoir supporté toutes les extrémités de la famine ; subjuguée, comme l'ancienne Tyr, par cette digue qui commandoit à la mer, fut contrainte de se rendre, malgré les résolutions atroces de ses chefs. Le parti abattu, désarmé, perdit toute idée de domination, avec des droits qui pouvoient être dangereux,

et reçut, comme une grâce du souverain, la conservation de ses autels et de ses lois, qui paroissoient moins nuisibles. Alors on ne pensa pas à ôter aux Protestans la liberté de conscience; et peut-être en jouiroient-ils encore, si, pour la conserver, ils n'eussent jamais prétendu à une puissance qui ne leur appartenoit pas.

Tels furent les succès que la religion dut aux conseils et à la sage politique de Henri de Bourbon; mais que ne dut-elle pas à ses armes et à sa valeur? Qui pourroit marquer sans confusion dans nos esprits, tous les lieux où il fit éclater son intrépidité; toutes les villes soumises par son habileté et son courage; tous les trophées qu'il suspendit à la voûte sacrée de nos temples? Semblable au généreux Machabée, rempli de confiance dans le Tout-puissant, il ne s'étonnoit plus du nombre des ennemis: ni le fer, ni le feu ne pouvoit l'arrêter; et la mort ne lui paroissoit

plus affreuse, dès qu'il falloit combattre pour les saints autels, et pour le testament de nos pères : *Dedit se ut liberaret populum suum, et faceret sibi nomen æternum.* On l'a vû s'exposer aux plus grands périls, dans les siéges de Montpellier, de Bergerac et de Sainte-Foy; forcer toutes ces villes à se rendre à discrétion, et à recevoir la loi du vainqueur; ruiner les forces des Protestans dans la Guyenne, le Béry, le Dauphiné, et abattre leur fierté soutenue par une longue suite de succès. La victoire, qui l'abandonna quelquefois dans des guerres entreprises par des motifs d'ambition ou de rivalité, le suivit par-tout, lorsqu'il combattit sous les étendarts de la religion.

Mais je ne puis dissimuler que cette victoire fut quelquefois trop sanglante. Saints autels, où le Dieu de paix et de clémence est adoré! non, je ne le louerai pas devant vous, des actions dont le récit entraîne, avec soi, l'idée de tant de meurtres et de carnage : je ne rap-

pellerai pas le saccagement de tant de villes ; la flamme attachée aux murs de Saint-Sever, par la main de ses habitans réduits au désespoir ; Castelnau pris d'assaut, et tous ses citoyens passés au fil de l'épée : hélas ! ces malheureux errans étoient nos frères, et ils avoient droit à notre tendresse : ils étoient hommes, et nous leur devions de la compassion ; ils étoient vaincus, et c'étoit assez, dit saint Augustin, pour les épargner : *Victo vel capto misericordia debetur.* Ainsi pensoit Henri de Bourbon, qui joignoit à la valeur héréditaire dans son auguste maison, cette modération et cette générosité que nous admirons dans ses descendans. Pendant le cours de cette guerre, où le zèle mettoit tant d'acharnement, on l'a vu gémir sur les maux qu'entraîne le désordre des camps, que le temps force de dissimuler, de souffrir ou de faire ; et s'il ne fut pas le maître d'enchaîner la bravoure du soldat, souvent emportée, féroce ou

cruelle, du moins il donna toujours des larmes aux calamités qui souilloient sa victoire.

Vous avez vu que Henri de Bourbon fut le défenseur de la religion, par son zèle ; j'ajoute qu'il en fut l'ornement, par ses vertus.

SECONDE PARTIE.

C'EST une erreur assez commune parmi les faux politiques et les impies, que la religion, qui tourne nos vues du côté du ciel, détache trop de la terre, et qu'elle ôte aux vertus sociales, toute cette activité, qu'elle donne aux vertus chrétiennes ; comme si les fidèles soutenus par la confiance en Dieu, armés de la sûreté de leur conscience, animés par l'espérance d'un bonheur éternel, persuadés qu'il faut tout sacrifier au devoir, pouvoient être moins zélés pour leur patrie, moins compatissans pour les malheureux, moins tendres, moins généreux,

que des hommes qui s'élèvent au fond de leur cœur, contre l'auteur de toute justice; qui ne reconnoissent d'autres règles que leur intérêt, d'autre satisfaction que celle des passions qui les avilissent. A-t-on vu les Théodoses, les saints Louis, moins épris de la véritable gloire, moins féconds en grandes vues, moins fermes dans l'exécution, moins braves dans les combats, parce qu'ils avoient une piété plus sincère, une foi plus vive, une humilité plus profonde, une confiance plus entière ? et si ces grands exemples sont trop loin de nous, celui de Henri de Bourbon ne doit-il pas confondre toutes ces illusions, que les mondains se font sur la piété chrétienne ? Jamais homme ne montra une foi si vive et si ferme; tout lui paroissoit grand et majestueux dans la religion, et il cherchoit Dieu avec une piété aussi simple que sincère : *In simplicitate cordis, et in sinceritate Dei.* Et cependant quelle élévation dans les sentimens !

quelle noblesse, pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts ! quelle tendresse pour les malheureux ! quel amour pour la justice ! quelle fidélité à tous les devoirs ! Excellent citoyen, il se distingua par son attachement à la patrie : prince accompli, il n'usa du pouvoir, que pour faire du bien aux hommes ; père sage et tendre, il sut faire règner l'ordre et la vertu dans sa maison ; et c'est ainsi qu'il devint l'ornement de la religion par ses vertus.

Loin d'ici, Messieurs, l'artifice de ces orateurs, qui, pour louer un héros, croient devoir dissimuler ses fautes ; craignent de répandre quelques ombres sur le portrait de ses vertus ; l'agrandissent au-delà des proportions naturelles ; cachent toutes les foiblesses de l'homme, et semblent prononcer, dans cette chaire de vérité, le panégyrique d'un saint, tandis que le sang de la victime, qui coule sur les autels, atteste que son ame a besoin d'expiation et de

prières ! Henri de Bourbon fut assez grand, pour que nous puissions avouer ses fautes ; il a rendu des services assez signalés à l'état, pour que nous puissions déplorer en lui, ces temps malheureux où il s'écarta de la fidélité qu'il devoit à son prince. Hélas ! notre prudence est si bornée ; nos vertus sont si près du vice ; tout ce qui existe sur la terre est si fragile, que les plus grands égaremens des hommes doivent nous trouver plus compatissans que sévères. Combien donc devons-nous plaindre ceux qu'une fatalité de circonstances précipite dans des démarches irrégulières ! Quelle sagesse peut nous conduire sûrement dans cette nuit funeste, qui, formée par la confusion des affaires publiques, peut égarer ceux mêmes qui cherchent le bon chemin !

Mais, à Dieu ne plaise, qu'en vous montrant le prince de Condé, entraîné dans un parti qu'il n'eût jamais embrassé, si sa raison n'eût été séduite,

je veuille justifier une faute qu'il a si hautement condamnée lui-même : disons-le donc, sans crainte de ternir sa gloire, puisqu'une si courte faute a été réparée par de si longs services ; que toutes ces taches sont effacées par l'éclat de tant d'actions immortelles ; et que tout ce qui nous reste d'un si grand nom, montre une fidélité irréprochable : disons que Henri de Bourbon, poussé par ses malheurs, par les jalousies dangereuses des cours, par la fatalité des circonstances, a été jeté dans un parti contraire au devoir ; mais que cette faute est effacée aux yeux de Dieu et des hommes, parce qu'elle a été réparée par les regrets du prince, et pardonnée par la clémence du monarque.

Quel fruit ne retira-t-il pas de cet égarement passager ? Les fautes toujours utiles aux grands hommes, servirent à le rendre plus sage, plus circonspect, plus éloigné des cabales ; et

depuis ce temps, il ne respira que pour le service du roi, et la gloire de l'état. L'expérience lui avoit découvert la profonde obscurité du cœur de l'homme; il avoit connu, dans l'agitation des partis, le foible de tous ces politiques, qui couvrent leur ambition des apparences du bien public, leurs volontés changeantes avec leurs intérêts; leurs paroles trompeuses, la fausseté de leurs attachemens, leurs projets dangereux, toujours formés par les passions, et souvent exécutés par des crimes; instruit par ses malheurs, il avoit compris, que la vraie politique est celle qui assure la tranquilité publique; que le premier devoir d'un prince est de donner l'exemple de la soumission à l'autorité; que la raison, qui peut s'élever contre les abus, ne doit jamais leur opposer la force; et que la religion seule donne une base solide à la prospérité des empires, en l'appuyant sur ces deux maximes: Craignez Dieu, et honorez

le roi qui est son image : *Deum timete, et regem honorificate.*

Aussi, pendant le cours d'une longue carrière, Henri de Bourbon ne présente plus qu'un modèle de soumission, d'attachement pour le roi, de zèle pour la patrie. En vain, sous le ministère du Cardinal de Richelieu, aussi plein d'orages que de merveilles, des ames hautaines s'efforcent de le rejeter dans les cabales, pour le faire servir à leurs intérêts cachés ; devenu inaccessible aux factieux, je le vois, tantôt se confondre dans la foule des courtisans, ne se faire remarquer, que par l'assiduité de ses hommages, et ne montrer d'empressement, que pour mériter les distinctions de l'estime et de la confiance du monarque ; tantôt, parcourir les provinces, pour appaiser les soulèvemens des peuples, manier avec art les esprits, pour les plier à l'obéissance ; gagner les uns, par des voies douces et insinuantes, contenir les au-

tres par la fermeté, se montrer inflexible dans toutes les occasions, où il s'agit de faire respecter les ordres du souverain ; découvrir les entreprises des factieux, rompre leurs liaisons, déconcerter leurs desseins, veiller sans relâche au bien public, et mettre tout son bonheur à jouïr, en fidèle sujet, de la prospérité de l'état, et de la gloire de son maître. Quel homme se montra plus capable des grandes affaires? Qui connut mieux que lui la diverse face des temps? qui sut mieux s'attirer la confiance des partis, concilier les intérêts opposés, et trouver le nœud secret qui pouvoit les réunir? Suivit-il jamais ces maximes dangereuses, si communes aux ambitieux, qui ne se mêlent dans les affaires, que pour les embrouiller, dans les mouvemens de division, que pour les augmenter, dans les intrigues et les cabales, que pour les perpétuer? La confiance qu'inspiroit la droiture de ses intentions, servit

à rapprocher les esprits : sa prudence suspendoit tous les orages ; les plus sages ministres déféroient à ses avis, et l'estimoient encore, lorsqu'il avoit le courage de déplaire : on savoit, qu'utile, sans intérêt, il ne vouloit d'autre règle que sa fidélité, d'autres récompenses que la gloire de servir sa patrie ; on croyoit que son grand zèle et la fertilité de ses expédiens suffisoient pour prévenir tous les troubles : c'étoit le glorieux témoignage que lui rendoit toute la France ; et si le ciel nous l'eût conservé, dans ces tristes conjonctures qui accompagnèrent la minorité de Louis XIV, ô ma patrie ! tu n'aurois pas été en proie à ces discordes, qui ébranlèrent la monarchie ; on n'auroit pas vu le fils de Henri de Bourbon, le vainqueur de Fribourg, de Rocroi, de Nortlingue, le héros de son siècle, devenu redoutable à cette patrie, dont il avoit été le soutien et la gloire ; arrêté, sur des soup-

çons, ou par ces précautions que la politique juge nécessaires, et sortant plus criminel de cette prison malheureuse; poussé bientôt par le ressentiment de l'injure, par la fierté de son courage, par le souvenir de ses services, par ces mouvemens déréglés, qui maîtrisent avec tant de force les plus grandes ames, jusqu'à se révolter contre l'autorité légitime, paroissant à la tête des ennemis de l'état, et relevant par son seul génie, leurs forces qu'il avoit abattues par tant de victoires! On n'auroit pas vu ce prince rendu à l'état, avec ce dévouement qui lui étoit naturel, et cette sagesse que les malheurs ajoutent aux plus grandes vertus, flétrir, pour ainsi dire, par des regrets, les restes d'une vie si belle, et se rappeler sans cesse avec douleur, ces temps funestes, où il avoit pu s'égarer de son devoir, et perdre les bonnes grâces de son roi: la prudence de Henri de Bourbon, son amour pour la patrie,

auroient prévenu tous ces malheurs; et c'étoit la voix publique, que s'il eût vécu, la monarchie n'auroit pas été agitée par tant de troubles.

Dieu, Messieurs, qui établit les grands sur la terre, et qui nous commande de les honorer, ne leur donne pas toujours cet esprit vaste dans ses desseins, et juste dans le choix des moyens; cette prudence capable de régler le présent, et de prévoir l'avenir; d'assurer les bons événemens, et de réparer les mauvais: il réserve ces dons excellens, pour certaines ames, qu'il destine à maîtriser les autres, et à toucher les ressorts, dont sa providence se sert, pour gouverner les empires. Comme il n'appelle pas tous les grands à ces fonctions sublimes, le bien de la société n'exige pas qu'ils aient tous des talens proportionnés à leur importance: mais l'humanité, l'affabilité, la protection des foibles, le soulagement des malheureux, sont des

devoirs inséparables de la grandeur; les prérogatives d'une illustre naissance, ne rapprochent les grands de la source des grâces, que pour mettre entre leurs mains les intérêts des peuples; les richesses, qui semblent fournir tant de facilités à leurs passions, ne sont que pour les indigens; et plus ils sont au-dessus des autres, plus ils doivent travailler à leur bonheur: semblables à ces fontaines que l'on place dans les lieux les plus élevés, afin qu'elles puissent répandre par-tout leurs eaux bienfaisantes et salutaires.

Henri de Bourbon connut cet usage véritable de la grandeur, et ne fit servir son pouvoir et ses richesses, qu'au bonheur des hommes. Que ne puis-je peindre ici cette inclination bienfaisante, qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui avoient besoin de son secours, et cette affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs! Vous le verriez toujours sensible aux peines

des malheureux, recevoir leurs vœux, écouter leurs plaintes, examiner leurs nécessités, peser leurs services, et porter aux pieds du trône, comme un dépôt sacré, leurs prières et leurs espérances. Découvroit-il une famille opprimée? il animoit la justice contre l'oppresseur. Trouvoit-il des hommes utiles, inconnus ou négligés? il leur procuroit des emplois proportionnés à leurs talens. Apprenoit-il les gémissemens des provinces, que l'intempérie des saisons avoit ruinées? ses largesses alloient chercher le pauvre dans sa chaumière, ou il lui obtenoit, par ses sollicitations, des soulagemens qui l'arrachoient à l'indigence. On ne peut se rappeler, sans attendrissement, quelques traits de la bonté de son cœur. La Bourgogne, pressée par le glaive de l'ennemi, est en même temps ravagée par la peste; l'ange exterminateur semble s'arrêter sur cette province; les familles effrayées fuient devant l'é-

pée du soldat, et ne peuvent éviter la contagion encore plus cruelle; les mères tombent sous les yeux de leurs enfans, et les enfans entre les bras de leurs mères; le laboureur abandonne ses charues dans les campagnes; la terre ne présente qu'une vaste solitude, où le silence n'est interrompu que par les gémissemens du désespoir; les peuples s'entassent dans les villes; les morts embarrassent et infectent les vivans; et chaque funéraille en préparent de nouvelles. Au premier bruit de tant de calamités, le prince de Condé, gouverneur de cette province, vole dans la capitale: les sages lui représentent que le mal est extrême; que le nombre des morts y croît tous les jours, et que sa vie est trop précieuse à l'état, pour l'exposer aux dangers d'une contagion si funeste. Que répond-il aux instances de tant de personnes qui lui sont chères? Ecoutez, chrétiens, et instruisez-vous, puisque c'est dans ces traits de

miséricorde, que brille toute la perfection de la piété. C'est parce que le mal est extrême, répond ce prince, que je veux me transporter dans cette province. Et que deviendroit ce peuple si fidèle, si je l'abandonnois dans un si grand péril? N'est-ce pas là cette charité chrétienne, si louable dans les pasteurs, si admirable dans un prince, si conforme à l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est immolé pour le salut des hommes? *Majorem caritatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.*

Ce fut alors que sa bienfaisance se répandit comme un fleuve abondant sur cette province, donna des bras à la terre, et rendit la fertilité à ses campagnes : l'étendue des besoins fut la mesure de ses aumônes; et des richesses immenses furent distribuées avec une libéralité digne de sa magnificence et de sa grandeur. Puissiez-vous profiter de ces exemples, vous qui ne jetez

jamais des regards de compassion sur les malheureux, et qui voyez souffrir sans émotion des hommes, dont vous devez être les pères! Je ne révélerai pas ici, pour vous confondre, tant d'aumônes que Henri de Bourbon a tâché de rendre secrètes; tant d'œuvres de miséricorde, écrites dans le livre de vie, et dont Dieu seul est la récompense; je dois respecter le voile que l'humilité a étendu pour les couvrir: mais puis-je taire les bénédictions du pauvre, qui portoit son nom jusqu'au ciel; les acclamations des peuples qui le recevoient comme leur père; les regrets sincères d'une province, où les vertus de ses augustes descendans rappellent encore son souvenir? Sa bienfaisance prenoit toutes sortes de formes, et sembloit étendre l'art de faire le bien. Arrivoit-il des discordes et des dissensions? on s'en rapportoit à sa sagesse, pour rétablir la réconciliation et la paix: il étoit l'arbitre de tous les

différends, que la jalousie et les mauvais conseils faisoient naître parmi les habitans de ses domaines. La vénération et l'amour qui lui soumettoient les cœurs, servoient à rapprocher les esprits. Plus satisfait en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux du Dieu, lorsqu'il assuroit, par sa sagesse, le repos d'une famille, que lorsqu'il décidoit, dans le conseil des rois, de la destinée des empires. Qu'il étoit loin de ces grands, que la fierté rend inaccessibles; qui corrompent, par la hauteur, les fruits mêmes de la bonté; qui, voulant toujours faire sentir la distance qui les sépare, semblent ne se rapprocher des autres hommes, qu'avec dédain, et dont les mépris pour le pauvre, selon l'expression du sage, insultent au Créateur! *Qui despicit pauperem, exprobrat factori ejus.* Le prince que nous louons, sut faire respecter sa grandeur, sans lui donner ces barrières impénétrables; et il la rendit af-

fable et populaire, sans jamais l'avilir: aussi loin de cette froideur qui repousse, que de ces faux empressemens qui séduisent, sa noble franchise épargnoit les longues observations qu'il faut faire pour connoître le cœur des grands: favorable à ceux qui méritoient sa protection, civil à ceux qu'il ne pouvoit combler de ses grâces, il savoit distinguer les uns, sans blesser les autres; et personne n'a jamais pu se plaindre d'avoir été dédaigné avec mépris, ou amusé par de vaines espérances: on ne voyoit pas sur son front ces nuages que forment le dégoût et la défiance; on n'avoit pas besoin d'user avec lui de circonspection gênante, ou d'assiduités serviles; tous avoient la liberté de lui dire les choses nécessaires, et souvent les malheureux avoient la consolation de lui parler avec l'effusion de la douleur. Grands du siècle, le plaisir de faire le bien, est si touchant; il vous en coûte si peu pour gagner les cœurs!

Comment votre ame peut-elle se refuser à une satisfaction si douce ? Joignez l'affabilité à la bienfaisance ; montrez de l'humanité et de la douceur dans l'usage du pouvoir ; vous ne mettrez pas seulement les hommes dans les intérêts de votre gloire ; vous mériterez les récompenses que Dieu promet aux ames miséricordieuses : *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligéris.*

Mais la piété solide de Henri de Bourbon ne parut pas seulement dans cette charité généreuse, qui couvre la multitude des péchés, et dans cette bienfaisance qui est le plus fort lien de la société civile. La vertu véritable trouve de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs ; et peut-être est-elle plus admirable dans le secret d'une vie privée, où l'ame, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvemens naturels, que dans ces occasions d'éclat, où elle est sou-

tenue par l'attrait de la gloire, par le bruit des louanges et des acclamations publiques. Henri de Bourbon fut égal à lui-même, lorsqu'après des travaux utiles à l'état, il alla se décharger du poids des affaires, et jouïr d'un noble repos dans la retraite. Là, au milieu d'un loisir toujours occupé, il se livroit aux charmes de l'amitié, de la tendresse paternelle, de tous les attachemens fondés sur les devoirs, et qui sont les plus grands biens de la vie présente: des hommes rassemblés par le goût des lettres et l'amour de la vertu, formoient dans sa maison, une société que la science, l'honnêteté, la politesse, rendoient aussi agréable qu'utile. J'aimerois à vous le représenter, recevant avec bonté ceux qui avoient l'honneur de l'approcher; distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite; s'accommodant à tous; usant d'une familiarité plus douce avec les personnes qu'il estimoit; et ne conservant de

de sa grandeur, que cet ascendant que lui donnoit la force de son esprit, et la supériorité de ses lumières. Dans ce commerce qui découvroit le fond de son cœur, on ne trouvoit rien de foible, ou qui fût gâté par la vanité, la défiance et l'humeur : toutes ses actions étoient des leçons de bonté, de sagesse et de vertu, comme elles sont encore pour nous le sujet d'un triste et précieux souvenir. J'aimerois à vous faire voir ce prince environné de ses fidèles serviteurs; recevant l'hommage de leur zèle, avec toute la tendresse que la nature inspire à un bon cœur; établissant le plus bel ordre dans sa maison; également éloigné de l'avarice, par ses inclinations généreuses, et de la dissipation, par son aversion pour le faste; et usant avec une sage économie, d'une opulence qu'il ne vouloit ni conserver, ni réparer par l'injustice. Que ceux qui ne voient rien de grand dans ces actions, apprennent que la piété véri-

table est celle qui sait se resserrer et s'étendre, quand il faut; qui ne se relâche, et ne se dément jamais; qui met par-tout la règle; qui ne voit rien de petit dans les devoirs; et que saint Paul condamne plus sévèrement que les infidèles, des chrétiens qui négligent le soin de leurs affaires domestiques! *Si quis autem suorum curam non habet, est infideli deterior.* Qu'ils sachent, enfin, que Dieu ne répand ses bénédictions, que sur les maisons, où règnent l'ordre et la décence; où la vertu, qui se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples; et où les enfans succèdent autant à la piété de leurs pères, qu'à leurs grandeurs. Henri II, persuadé de ces vérités, s'attacha à tourner vers le bien les premières inclinations d'un fils, dont la gloire devoit égaler celle de tous ses aïeux, et surpasser celle des plus fameux capitaines. Des hommes d'un mérite re-

connu, furent appelés pour étendre ses lumières : lui seul se chargea de former son cœur, et d'y développer les semences de l'héroïsme. Combien de fois demanda-t-il à Dieu d'en faire un prince selon son cœur ! combien de fois le dévoua-t-il au service de cette patrie qu'il portoit dans son cœur ! Vous entendîtes, ô mon Dieu ! des vœux si tendres ; et les souhaits de cet auguste père, furent des présages heureux de la gloire de son fils : il eut la satisfaction de voir ce héros s'élever au-dessus des plus grands noms, dans la première ardeur de la jeunesse ; suppléer à l'expérience, par l'ascendant de son génie ; reculer les frontières de la monarchie ; tenir l'Europe dans le silence, et paroître comme un de ces hommes destinés à maîtriser les événemens, et à entraîner la victoire. Après de si grands succès, qu'eût-il manqué à la consolation d'un père si zélé pour la religion et l'état, s'il eût

pu prévoir la gloire de ses augustes descendans? Et si sa grande ame, qui repose maintenant dans le sein de la paix, conserve encore quelque sentiment pour ce monde, et pour partager nos affections, ne doit-elle pas adorer avec nous l'infinie miséricorde, qui a doué de tant d'excellentes qualités, le prince, qui, de notre temps, est devenu le chef et l'honneur de sa maison? Ne doit-elle pas admirer avec nous sa valeur, déja couronnée par la victoire; sa générosité, si vantée par nos ennemis; sa bienfaisance, qui lui gagne les cœurs par-tout où la vertu peut se faire aimer; la confiance qu'il inspire à nos soldats, qui se croient invincibles sous sa conduite; enfin, son zèle pour la gloire de l'état, sa sagesse, sa pénétration, sa capacité, qui, déja signalée par tant de succès, laisse encore à la patrie de plus grandes espérances?

Exaucez, Seigneur, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui

par ma bouche; conservez des princes qui nous sont si chers; perpétuez en eux ces vertus qui les rendent les héros de tous les siècles; veillez sur le digne rejeton d'une souche si noble; éloignez de sa jeunesse la séduction du vice. Nous ne vous demandons pas pour lui la gloire du monde; c'est l'héritage qu'il a reçu de ses pères: donnez-lui la piété, le zèle pour la religion, et cette sagesse du ciel, qui est la gloire et l'héritage de vos enfans: *Deus virtutum, convertere.* Que son innocence croisse avec ses années! qu'il marche courageusement dans les voies de votre justice; et qu'il soit toujours, comme son auguste aïeul, le protecteur de la religion, et le modèle des mœurs publiques!

Et vous, ministres des autels, achevez le sacrifice; portez au trône de l'Eternel les vœux du fidèle serviteur, dont la reconnoissance publie chaque année, dans cette chaire, les vertus

de son maître; offrez le sang de la victime de propitiation, pour le repos de sa grande ame ; et si elle jouït, comme nous devons le présumer, des récompenses éternelles; que la vertu infinie du sacrifice d'expiations, se répande sur les fidèles qui m'écoutent! qu'elle fasse revivre en eux toutes les vertus de Henri de Bourbon, afin qu'ils parviennent à la gloire qu'il a acquise!

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE.

Unus est altissimus, rex potens et metuendus nimis, sedens super thronum illius, et dominans Deus.

Il n'y a qu'un seul Dieu, roi tout-puissant et redoutable, assis sur son trône, et dominant tous les empires. *Ecclesiast.* chap. I.

MONSEIGNEUR, *

C'est la seule réflexion qui puisse nous occuper au milieu de ce triste appareil des saints mystères, à la vue de ces voiles lugubres, que la mort étend pour orner son triomphe, et rendre plus magnifique le témoignage de notre néant. Voilà donc ce qui reste à notre

* Son éminence monseigneur le cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon, primat officiant.

admiration, de tant de gloire, de tant de grandeur ! le souvenir de ce qui n'est plus ! des représentations stériles, où notre douleur cherche en vain son objet, et où celui même que nous voulons honorer, manque à nos hommages ! Voilà ce que notre tendresse conserve de tout ce qui peut flatter notre cœur ; le regret de le perdre, ou le détachement de biens si fragiles, la persuasion qu'il faut servir le roi immortel des siècles, qu'il est le seul puissant, et qu'il domine tous les empires : *Unus est altissimus, rex potens.... et dominans Deus.*

Glaive du Seigneur, ne cesserez-vous pas de frapper ? et la mort qui vient de confondre les cendres du père, du fils, de l'aïeul, assise sur leurs tombeaux entr'ouverts, armée du glaive de la douleur, menacera-t-elle encore les plus grandes victimes ? Hélas ! s'il nous faut des leçons si terribles, pour arracher nos cœurs à la terre, ce triste

monument ne suffit-il pas, pour nous convaincre du néant des choses humaines? Lorsque Dieu abat les têtes superbes, et cite à son tribunal les rois de la terre, il ne brise pas tous les liens qui enchaînent la destinée des peuples, à celle de l'état: le sceptre passe en d'autres mains; le même ordre de choses subsiste; et les objets qui nourrissent nos passions, nos desirs, nos espérances, ne sont pas détruits. Ici le coup, qui a frappé le prince, a tout anéanti; tout ce qui existe a un nouvel être, et le présent ne tient au passé, que par des ruines. On ne voit plus qu'un sceptre brisé; le trône englouti, dans le même tombeau que le monarque; un vaste palais, dont un lit funèbre a fait le dernier ornement; les ombres de la mort qui le remplissent, et qui ne seront plus dissipées par le souffle des vivans; l'homme même, qui va manquer à des lieux, où régnoit l'image du bonheur; une cour disper-

sée, toutes les espérances confondues; une révolution dans les attachemens, comme dans les fortunes, les plus douces liaisons interrompues, les adieux tendres des amis vertueux, la séparation de tout ce qui flattoit le cœur, et presque l'anéantissement, après l'existence la plus agréable.

Mais ce n'est pas seulement par la grandeur de notre perte, que nous devons reconnoître le néant des choses passagères, et cet empire du Très-haut qui maîtrise tous les événemens; jamais la puissance du Dieu qui dispose à son gré des couronnes, qui renverse les trônes, ou qui les relève; jamais la fermeté d'une ame que l'adversité ne peut abattre, qui domine sa propre grandeur, et qui n'en use que pour le bonheur des hommes, ne parurent avec tant d'éclat, que dans la vie de notre auguste monarque: elle unit la leçon des événemens, et la force de l'exemple, pour nous convaincre que

Dieu seul est grand, que rien n'est solide pour l'homme que la vertu; enfin, que la perfection de l'héroïsme chrétien est de se conformer à la volonté de Dieu, lorsqu'il nous ôte les biens présens, et d'imiter sa bienfaisance, lorsqu'il les laisse entre nos mains.

Dans une vie agitée, au milieu d'une vicissitude de revers et de succès, ce monarque a reconnu la puissance du Seigneur, et il a paru supérieur à tous les événemens, par une soumission constante à la volonté divine.

Dans une vie tranquille, et au milieu des douceurs d'une longue prospérité, il ne s'est montré que bienfaisant, et il n'a usé de sa puissance que pour le bonheur des hommes: c'est la leçon que laisse à la postérité, la vie éternellement mémorable de très-haut, très-puissant, très-excellent prince, Stanislas Leszczynski, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar.

PREMIERE PARTIE.

DIEU forme l'arrangement de l'univers; et sa sagesse qui remplit tout, ne laisse plus de place au hasard. C'est lui qui souffle dans le cœur des héros, une ardeur guerrière, et qui prépare leurs mains aux combats; il place dans l'ame du prince, cette confiance qui le fait commander sans crainte, et il lui fait sentir cette force qu'il faut pour agir en maître; il donne aux sages cette intelligence qui influe sur le bonheur des peuples, qui saisit tous les rapports, lie tous les intérêts, et fait servir à l'harmonie générale, les passions mêmes qui tendent à la détruire. Toutes ces qualités du cœur et de l'esprit sont des dons de Dieu, et il s'en sert pour accomplir le desseins de sa providence: il laisse délibérer et agir les hommes, pour exécuter ce qu'il résout; et alors leur sagesse peut former des combi-

naisons, prévoir les effets, connoître les causes, calculer leur influence, saisir les ressources, indiquer les fautes qui ont préparé les révolutions, suivre l'origine, l'agrandissement, la décadence, la chûte des empires; quelquefois il rompt l'enchaînement des causes secondes; il rend notre prévoyance vaine; il se joue de nos projets les mieux concertés; il met entre les mains d'un conquérant son marteau redoutable, et il le brise, lorsque déja levé, il va tout écraser de son poids; il agite Israël comme un roseau, et il le transporte à Babylone comme par un coup de vent, *ventilabit trans flumen:* tant notre résistance est inutile, lorsqu'elle ne sert pas de moyen à ses desseins, et tant est grande la facilité avec laquelle il renverse les empires! *Unus est altissimus... et dominans Deus.*

La Pologne toujours agitée, souvent déchirée et sanglante, paroissoit goûter quelque repos sous le règne du grand

Sobieski. Les qualités héroïques de ce prince, l'éclat de ses victoires, l'admiration de l'Europe, arrêtoient les factieux, et forçoient l'estime de cette nation, que le sceptre ne pouvoit soumettre; avec cette réputation qui impose, il manquoit à ce monarque l'art de ménager les esprits, de manier les caractères, de tout pénétrer en restant impénétrable, et de faire servir à ses vues l'apparence de la modération: il voulut placer, de son vivant, la couronne sur la tête de son fils, et prévenir pour cette élection, des suffrages qu'il devoit attendre. Les maux de l'anarchie, les horreurs des guerres civiles, la tranquillité que ce choix assureroit à l'état, tout fut employé pour séduire une nation fatiguée de ses discordes, et accablée du poids de sa licence; mais l'amour de la liberté prévalut sur le pouvoir du prince; et cette démarche précipitée ne produisit qu'une haîne implacable contre sa maison.

Raphaël Lesczynski fit retentir au fond des cœurs la voix de la patrie gémissante. Ce généreux citoyen osoit dire à son roi : » Pourquoi ébranlez-vous les » bornes qu'ont posées nos ancêtres ? » Ces hommes sages, en défendant » l'élection d'un successeur pendant la » vie du prince, n'ont-ils pas vu que » l'espérance de la faveur, et l'éclat du » sceptre pourroient corrompre les suf- » frages ? Ne pensez plus à nous séduire » par les douces images de la paix et » du repos ; nous aimons mieux les » troubles de la liberté, qu'un esclavage » tranquille. «

Tel fut le père de Stanislas. Je ne remonterai pas à l'origine de sa maison, dont l'ancienneté se perd dans l'obscurité des temps. Le moindre de ses mérites fut d'être d'une naissance illustre ; il trouva dans ses aïeux, cette noblesse de cœur plus glorieuse que celle du sang, qui inspire les sentimens généreux, et qui transmet, avec le souffle de vie, l'amour

de la vertu. L'émulation de leur gloire le pressoit de toutes parts ; et l'éclat d'un grand nom, qui corrompt tant d'ames foibles, ne fut, pour lui, qu'un engagement à l'héroïsme. La bienfaisance et l'humanité faisoient le fond de son caractère ; l'amour du bien, et le desir de rendre les hommes heureux, sembloient seuls lui donner de l'activité ; et sa valeur, sa magnanimité, sa bonté naturelle sortoient d'une source si pure. Persuadé que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, et que nos pensées seules sont en notre pouvoir, il apprit à se vaincre soi-même, à se contenter du nécessaire, à fuir toutes les superfluités qui amollissent, à ne pas enchaîner son bonheur à la fortune, et à l'attendre de la vertu. Son ame fortifiée par ces principes, n'en fut que plus ouverte aux vérités d'une religion qui tourne nos vues du côté du ciel, qui arrache l'homme à lui-même, pour le donner à ses semblables ; qui ne ré-

prime l'amour-propre, que pour rendre la charité plus active ; qui dit aux grands : Vous devez votre puissance aux foibles ; et s'il n'y avoit pas d'indigens, Dieu n'auroit pas donné des maîtres à la terre ; aux malheureux : Consolez-vous dans la croix, qui ajoute un nouveau lustre à la gloire du juste, en le faisant triompher de ses malheurs ; obéissez sans murmure à la loi des évènemens, qui vous domine ; songez que la vicissitude peut ôter tout ce qu'elle donne ; que votre sort n'est pas d'exister dans un point de la durée ; que votre félicité est dans l'avenir : étendez votre vie sur tous les siècles, en l'animant par la vertu ; elle seule est éternelle, tout le reste passe et devient la proie du tombeau.

Ainsi se formoit à la constance, un prince, dont la vie devoit réunir toutes les extrémités des choses humaines ; il puisoit dans les maximes du christianisme, ce mépris des biens passagers,

qui domine toute l'illusion de la grandeur, qui met l'homme au-dessus de sa propre élévation, et qui laisse à l'ame toute l'énergie de l'indépendance. La modération qui régloit ses desirs, étoit le fruit d'une raison éclairée sur le véritable prix des choses: il avoit plutôt ces vertus qui tiennent dans l'ordre et qui règlent l'usage, que ces qualités, souvent funestes, qui forment les révolutions; et avec la force d'un génie né pour l'action, il manquoit de cette impétuosité des passions, qui renverse tous les obstacles, et dont les effets sont plus étonnans que ceux de la vertu. Un citoyen, si loin des empressemens de l'ambition, ne tournoit pas ses regards vers le trône; mais Dieu vouloit l'y conduire, par ces voies qui confondent notre prudence, et qui manifestent toute la profondeur de sa sagesse. Du fond du Nord, il appelle un conquérant, pour être l'instrument de ses desseins, et pour nous montrer

tout ce qu'il peut faire des hommes : il enchaîne la destinée du prince le plus pacifique, à celle du héros le plus belliqueux. On ne vit jamais, avec tant de vertus, des caractères si différens : tous deux pleins de courage, l'un semble braver la mort, l'autre ne la craint pas ; tous deux justes et incapables de s'avilir par des moyens indignes de la majesté royale, l'un attend tout de la terreur de ses armes ; l'autre voudroit plus devoir à l'amour des hommes : l'un estime ces vertus qui font le bonheur des empires ; l'autre brille par cette force qui peut les renverser : tous deux supérieurs à l'adversité, l'un montre de la hauteur dans les disgrâces ; l'autre n'y déploie que de la constance : l'un étonne par son inflexibilité ; quoique abattu, il menace encore de ses regards intrépides, augmente ses prétentions avec ses pertes, s'aigrit par ses revers, compte pour rien le sang des hommes, et aime mieux s'ensevelir

sous des ruines, que de survivre à sa défaite : l'autre ne voit dans la guerre, qu'un fléau destructeur ; la pitié élève un cri touchant dans son cœur, au milieu des combats ; l'amour des hommes commande, en quelque sorte, à son courage ; le devoir seul peut le rendre inflexible ; la gloire d'une résistance opiniâtre, ne le touche plus, lorsqu'elle entraîne de nouvelles calamités ; et toujours disposé à faire des sacrifices au bonheur de l'humanité, il obtient le droit d'intéresser et d'attendrir.

Déja se préparoit cette révolution qui devoit changer la face de l'Europe. Dieu répand sur la terre l'esprit de discorde ; les états se choquent de toutes leurs masses ; les empires sont ébranlés jusques dans leurs fondemens ; le Danois, surpris par une invasion soudaine, met toute sa ressource dans la clémence du vainqueur ; le Russe rassemble en vain toutes ses forces ; Charles

XII fond sur cette multitude, avec la vitesse de l'aigle; la promptitude de son action ne laisse pas le temps de la traverser. En un instant, il renverse cette armée, déja ébranlée par la terreur; la confusion et la frayeur précipitent dans les eaux, ceux qui échappent à ses coups; et le camp de Narva n'est plus qu'un vaste tombeau, où les mourans sont entassés sur les morts. Bientôt ce vainqueur, paroît à la Pologne malheureuse et divisée, comme un lion prêt à la dévorer. Frédéric Auguste, brave, généreux, digne de commander aux hommes, mais plus propre à gouverner un peuple tranquille, qu'à soutenir un trône ébranlé, sentoit échapper de ses mains les rênes sanglantes de cet état: sa libéralité, qui avoit jeté les fondemens de sa grandeur, ne put fixer l'inconstance de ses sujets; les factions qui partageoient les grands, agitoient alors les forces de ce royaume, où la paix, comme dans

l'anarchie, n'est que le besoin du repos. On voyoit à la tête du parti des princes Sobieski, un homme ambitieux, entreprenant, plein d'artifice et d'obscurité, intrigant sans cesse pour arracher le sceptre qu'il feignoit de respecter, et flattant l'autorité qu'il vouloit détruire. D'autres, jaloux de tout pouvoir, et avides de nouveautés, s'agitoient en tout sens, pour voir s'ils ne pourroient rien ébranler. Auguste recourt en vain aux lois pour appaiser tant de troubles; il ne fait que rendre son autorité plus chancelante, en convoquant une diète pour assurer la fidélité de ses sujets. Là toutes les haînes, toutes les jalousies, toutes les vues d'ambition, mêlées ensemble, deviennent plus actives; semblables à ces matières combustibles, qui, rapprochées dans un espace plus étroit, fermentent en s'unissant, et poussent au loin ces masses énormes, que leurs forces dispersées ne pouvoient mouvoir. Là le chef mal obéi, et trou-

vant une résistance égale ou supérieure à son pouvoir, manque de vigueur dans ses desseins, ou de moyens dans l'exécution ; tous les intérêts particuliers pèsent sur l'intérêt public ; la loi même, que la liberté invoque, est séditieuse ; les nobles, indépendans par habitude, réunis dans ces assemblées redoutables, voient mieux ce qu'ils peuvent, séparent leur grandeur de celle de l'état, ne sont plus étonnés du poids du sceptre, mettent un prix à leur fidélité, et regardent l'obéissance comme un bienfait.

Au milieu de toutes ces agitations, l'ame de Stanislas s'élève et se fortifie par les secousses, comme ces arbres qui opposent des racines plus profondes à la violence des orages. Dans cet âge où la raison se perfectionne, et où l'homme commence à appercevoir les rapports qui l'unissent avec ses semblables, la grandeur des événemens étend tout-à-coup la sphère de ses idées, et

donne la dernière forme à son caractère. C'est dans le choc des passions, dans l'ardeur des partis, dans le mouvement des grands intérêts, dans ces momens, où les traits sont le plus fortement dessinés, et où la nature paroît dans toute son énergie, qu'il apprend à connoître les hommes; c'est dans un de ces instans de crise, où la prudence est inutile, et où les remèdes sont autant à craindre que les maux, qu'il étudie les conseils de la providence; qu'il adore ses voies impénétrables; qu'il reconnoît que les événemens dépendent peu du sage; qu'il doit se soumettre à cette force irrésistible qui entraîne tout, et qu'il ne peut lui soustraire que la vertu: c'est au milieu des ravages d'une guerre sanglante, que sa sensibilité se développe: le vaste tableau de l'univers ne lui présente qu'une scène d'horreurs; il voit les préjugés mis à la place des lois de la nature, les peuples victimes de l'ambition des rois,

rois, la force qui étend par-tout les chaînes de l'oppression, la Pologne malheureuse par les principes mêmes de sa constitution, les querelles des grands, changées en faction d'état, des armées étrangères qui la dévastent, et qui n'y laissent que des traces de sang et de carnage. L'image si douce de la félicité publique, vient contraster, avec le spectacle affreux des calamités qui frappent ses regards: son cœur se déchire; il verse des larmes sur les maux de ses concitoyens; il les peint avec cette éloquence touchante, qui naît de l'attendrissement, et qui l'inspire; il rappelle ces jours de prospérités, fruits heureux de la concorde; il intéresse toutes les ames, par le plaisir flatteur de concourir au bonheur de la nation; et la patrie, qui l'observe, s'écrie déja avec transport: Voilà celui qui est digne de commander aux hommes, puisqu'il les aime et qu'il plaint leurs infortunes. Malheur, en effet,

à ces héros sans humanité, qui ne pèsent pas toutes les gouttes de notre sang, et qui n'élèvent leur gloire que sur des ruines! Jamais ils n'obtiendront notre cœur ; ils n'auront pas même notre admiration. Nous la devons à un prince, qui, forcé de combattre, a su gémir sur les maux que la guerre entraîne, et qui a su préférer à cette valeur qui brave la mort sous l'éclat de la victoire, ce courage de la vertu qui sait vivre et mourir pour le devoir et le bonheur de la patrie.

La réputation, disoit un ancien, ne trompe pas toujours, et quelquefois elle fonde un bon choix: *Haud semper errat fama aliquando, et eligit.* Stanislas, plein de mépris pour les bassesses de l'intrigue, n'avoit que cette émulation louable, qui ne tend à l'élévation que par le mérite, et dont toute l'habileté se réduit à se rendre plus digne des honneurs auxquels on aspire. A la grandeur des sentimens, et à l'étendue

des lumières, il ajoutoit cet art de plaire qui gagne les cœurs. Moins jaloux que digne de commander, sa modestie émoussoit tous les traits de la rivalité; et dans une republique, où les vertus d'un grand homme servent quelquefois à le rendre plus coupable, il se trouvoit aussi près de la gloire, qu'il étoit loin de l'envie : *Extra invidiam nec extra gloriam erat.* O vous dont la jeunesse n'est que l'effervescence des passions, et dont le cœur ne s'est jamais ouvert au nom sacré de devoirs et de vertus; voyez ce que peuvent ces sentimens sublimes qui échauffent les ames, cet enthousiasme de la véritable gloire qui fait les grandes choses! A vingt-six ans, Stanislas existe pour ses concitoyens; il s'acquitte envers eux; la patrie lui confie ses plus grands intérêts; elle le charge de présenter les vœux de la diète pour la liberté, au héros, qui enchaîne tout par la terreur de ses armes, et elle met en ses mains le des-

tin de la nation, dans un temps où il fait, pour ainsi dire, son apprentissage des affaires de l'état.

C'étoit le moment marqué par la providence. Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois, avoit prononcé cet arrêt qui fixe les destinées; il avoit dit du haut des cieux : Je suis le Seigneur, c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes, et je la mets entre les mains de qui il me plaît : *Et dedi eam ei qui placuit in oculis meis.* Voyez, en effet, comment le Tout-puissant se joue des projets de la sagesse des hommes, renverse les desseins de leur politique, et trompe leur prévoyance. Tous les vœux de la diète se réunissent en vain pour le prince Alexandre Sobieski ; en vain le héros le plus inconstant dans ses résolutions, appuie cette élection de toutes ses forces; c'étoit le moment des prodiges et des révolutions étonnantes. D'un côté, on voit un prince pressé, par sa nation, de monter sur le

trône, opposer le mérite et les droits d'un frère, qu'il respecte dans les fers, et refuser une couronne, que son père avoit portée avec tant de gloire. De l'autre, un citoyen digne de règner, mais plus effrayé de la grandeur des devoirs, qu'ébloui de l'éclat du trône, ne desirant que la paix, ne cherchant que le bien de sa patrie, libre des vues de l'ambition, cède à la nécessité de donner un chef à l'état prêt à périr par un enchaînement de troubles, et se voit élever sur le trône sans aucun effort, par la seule impression que ses vertus font sur le cœur d'un vainqueur, plus jaloux de donner des empires que de les usurper. Une seule entrevue unit à jamais ces ames que l'héroïsme rapprochoit. Charles XII vit dans le jeune Palatin de Posnanie, un ami digne de lui; il voulut, en plaçant le sceptre dans ses mains, remplir l'intervalle qui les séparoit; et l'Alexandre de notre siècle eut la gloire de couronner Titus. Dès-

lors Stanislas fut attaché à la fortune de son bienfaiteur ; c'étoit s'enchaîner à l'honneur, mais c'étoit se dévouer au péril. Charles, après l'élection, part pour achever la conquête de la Pologne ; Varsovie est prise d'assaut, et tout ce qui résiste, est passé au fil de l'épée. Presque en même temps, Auguste trompe l'ennemi par une marche savante, et vient, avec vingt mille hommes, fondre sur sa capitale, prêt à enlever son rival. D'autre part, Shulembourg oppose à la rapidité du vainqueur, cet art qui combine tous les mouvemens, et quoique vaincu, lui fait envier sa gloire. Je ne suivrai pas mon héros au milieu de tant de chocs et de batailles, combattant par-tout à côté de Charles, suppléant comme lui par l'audace, à la foiblesse des moyens, et se livrant à des périls, où il ne voit plus que l'honneur de la mort. Tant d'actions militaires se pressent, s'embarrassent sous ma plume, peu accou-

tumée à peindre des combats. D'ailleurs je parle en présence du Dieu de la clémence, devant l'autel, où l'Agneau de paix s'immole ; et je ne dois pas troubler par des idées de sang, les cendres d'un prince, que l'humanité dominoit au milieu des horreurs du carnage, et qui frissonnoit à tous les gémissemens des malheureux. Je n'entrerai pas non plus dans le secret des politiques du monde, pour vous montrer l'illusion de leurs promesses, leurs alliances trompeuses, leurs paix conclues et violées presque en même temps, la raison d'état qui couvre tant d'injustices; le cœur de l'homme qui s'égare dans les plus vastes projets, et qui manque toujours de moyens pour s'assurer le succès. Au milieu de tant de mouvemens, de tant d'intrigues, un chaos, où notre sagesse se perd, où les événemens sont liés à des causes imprévues, où les revers naissent des succès, et où le calme, semblable à ces

fermentations sourdes qui préparent des orages, n'annonce qu'une commotion plus violente ; Dieu enfin qui domine tout, qui tient la chaîne des pensées et des actions, se sert de notre folie, de notre prudence, de nos vices, de nos vertus, pour exécuter ses desseins de vengeance et de miséricorde. *Unus est altissimus... et dominans Deus.*

Le terme fatal approchoit : le redoutable capitaine qui a su vaincre, ne sait plus user de la victoire ; les mêmes qualités, qui ont donné tant d'éclat à sa gloire, portées à l'excès, ne servent qu'à l'obscurcir ; son courage, qui a pu braver la mort, ne connoît plus ces dangers que la prudence doit prévoir ; ses succès lui inspirent trop de confiance ; il compte sur la foi d'un traité qu'il a dicté, les armes à la main, avec cet orgueil qui humilie, et qui ajoute à la honte de la défaite, l'aigreur du ressentiment ; il éloigne ses forces d'un ennemi plutôt

subjugué qu'affoibli, pour en poursuivre un autre aussi aguerri et plus fort, dans un pays, où le défaut des subsistances et l'effroyable disposition des lieux, rendoient sa valeur inutile, et montroient que la seule prudence étoit de ne pas s'y engager. Charles, accoutumé à enchaîner la victoire, ne peut fuir devant le Russe tant de fois vaincu; et le souvenir de Narva décide la bataille de Pultawa. Là toute son intrépidité échoue contre les obstacles; la moitié de ses troupes périt de misère; le reste est massacré; et cette armée, sortie de la Saxe si triomphante, n'existe plus. Dès ce moment malheureux, tout va en décadence; et l'inflexibilité du héros, achève de ruiner les affaires, que sa haute réputation pouvoit encore rétablir. Ces temps étoient destinés à des sentimens et à des actions extraordinaires. Tandis que Charles, prisonnier à Bender, intrigue à la Porte, s'obstine à demander des secours, qu'il

ne peut obtenir ; crée, pour ainsi dire, de nouveaux périls, pour chercher une gloire inutile ; combat une multitude, qu'il ne peut vaincre ; force à l'admiration ceux qui blâment sa témérité, et fait tomber les armes de leurs mains, en les étonnant par son intrépidité ; le Czar, triomphant à Moscou, étale aux yeux de ses peuples les débris de la gloire de son vainqueur, et montre à l'univers un grand exemple de l'inconstance des choses humaines : les jalousies, les haînes voilées par des alliances trompeuses, ou suspendues par la crainte, se raniment avec les espérances ; tout le Nord s'enflamme ; la Suède, affoiblie par tant de victoires, et épuisée par la perte de son sang, est attaquée de toutes parts : déja ses voisins considèrent de quel côté tombera ce colosse frappé par tant de mains, et comment ils partageront ses dépouilles. Les troubles recommencent en Pologne : Auguste proteste contre son

abdication, et reprend la couronne; Stanislas, seul touché des calamités qu'entraîne une guerre si sanglante, propose lui-même une paix qui doit lui enlever le sceptre; il presse Charles d'abandonner un ami malheureux, et de ne pas sacrifier, à une vaine générosité, ses véritables intérêts; il court, à travers mille périls, chercher ce monarque, qu'il espère de fléchir; et il hasarde plus pour descendre du trône, qu'il n'a fait pour y monter. J'aime à contempler sa grande ame, si supérieure à l'adversité, si forte contre les revers, qui s'attendrit par la seule idée du bonheur public, et qui s'élève, par le sentiment d'humanité, à un désintéressement, qui étonneroit un siècle de vertu: que s'il n'a pas la gloire de conclure cette paix, pour laquelle il fait de si grands sacrifices, c'est que Charles, plein de confiance en son courage, ne peut céder à la fortune; ou plutôt, c'est que Dieu veut encore

éprouver la constance de Stanislas, et le soumettre de plus en plus à sa main souveraine. Quand on considère, en effet, ce prince élevé au comble de la prospérité, et plongé ensuite dans un abyme d'amertumes, sans avoir à déplorer ses fautes; et sans rien laisser au hasard de ce qui peut lui être ôté par le courage et la prudence, ne reconnoît-on pas ce pouvoir suprême, qui se joue des sceptres et des couronnes? Quand on voit ce monarque toujours poursuivi par les regrets d'un peuple, dont il devoit faire le bonheur, placé de nouveau sur le trône, par le choix de sa nation; ce même trône ébranlé, quelques jours après, par des forces étrangères, et bientôt renversé par l'inconstance de la multitude; la seule ville de Dantzig, qui demeure fidèle à son roi, et qui renouvelle des prodiges de valeur et d'attachement pour sa défense; ses magistrats qui cherchent inutilement la mort sur leurs remparts,

et qui succombent à la douleur de perdre leur prince ; le jeune Plélo, chargeant, à la tête de quelques François, une armée entière, mourant comme Léonidas, et regretté comme lui ; tout ce que le courage d'intérêt et de sentiment, peut sur une bravoure féroce, devenu inutile contre tant de forces ; Stanislas, contraint enfin d'abandonner ces généreux citoyens, fuyant à travers mille périls, et changeant à chaque instant de fortune ; cette même providence, qui rend inutiles toutes les entreprises contre sa personne, et qui semble aussi attentive à conserver sa vie, qu'à renverser sa puissance ; n'est-on pas forcé de s'écrier : Le Seigneur a fait ces choses, pour anéantir le faste des grandeurs humaines : *Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ.*

Mais, en plaignant la destinée de ce prince, ne devons-nous pas admirer cette constance avec laquelle il en a surmonté

si généreusement tout l'effort? Comme un rocher long-temps battu des flots de la mer, domine avec plus de majesté au milieu des eaux, lorsque, dans ce calme qui suit la tempête, il paroît entouré des débris d'un naufrage; ainsi Stanislas, long-temps entraîné par ces mouvemens qui ébranloient le monde, mais toujours triomphant dans les revers, et supérieur à l'inconstance des choses passagères, se montre plus grand, lorsque nous le voyons environné des débris de cette gloire humaine, que l'adversité vient d'abattre. Après tant de vicissitudes et de si grandes pertes, qu'il est beau de voir ce sage dans la retraite, conservant cette dignité de la vertu, sur laquelle les hommes et le sort ne peuvent rien; supportant ses malheurs, avec l'élévation d'un cœur qui connoît le vide des grandeurs; content d'emporter avec lui le suffrage des bons citoyens, l'admiration des grandes ames, et le témoignage satisfaisant

de sa conscience! C'est là qu'il s'occupe du bonheur des hommes, et qu'il cherche les moyens d'étendre l'art de faire du bien; qu'il trouve, dans l'idée consolante de Dieu, les plus doux momens de sa vie; qu'il contracte, en méditant ses attributs, cette habitude de grandeur, qui passe de l'esprit dans le cœur, et qui y fait naître l'enthousiasme de la vertu: c'est là qu'il s'instruit dans la science de l'évangile; qu'il embrasse cette croix, qui unit le christianisme avec les malheurs; qu'il transporte ses desirs au ciel; et que, dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, il s'attache à la possession d'un Dieu que rien ne peut ravir. Que ces ames éprises des vanités du siècle; accoutumées à ramper sur la terre, pour se disputer quelques honneurs; qui se flétrissent par la seule idée d'un revers, et qui, ne pouvant soutenir leurs disgrâces avec courage, craignent de se les rappeler; que ceux qui pensent qu'un héros est

toujours avili par l'infortune, apprennent de Stanislas, que la véritable grandeur ne se trouve que dans la vertu malheureuse; que son image offre alors quelque chose de plus qu'humain, et porte dans les cœurs cette émotion qui élève l'ame en l'étonnant. Nos malheurs, écrivoit ce tendre père à la plus vertueuse des filles, nos malheurs n'étoient grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en connoît point au-dessus de la perte d'une couronne. Devois-je avancer la main pour la reprendre? Non; il valoit mieux attendre les vues de la providence, et nous convaincre du vide et du néant des choses d'ici-bas. O parole qui ne peut être assez entendue, et qui renferme toute la perfection du Chrétien! qu'elle exprime bien la vertu d'une ame, qui est sortie de l'affliction, plus brillante; qui a épuré ses intentions; qui a perdu le goût du monde, et qui a tourné ses desirs vers les biens éternels! Princesse, dont la

destinée étoit si glorieuse ; qui deviez faire le bonheur d'un grand monarque et les délices de la France ; vous faisiez alors la consolation d'un père si tendre ! Il aimoit à se retrouver en vous ; à lire sur votre front les sacrés caractères de la vertu ; à voir dans votre ame cette vive sensibilité qui partageoit ses malheurs, et qui épioit sur son visage le moindre vestige de la douleur, pour la calmer. Au milieu de ces joies douces, qui accompagnent l'innocence, de ces satisfactions réciproques, qui naissent de tous les attachemens fondés sur le devoir, il vous rappeloit ses disgrâces, pour vous humilier sous la main du Tout-puissant ; il vous le montroit comme le seul dispensateur des grandeurs ; il joignoit à ses avis, la leçon des événemens et de la nécessité ; et lorsque le meilleur des rois vous choisit pour son épouse, ce père vertueux vous fit remarquer cette main de Dieu, qui, confondant les vues et l'attente des mor-

tels, vous conduisoit à travers tous les détours de la prudence humaine, sur le premier trône de l'univers. Hélas! des liens si beaux devoient-ils nous donner tant d'alarmes? et la force de nos attachemens ne servira-t-elle qu'à nous faire sentir la grandeur de nos pertes? Pourquoi, dans ces fatales circonstances, les noms de père, de fils, d'aïeul, les mots de tendresse, de piété, de vertu, tout ce qui flatte notre cœur, ne peut-il se présenter à notre esprit, sans que la mort ne s'y mêle pour les obscurcir de ses ombres? Pourquoi, au milieu des tristes devoirs que nous rendons à la mémoire d'un père, les alarmes sur la santé d'une reine si respectable, la crainte de perdre tout ce qui pourroit nous donner quelque consolation, viennent-elles encore augmenter notre douleur? O Dieu! voilà donc les leçons terribles que vous donnez à tous les hommes! vous attachez notre existence au mouvement des siècles; vous nous

soumettez aux lois de la vicissitude; vous composez nos jours de prospérités et de revers; et lorsque l'inconstance des biens passagers ne suffit pas, pour leur ôter cet attrait qui nous séduit; lorsque notre cœur, fatigué de l'agitation des passions, croit saisir l'image du bonheur, en se reposant dans des attachemens plus doux, la mort survient, pour troubler ce repos qui flatte jusqu'aux ames vertueuses; elle brise enfin tous nos liens; elle détruit tous les objets de notre tendresse; elle les confond dans la plus vile poussière, pour nous apprendre que vous êtes seul grand, seul digne de régner sur nos cœurs, et que rien n'est solide dans ce monde, que la soumission à votre volonté souveraine : *Unus est altissimus.... et dominans Deus.* C'est l'instruction que nous laisse la vie agitée de l'auguste monarque que nous regrettons. Il me reste à vous faire voir sa bienfaisance dans une vie tranquille.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME bienfaisant est la plus vive image de la divinité ; c'est le plus beau spectacle que le cœur puisse donner à la raison, libre de préjugés. Mais quel tableau sublime présente la vie d'un monarque, dont la passion la plus forte est d'être utile aux hommes ; qui joint, à cet enthousiasme du bien qui fermente dans les grandes ames, à cette activité qui agite en tout sens pour étendre la sphère du bonheur, cet œil du philosophe qui dirige vers le meilleur but, cette sagesse qui perfectionne l'art de faire du bien, et qui multiplie les ressources! Je vais essayer de tracer ce tableau, en crayonnant l'ame de Stanislas : ses actions peindront mieux la bienfaisance, que mes discours. Il n'a régné que pour faire des heureux ; et après avoir étonné l'univers par sa constance, il est par-

venu, en gagnant les cœurs par ses bienfaits, à cette gloire que l'Esprit-saint consacre, et qui est la plus solide où les rois puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris.*

La France, après plusieurs victoires, venoit de terminer, par une paix glorieuse, cette guerre qu'elle avoit entreprise pour maintenir la seconde élection de Stanislas. Cette nation pleine de ressources, lorsqu'une main habile sait mettre en action les vrais principes de sa force, l'enthousiasme de l'honneur, et l'amour de ses rois, jouïssoit alors de cette considération que la gloire des armes et celle de la justice donnent à un peuple. Elle voyoit sur son trône un prince chéri de ses sujets, estimé de ses voisins, modéré dans l'usage de sa puissance, laissant toujours appercevoir la distance qu'une sage politique met entre l'ambition qui s'agite pour reculer les bornes d'un empire, et cette

grandeur d'ame, qui ne s'arme, que pour la défense d'un allié et l'intérêt des peuples. Toutes les rivalités paroissoient assoupies; l'Angleterre et la Hollande, rassurées sur l'intérêt de leur commerce, ne s'alarmoient plus de nos succès; et l'on vit enfin toutes les puissances s'unir à la France victorieuse, pour changer la scène du monde politique, disposer des états, et dicter ce traité qui donna la Lorraine à Stanislas.

Peuple heureux sous vos anciens maîtres, et qui le serez sous le monarque qui vous gouverne! je ne viens pas ici, avilissant mon ministère, blâmer votre attachement pour des princes qui ont fait votre bonheur. Qu'elles coulent ces larmes que vous devez au souvenir de leurs bienfaits! Elles vous honorent à nos yeux; elles sont le gage le plus sûr de votre fidélité. Ce même attachement prenant sa source dans le devoir, formera le lien le plus fort pour vous unir à la nation. Plus votre ten-

dresse est vive, plus elle vous rapproche d'un peuple qui idolâtre ses rois. Tous ceux qui savent aimer ainsi leur maître, sont des François : ils tiennent par un sentiment si précieux, à cette monarchie, où l'amour unissant toutes les parties, descend sans cesse du souverain au peuple, par les bienfaits, et remonte du peuple au souverain, par la reconnoissance.

Ce fut en accoutumant ses sujets au sentiment du bonheur, que Stanislas sécha leurs larmes, et que ce peuple, dont tous les regards se tournoient vers ses anciens souverains, n'apperçut bientôt que le danger de perdre ce nouveau maître, qui se montroit si bienfaisant. Une vie agitée par tant de troubles; soixante années passées dans des fatigues capables d'altérer la santé la plus robuste, laissoient des inquiétudes sur la durée d'un règne qui commençoit par la félicité publique : mais la plus flatteuse confiance dissipa bientôt ces

alarmes ; la constitution forte de ce prince, le calme de cette grande âme, cette égalité plus assurée dans une vie paisible, cette joie si douce, qui annonçoit une existence agréable, cette vivacité que les années n'affoiblissoient pas, et qui sembloient défier la mort, faisoient penser que des jours si sereins ne pouvoient être obscurcis par les ombres du trépas ; le sentiment même du bonheur, nous ôtoit la prévoyance de sa fin ; nos desirs formoient nos espérances ; nous croyions que nos vœux dictés par la tendresse, la religion, la vertu, entroient dans les desseins du Seigneur, et que les jours d'un prince si cher, devoient être prolongés au-delà des bornes qui terminent la vie des autres hommes. » Non, disoit le père assis au milieu de sa famille, et souriant à ses enfans qui soulageoient sa vieillesse ; » non, vous ne » perdrez pas votre bon roi ; ses ten- » dres regards ont pénétré dans notre » chaumière ;

» chaumière ; et c'est à lui que nous
» devons ces remèdes et ces alimens
» qui soutiennent les restes de ma vie
» languissante : je ne jouïrai pas long-
» temps de ses bienfaits ; la mort étend
» déja ses froides mains sur mes mem-
» bres épuisés ; mais j'emporte avec moi
» la douce espérance que vous serez
» long-temps heureux sous son règne ;
» je vous laisse, pour héritage, le cœur
» d'un prince qui s'attendrira sur toutes
» vos misères. Que le sentiment de
» ses bontés vous console dans les tra-
» vaux les plus pénibles ! que votre ame
» se repose doucement dans cette idée,
» lorsque, fatigués du poids du jour, ap-
» puyés sur votre charrue, vous suivrez
» de l'œil ces longs sillons qu'elle a tracés
» sur les campagnes ! Que la reconnois-
» sance vous anime sans cesse, et que
» tous les jours de votre vie commencent
» et finissent par une prière adressée
» au roi des rois, pour la conserva-
» tion d'un si bon maître ! »

La bienfaisance de l'homme privé n'est que l'effet de cette sensibilité vive, qui s'attendrit à l'aspect du malheureux, qui essuie ses larmes, et qui soulage ses besoins : toujours limitée dans son objet et dans ses ressources, elle ne peut faire le bien, qu'en partageant celui qui est dans ses mains : c'est assez pour elle de chercher des remèdes aux maux qu'elle apperçoit ; rarement elle les prévient, plus rarement encore elle détruit leur cause, et jamais elle ne s'élève à ces vues générales qui embrassent le système de la félicité publique. C'est l'ame du prince qui doit s'occuper de ces grands objets : et quelles lumières sont nécessaires, pour former le plan de la meilleure constitution d'un état ! Quelle étendue de génie, pour saisir l'ensemble, le bien organiser, établir entre toutes les parties la proportion la plus juste, faire qu'elles influent les unes sur les autres, et concourent au même but; observer les maux, et étu-

dier les ressources ; lever les obstacles qui étouffent l'industrie ; ouvrir toutes les sources d'abondance ; diriger, par les lumières du talent, l'activité du travail ; encourager tous les arts, et chercher sur-tout des bras pour fertiliser les terres ; regarder l'agriculture comme le nerf de la puissance ; et ne pas élever un colosse brillant, sans lui donner cette base solide ; après avoir mis en œuvre tous les moyens d'augmenter les biens physiques, rechercher l'influence que les causes morales peuvent avoir sur le bonheur d'un état ; juger le pouvoir de l'opinion, celui des usages ; le fortifier, s'il est utile ; l'affoiblir, s'il est dangereux ; et voir jusqu'à quel point le sage doit respecter son empire ; réprimer sur-tout les vices qui amollissent, et craindre encore plus ce calme qui naît de la foiblesse, du relâchement des ressorts, de l'engourdissement du corps politique, que ces secousses fortes qui lui donnent une

convulsion momentanée ; veiller à la conservation des bonnes mœurs, sans lesquelles un peuple est toujours malheureux ; rendre utile au bien général l'intérêt même particulier qui semble s'y opposer ; vaincre la résistance des passions, par la grandeur des obstacles ; changer à son gré leur direction ; s'assurer, en quelque sorte, leurs forces pour les grands effets, et resserrer dans les limites du bien, cette impétuosité qui pourroit se précipiter vers le mal ; enfin, parcourir l'immense étendue du possible ; rassembler toutes les forces, toutes les lumières, et les faire concourir au bonheur des hommes : tel est le vaste plan que Stanislas embrasse, et veut exécuter pour la félicité publique.

Les mœurs, la religion, la vertu, sont les premiers objets qui fixent ses regards : bien différent des politiques, qui ne connoissent de prix que dans l'or, il voit, comme les anciens législateurs, que les bonnes mœurs sont la

force et le bonheur d'un peuple ; que l'esprit mercenaire anéantit tout principe noble, et ne fait d'une nation qu'un vil amas d'esclaves ; que l'administration qui donne toute la considération aux richesses, n'est que celle d'un tyran qui craint la vertu, et qui, pour la subjuguer, veut l'amollir et la corrompre. Malheur, en effet, à la nation où règne cette criminelle politique, qui voit avec satisfaction le citoyen languir dans la mollesse ; le pontife s'avilir ; tous les corps s'énerver, parce qu'elle en attend moins de résistance, et qui semble ne vouloir remuer que des morts ensevelis les uns auprès des autres! O citoyens! citoyens! cherchez premièrement la vertu ; et vous, prince, excitez-la par des récompenses ; faites que l'honneur et l'estime soient toujours son partage. Dès que le vice opulent ose lancer les traits du ridicule sur la pauvreté vertueuse, et que le mérite est forcé à rougir du noble désin-

téressement, c'en est fait d'un état; tous ses fondemens s'écroulent; et s'il subsiste si près de l'abyme, c'est que ces vices s'étendent, qu'ils passent chez ses voisins, et qu'ils affoibli-sent tout ce qui l'environne. Stanislas connut ce rapport des mœurs avec la prospérité des empires: ces ouvrages où il donne des leçons à l'humanité, et qui instruiront la postérité, en l'étonnant, posent par-tout les bonnes mœurs pour base de la félicité publique. C'est là que paroît cette éloquence de l'ame qui sent la vertu avec transport, et qui la peint avec énergie: son style s'élève et s'enflamme, lorsque, déplorant les malheurs de sa patrie, il combat le luxe, la mollesse, la soif de l'or, le dépérissement du vieil honneur, tous ces vices corrupteurs qui énervent les forces, qui amollissent les cœurs, qui ne laissent d'autres ressorts qu'un vil intérêt, à des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats,

de sacrifices et de sang versé pour l'état. Généreux défenseurs de la patrie, vous deviez à ces grandes vues de notre monarque cet établissement où vos enfans venoient puiser des leçons de bravoure et de grandeur d'ame; où le fils du héros, tiré de l'avilissement de la misère, sentoit qu'il étoit né pour imiter les vertus de ses ancêtres, s'embrâsoit au nom sacré de la patrie qui formoit sa jeunesse, et portoit dans nos armées cette ardeur de la gloire, qui avoit été nourrie par l'émulation de ses illustres condisciples. Et vous qui passez des jours si heureux dans le commerce des muses et des beaux-arts, que ne devez-vous pas à la magnificence d'un prince qui a laissé au monde l'exemple trop rare de cultiver et d'honorer les talens? Persuadé que les lettres adoucissent les mœurs, et que les lumières bien dirigées donnent plus d'éclat à la vertu, il établit par-tout des écoles gratuites; il fonde

dans sa capitale des chaires de mathématiques, de philosophie et d'histoire; il forme cette académie, où le goût s'épure, où le génie, long-temps asservi à des routes tracées par les anciens, peut briser ses entraves, ressaisir le don de penser, et puiser les règles du beau dans les modèles invariables de la nature; où les noms des plus grands hommes de l'Europe viennent se confondre, pour développer les talens de cette nation par l'émulation de leur gloire, ou les couronner par leurs suffrages.

Tandis que Stanislas cherche à étendre les lumières, pour éclairer la vertu, il s'efforce d'arrêter les progrès de cette philosophie criminelle, qui, ne voyant dans l'homme qu'un vil amas de poussière, agité par des besoins physiques, détruit les idées d'ordre, sourit dédaigneusement au nom sacré de religion et de patrie; relâche tous les liens du devoir; laisse les peuples sans princi-

pes, et la vertu sans appui ; regarde en pitié le héros qui fait des actions grandes, et l'homme simple qui n'en fait que d'honnêtes. Quoi donc ! les cieux n'annoncent-ils plus leur auteur ? L'idée de l'Être suprême, du principe de toute vérité, cette idée si sublime, si consolante, où notre ame se repose de l'inquiétude qui la tourmente partout ailleurs, ne seroit-elle qu'une erreur ? Cette religion, qui porte l'empreinte de la divinité ; ce grand ouvrage, qui subsiste dès l'origine du monde, au milieu de la révolution des âges, de la dissolution des empires, des efforts de toutes les passions, sera-t-il détruit de nos jours par quelques sophismes ? Notre siècle se vantera-t-il de nous avoir affranchi de la crainte d'un Dieu vengeur, ce frein pour le mal, et cet encouragement si puissant pour le bien ? Et que gagneront les mortels, lorsque des doutes frivoles auront affoibli ce sentiment précieux d'immortalité, qui

les décide à conserver la vertu pour l'avenir ? N'est-ce pas lui qui les console dans leurs peines, qui écarte le désespoir de leur cœur dans les malheurs extrêmes ; qui effraie le méchant, lorsqu'il va commettre le crime, et qui dit au juste, pratiquant la vertu loin des regards publics : Dieu vous voit, il sera votre récompense ? Stanislas, convaincu de cette influence de la religion sur les mœurs, conserve avec soin le dépôt précieux de la foi dans ses états. Touché de l'auguste simplicité de l'évangile, il s'élève avec force contre ces impies qui voudroient le confondre avec un culte superstitieux et servile : il leur peint cette loi douce, bienfaisante, qui resserre, par les motifs de la charité, tous les liens du devoir ; cette morale si pure, dont le seul but est de plaire à Dieu, dont le seul moyen est d'aimer les hommes : son zèle embrasse tout ce qui peut affermir cette religion dans l'esprit des peuples ; il destine des

hommes apostoliques à parcourir les différentes contrées de cette province, pour y féconder, par la parole sainte, toutes les semences des vertus, semblables à ces nuées bienfaisantes portées sur les ailes des vents, pour fertiliser les campagnes. Par ses libéralités, le culte prend un extérieur digne de la majesté du Tout-puissant. Des temples s'élèvent de toutes parts, et portent jusqu'au ciel le témoignage de sa magnificence. On ne peut assez louer son exactitude dans les saintes observances, son respect pour les ministres, cette humilité profonde qui sembloit l'anéantir devant le Très-haut, et qui déposoit aux pieds des autels tout le faste de la couronne. C'étoit là qu'il prioit le Seigneur de répandre ses bénédictions sur son peuple, et qu'il puisoit dans le sacrement de l'amour de Jésus-Christ, un renouvellement perpétuel de sa bienveillance; c'étoit là qu'il faisoit à Dieu la promesse de consacrer

sa vie au bonheur des hommes. Dans ces momens, où, pénétré de la présence de la Divinité, il se prosternoit dans le temple, je crois l'entendre dire à l'Eternel : Dieu bon ! Dieu clément ! puisque vous avez mis le sceptre entre mes mains, je ne veux en user que pour faire règner la vertu ; je vais seconder les vues de votre bonté, en me rendant utile aux hommes ; soutenez ma foiblesse, agrandissez mon ame, rendez-la digne d'une occupation si sublime ; ma vie me laissera le plus doux souvenir, et j'aurai la confiance de me réunir à vous en mourant, si vous permettez que j'ajoute au bonheur de mon peuple.

O vous, qui nous défendez avec votre sang, et qui nous nourrissez de vos sueurs ! l'humble toît de vos chaumières ne pouvoit vous dérober aux regards bienfaisans de votre prince. Qu'il étoit loin de ces hommes barbares, dont la dureté, pour me servir de l'expression de Job, afflige l'ame du cultiva-

teur, fait pousser des gémissemens à la terre, et couvre de ses larmes le soc des charrues qui ouvrent son sein! *Si adversùm me terra clamat, et cum ipsâ succi ejus deflent.* Il vous regardoit comme les bienfaiteurs de l'humanité; il savoit que le fer, dans vos mains endurcies, mérite autant l'hommage du citoyen, lorsqu'il fertilise le sol de la patrie, que lorsqu'il la défend contre ses ennemis: ses vues se tournoient souvent vers l'économie rurale; ses bienfaits alloient ranimer la bonté de vos cœurs flétris par la misère; il établissoit des greniers publics pour vous protéger contre un ciel d'airain; il eût voulu féconder toutes les campagnes, et y répandre la joie, la sérénité, l'abondance.

Peindrai-je ici cette compassion tendre, qui ouvroit son cœur à toute espèce de misères? Rapprocherai-je de vos regards tous ces lieux, consacrés par sa bienfaisance au soulagement de l'humanité, où sont réunis tous les

âges et toutes les infirmités de la vie ; où la miséricorde, répandant ses largesses, étend ses soins sur la veuve, sur l'orphelin, sur tous les malheureux ; veille à leurs besoins ; procure aux uns des remèdes pour soulager les maux du corps, aux autres les consolations de l'esprit, et les secours pour la conscience ?

Je ne mêlerois pas à l'éloge de tant de vertus utiles, celui des vertus privées, si ces vertus ne naissoient pas les unes des autres, et si cette sensibilité, qui voit avec transport l'image de la félicité publique, étoit autre chose que cette tendresse qui sourit délicieusement aux premières caresses d'un enfant, qui commence à bégayer le doux nom de père. N'est-ce pas en effet dans l'intérieur d'une famille, que les premiers sentimens se développent, que l'ame contracte la douce habitude de s'unir à d'autres ames, de goûter leur bonheur, de l'augmenter par des satisfactions ré-

ciproques ? Et cette bienfaisance, qui se plaît à faire des heureux sur le trône, n'est-elle pas cette même sensibilité qui s'étend à de plus grands objets ? Stanislas fut le meilleur des pères, et le premier vœu de son cœur fut toujours pour le bonheur de notre auguste reine. Il aimoit à s'épancher dans le sein d'une fille chérie ; il lui communiquoit ses pensées, ses chagrins, ses plaisirs, et jusqu'aux plus petits détails de sa vie. On ne se lasseroit pas de transcrire tous les témoignages qu'il lui donnoit de sa tendresse. Nous vous perdons, lui disoit-il, au moment où elle alloit monter sur le premier trône de l'univers ; nous vous perdons, vous qui étiez notre consolation, notre amour, nos seules délices : je vous cherche sans cesse à mes côtés ; je sens qu'il me manque une partie de moi-même, et ma vie semble s'échapper avec mes pleurs. Ne reconnoît-on pas dans l'énergie de ces expressions, cette ame simple et noble,

qui, malgré tous les avantages de la plus glorieuse alliance, s'arrache à une fille tendre qui fait son bonheur? Tel est l'empire que la nature exercera toujours sur des cœurs vertueux: et malheur aux ames qui ne seroient pas émues par des sentimens si touchans! Prince, qui serez l'objet éternel de nos regrets, et qui n'avez été montré à la France, que pour lui faire sentir tout ce qu'elle pouvoit perdre! quelle fut la douleur de votre auguste aïeul, lorsqu'il apprit votre mort! Ses larmes, que la décence contraignoit aux yeux du public, couloient avec abondance dans le sein des personnes qu'il honoroit d'une confiance plus intime. La vertu avoit préparé l'union de vos cœurs; l'humanité, la bienfaisance, la douce sensibilité, la compassion tendre, la piété éclairée, le goût des arts, l'estime réciproque, resserroient encore des liens que la nature avoit formés; il se retrouvoit en vous; et le coup fatal qui vous précipita dans

le tombeau, parut déja le frapper, en brisant l'image de ses vertus.

Il falloit des amis à une ame si sensible, si agitée par la passion délicieuse de faire des heureux. Ce desir d'étendre sans cesse le cercle du bonheur, et d'y faire entrer tous les hommes, devoit, pour ainsi dire, avoir une action plus forte vers le centre, et laisser un intérêt plus vif pour ceux que l'estime, le goût, l'habitude du commerce, la ressemblance des vertus en rapprochoient. Amitié sublime! est-il donc vrai que les princes sont toujours privés de vos douceurs? La vile adulation, ou la hauteur ferme-t-elle leur cœur à vos tendres épanchemens? et les vertus qui s'unissent avec tant de force, ne peuvent-elles pas, malgré la distance des rangs, établir entre les grandes ames une correspondance flatteuse, et une concorde inaltérable? Stanislas connut le prix de l'amitié; et dans un rang si élevé, personne ne sut mieux goûter

ces douceurs de la société, qui font le plus grand agrément de notre vie. Vous le savez, Messieurs, et ma foible voix n'est ici que l'interprète de tous les cœurs ; vous le savez, vous sur-tout, qui, après avoir joui long-temps de sa confiance, environnez maintenant ce triste monument, où reposent ses cendres chéries ; mêlez les larmes de la tendresse à celles de l'admiration, et conservez encore plus le souvenir de l'homme aimable, que celui du héros. Quelle ame c'étoit pour vous que celle de Stanislas ! Quel intérêt tendre ! quels doux épanchemens ! quels soins consolans ! Il aimoit à se reposer, dans votre cœur, des soucis du trône : il y oublioit ses peines, il y soulageoit ses douleurs. Tantôt ses larmes se confondoient avec les vôtres ; tantôt, la sérénité qui brilloit sur son front, la tendresse qui animoit ses regards, sembloient sourire à la vôtre, et exprimer la satisfaction qu'il goûtoit avec vous. La franchise,

la candeur, une joie douce, une familiarité d'estime, faisoient le charme de ses entretiens; tout y étoit esprit, tout y étoit bonté : on n'appercevoit plus la différence des rangs, il falloit s'en souvenir : le desir de plaire, qui fait la douceur du commerce d'égalité, animoit autant le monarque que le sujet, et l'amitié ne laissoit plus d'intervalle.

Par quelle invisible chaîne s'attachoit-il tous les cœurs? par cette bonté qui le rapprochoit de tous; par ce desir d'être aimé, qui l'a suivi jusques dans les bras de la mort; par cet art charmant de donner plus de prix aux bienfaits, en marquant de l'estime pour les personnes, de dire des choses touchantes, de caresser, pour ainsi dire, l'amour-propre, et de choisir l'endroit le plus flatteur. Sans faste dans la gloire, sans ostentation dans la vertu, ne s'élevant pas pour paroître grand, ne s'abaissant pas pour être affable, chacun le trouvoit tel qu'il le souhaitoit. La noble

simplicité qui étoit dans son ame, se répandoit sur toute sa maison ; un appareil, plus majestueux qu'imposant; un goût, plutôt d'élégance et d'agrément, que de frivolité; par-tout l'image de l'ordre, de l'aisance, du bonheur; un domestique immense, tenu dans la subordination d'une famille; la vénération des courtisans, que l'amour rendoit plus touchante ; le citoyen qui venoit tous les jours s'informer de la santé de son roi, et épier les changemens que l'âge faisoit sur son visage, pour juger de la durée de son bonheur; l'habitant de la campagne, qui s'en retournoit content, après avoir vu son bon maître. Au milieu de ces objets attendrissans, Stanislas, entouré de ses sujets, comme un père de ses enfans, fixant tous leurs regards, jouïssant de la satisfaction de les voir heureux; goûtant ces vertus paisibles, et cette gloire tranquille que l'on ne partage plus avec la fortune; donnant une partie de son temps aux

besoins de l'état, et le reste à des délassemens utiles ; tantôt conduisant des amis dans ses superbes allées, dans ses maisons délicieuses qu'il avoit embellies ; les entretenant des grands objets de la nature, de la religion, de la politique, et traitant ces questions qui occupoient les Platon et les Socrate ; tantôt exécutant ses projets pour l'embellissement des villes; élevant des monumens à la gloire de son successeur ; interrogeant les artistes, examinant leurs plans, et dirigeant l'art même dans la construction de tant d'édifices publics, dont la postérité admirera le goût et la magnificence.

Ainsi couloient sous l'empire de la vertu, dans un repos sans indolence, dans des plaisirs sans mollesse, les jours sereins d'une vie sanctifiée par la piété, et consacrée au bonheur des hommes. Falloit-il que le cours d'une vie si belle fût interrompu par un accident aussi imprévu que terrible ? O jour ! ô mo-

ment affreux ! où nous entendîmes retentir autour de nous de longs sanglots entrecoupés de cette triste parole : *Le feu a pris aux vêtemens du roi. sa vie est dans le plus grand danger ! le roi est dangereusement malade !* A la première nouvelle de cet accident affreux, qui de nous ne se sentit pas frappé, comme si la mort eût menacé le plus tendre des pères ? Tout étoit en alarme; on ne voyoit que l'image de la douleur: on couroit vers le palais, pour s'informer de l'état du prince ; on recevoit avec avidité ces premières nouvelles qui éloignoient l'idée du danger. Déja la confiance ranimoit tous les cœurs; *une minute de plus*, disoit-on, *et nous n'avions plus de roi, plus de père.* O Dieu ! qui l'avez arraché à une mort si cruelle, achevez sa guérison, et conservez-le pour notre bonheur. Hélas ! ce bon roi cherchoit lui-même à tromper notre douleur ; il nous cachoit ses maux, pour adoucir nos inquiétudes. Presque entre les bras

de la mort, et déja glacé sous ses froides mains, il entretenoit sa cour attendrie, avec une tranquillité qui rassuroit nos craintes. C'étoit le même esprit, la même bonté; le dirai-je? c'étoient les mêmes charmes. On voyoit encore le doux sourire sur ses lèvres; et la tendresse sembloit lui donner de nouvelles forces, lorsque ses amis venoient baiser ses mains défaillantes. Triste consolation! puisque la mort a éteint ce courage paisible, qui ne s'aigrissoit pas contre elle, et que le souvenir de tant de douceur, de tant de vertus, ne sert qu'à augmenter la grandeur de notre perte. Tout change, en effet, après quelques jours d'espérance. L'heure fatale sonne, l'on apperçoit la fin prochaine du prince. Les alarmes augmentent à chaque instant. On n'entend plus que les gémissemens du désespoir, et les mains tombent au peuple, de tristesse et d'abattement: *Manus populi terræ conturbabuntur.* Chaque famille craint la mort d'un père;

chaque citoyen se rappelle le trait qui lui paroît le plus touchant, dans une vie si belle ; il le raconte avec attendrissement, et s'interrompt par ses soupirs. A travers les sanglots, les larmes d'un peuple immense, le courtisan se précipite vers le palais, pour voir son cher maître, et lire sur son visage, non ce qu'il peut espérer pour sa fortune, mais ce qu'il doit craindre pour sa tendresse. Tout fond en larmes, tout retentit de ce cri funeste : *Nous perdrons notre bon roi.* Bientôt la consternation devient générale ; la nouvelle se répand avec rapidité dans la province; toutes les villes sont émues, tous les travaux sont suspendus ; rien ne paroît intéressant dans un si grand danger : le magistrat descend du tribunal ; le ciseau tombe des mains de l'artiste ; les charrues sont abandonnées dans les campagnes ; la mère n'entend plus les cris de son enfant, et s'arrache de ses bras pour courir aux pieds des autels :

on ne sent plus que cette émotion de la piété, qui, dans les grands périls, nous jette dans le sein de la providence : tous les citoyens se regardant tristement, marchent vers le temple, pour implorer la miséricorde; le prêtre mêle ses larmes à celles du peuple; ses sanglots interrompent ses prières; et accablé lui-même du poids de sa douleur, il achève avec peine le sacrifice, qu'il offre au Dieu de force et de consolation. Au milieu d'un trouble si général, dans des cœurs, qui avoient l'intérêt le plus vif pour le bonheur du prince, règnoit la plus grande sécurité sur son salut éternel; et dans ses derniers momens, où la maladie livroit à l'engourdissement ses sens affoiblis, on n'avoit pas la moindre inquiétude sur ses dispositions chrétiennes. Je dois ce beau, ce consolant témoignage à votre juste douleur, à celle de notre auguste monarque, dont les regrets sont d'autant plus vifs, qu'il sait mieux estimer les

vertus ; à celle de la famille royale, que les seuls motifs de la religion peuvent soutenir contre un coup si terrible. Le prince qu'ils pleurent avec nous, avoit prévenu, par la pénitence et par des œuvres saintes, l'heure fatale de troubles et de ténèbres : une vie passée dans les sentimens et les exercices de la foi ; tous les devoirs de la religion remplis avec ferveur ; une piété tendre, qui s'alarmoit des infidélités les plus légères; la participation fréquente des saints mystères ; des jours consacrés au bonheur des hommes, et animés de cette charité qui subsiste éternellement dans le sein de Dieu ; une soumission constante à la volonté divine, dans tous les évènemens ; la résignation la plus forte, au milieu des plus vives douleurs ; la confiance aux mérites du Rédempteur, et la joie de s'unir à sa croix par les souffrances ; n'est-ce pas là ce qui justifie le chrétien ? Et après une carrière embellie par tant de vertus, la

mort est-elle autre chose, que le passage du temps à l'éternité bienheureuse? C'est le sommeil du juste, qui s'endort tranquillement dans le sein du Seigneur; c'est le retour d'un fils qui vient, après une longue absence, se jeter entre les bras de la tendresse paternelle ; c'est ce que nous avons vu dans le prince que nous regrettons sur la terre ; et lorsqu'un pontife, tendrement attaché à ce monarque, et long-temps témoin de ses vertus, lui présentoit les remèdes de la religion ; lorsque, recevant ses derniers soupirs, il prononçoit les prières qui achèvent d'enfanter le fidèle à la vie éternelle, nous pensions tous que ses vœux étoient exaucés ; que cette grande ame alloit se réunir à son Créateur ; qu'un prince si pieux, si bienfaisant, règneroit à jamais dans le ciel, et y trouveroit le prix immortel de ses vertus.

N'attendez pas, Messieurs, que j'expose à vos yeux les tristes images de

la patrie, de la vertu, versant des larmes sur le tombeau d'un prince, qui a fait le bonheur des hommes; que je vous rappelle ce jour de deuil, où un peuple abattu, consterné, suivoit la pompe funèbre de son roi, le cherchoit encore dans les ombres de la mort, et s'arrachoit avec effort à ses déplorables restes; que je vous fasse entendre les cris du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, qui demandent encore leur père, leur consolateur, leur appui. Dans une calamité si générale, chacun trouve en soi la source de son affliction; et il faudroit plutôt songer à calmer votre vive douleur, qu'à l'augmenter par des images si fortes. Un plus grand objet se présente à ma pensée; la mort d'un roi bienfaisant, est autant une instruction qu'un malheur pour l'humanité. Quand Dieu frappe ce coup terrible, il veut détacher nos cœurs de la terre, en arrêtant le cours de nos prospérités; il ôte à tout ce

qui nous séduit, ce charme secret qui fait oublier le ciel; il nous fait voir, après quelques vaines douceurs, que les maux du monde sont toujours plus réels que ses biens, et ses chagrins plus vifs que ses joies; il nous apprend que le présent n'est rien, que notre destinée est dans l'avenir, qu'il faut servir le roi tout-puissant, parce qu'on ne trouve de félicité durable que sous son empire : *Unus est altissimus.... et dominans Deus.* Venez donc, vous qui pleurez le meilleur des maîtres, peuple qu'il rendoit heureux, grands qu'il honoroit de sa confiance et de son estime; venez tous, environnez ce triste monument, percez ce voile lugubre, considérez ce qui reste d'une vie si belle : des inscriptions, qui rappellent quelques actions de ce prince; des titres qui font souvenir qu'il a existé, en faisant penser qu'il n'est plus; des images fragiles, que le temps ne tardera pas à détruire. Dites en voyant

les débris de tant de grandeurs, en admirant peut-être à la lueur des torches funèbres les tristes décorations de ce temple : voilà donc ce qui reste de ces puissances, qui semblent nous écraser de leur poids, un tombeau qui n'occupe plus d'espace que pour renfermer un plus grand vide. Voilà tout ce que la magnificence, la piété, la tendresse, peuvent faire, pour honorer un monarque chéri, rappeler le souvenir de ses bienfaits, proposer l'exemple de ses vertus, louer ce qui n'existe plus dans le temps, et terminer l'éloge le plus pompeux, par l'aveu du néant et de la fragilité de son objet. Mon Dieu, que nos pensées sont incertaines! et faut-il que l'erreur nous domine de toute part? Tandis que notre éloquence s'épuise à jeter quelques fleurs sur des cendres insensibles, l'ame de ce grand prince, plongée dans le sein de la divinité, ou soupirant après le moment de cette union bienheureuse, n'é-

coute plus nos louanges stériles, et ne voit rien de solide, rien d'intéressant pour elle, que nos prières. Ecoutez donc, Seigneur, les vœux de votre peuple, ces vœux que l'amour inspire, et que la piété consacre; souvenez-vous de ce nouveau David, de sa patience, de sa soumission, de sa charité, de sa droiture; couronnez cette foi humble, cette dévotion tendre, toutes les vertus chrétiennes dont vous aviez rempli son cœur; donnez le repos de la sainte Sion à cette grande ame, qui ne s'est occupée sur la terre que du bonheur des peuples qui vous adorent : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* Et vous, pontife si cher à la religion et à l'état, plus illustre par vos vertus, que par l'éclat d'un grand nom, et les dignités qui vous décorent, remontez à l'autel; substituez aux tristes accens de notre douleur la voix de la victime sainte; achevez le sacrifice, dont l'immortelle vertu

purifie toutes les souillures; versez avec confiance le sang de l'agneau sur cette ame pieuse; que ses mérites infinis lui ouvrent le ciel; qu'ils fassent naître dans nos cœurs la douce espérance de la rejoindre dans l'éternité bienheureuse; et que nous sortions tous de ce temple, persuadés qu'un prince si bienfaisant, un chrétien si parfait, jouït devant Dieu d'une gloire plus solide, plus éclatante que celle dont il est couvert devant les hommes.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

Omnes viæ ejus pulchræ, et semitæ ejus pacificæ.

Toutes ses voies ont été belles, et notre ame se repose doucement sur les traces qu'il nous a laissées. *Proverbes*, chap. 3.

AINSI le sage jugera d'un prince, digne de commander aux hommes, et né pour leur bonheur. Après avoir suivi dans l'histoire, ces grandes révolutions qui ont fixé la destinée des empires; après avoir admiré ces héros, qui ont rempli la terre du bruit de leurs victoires, fatigué de n'avoir vu que des ruines, de n'avoir contemplé que des malheureux, de n'avoir éprouvé que ces émotions fortes, qui n'agrandissent

l'ame, qu'en déchirant le cœur; il tournera ses regards vers le prince que nous regrettons; il cherchera dans le tableau de sa vie, ces traits que l'on admire avec attendrissement; et rempli de cette satisfaction pure, que laisse le spectacle du bonheur, et l'image de la vertu, il s'écriera: Toutes ses voies ont été belles; et notre ame se repose doucement sur les traces qu'il nous a laissées: *Omnes viæ ejus pulchræ, et semitæ ejus pacificæ.*

A la vue de ce tombeau, où la mort assise sur les débris de toutes les grandeurs, couvrant de ses ombres toutes les vanités du siècle, respecte la seule trace du juste, donne un nouvel éclat à ses vertus, et ne fait qu'embellir son triomphe; nos jugemens sur le prince dont nous pleurons la perte, ne sont-ils pas les mêmes? Et la haute idée que nous en avons conçue, n'est-elle pas exprimée par ces paroles de mon texte: *Omnes viæ ejus pulchræ?*

Lorsque l'éloquence humaine veut

éblouir par l'éclat des événemens, son art, ses succès, ses efforts, tiennent encore à la vanité; elle aime mieux peindre cette force qui renverse, et qui varie à chaque instant ses tableaux, que cette sagesse qui laisse tout à sa place; la rapidité de ses mouvemens, l'énergie de ses traits, l'éclat de ses images, tout tend à remuer dans les auditeurs, les passions qui agitoient son héros; à entretenir cette illusion, qui, fixant tous les regards sur la grandeur de l'action et l'éclat du succès, nous empêche de refléchir sur les calamités qui en sont la suite. Ici je ne dois ni déplorer des foiblesses, ni consacrer des vices brillans, par des éloges; je n'ai pas à peindre ces grandes révolutions, qui changent la scène du monde, et qui font gémir sur leur effet, lors même que l'on admire la force, ou les talens qui les produisent. Je vous présenterai un spectacle plus grand aux yeux de la raison, plus touchant pour

le cœur, plus consolant pour la vertu; un prince qui a préféré le devoir à la gloire; qui, avec tous les talens, a eu le mérite plus rare de n'en user que pour le bien; qui a aimé tout ce qu'il devoit aimer; qui a fait tout ce qu'il devoit faire; qui est mort comme il devoit mourir; digne enfin de cet éloge de saint Ambroise: Il est véritablement grand, puisqu'il a été tout ce qu'il devoit être : *Grande est aliquem intrà se tranquillum esse, et sibi convenire.*

O vous, qui environnez ce triste monument, que ne puis-je satisfaire à ce que vous desirez de moi, en louant dignement un héros chrétien, qui vous inspire tant de respect, d'admiration, de tendresse et de douleur! Que ne puis-je me pénétrer des sentimens de toute l'Europe, dont il étoit estimé; de ceux de la cour, dont il faisoit les délices; de ceux de la nation, dont il étoit la plus douce espérance; de ceux de

la religion, qui le regardoit comme sa gloire et son appui! Plein de ces idées, mon ame pourroit s'agrandir avec ces objets, et produire un intérêt général, en vous montrant dans la mort d'un seul homme, une perte pour l'univers; mais, trop foible pour me soutenir dans un plan si vaste, et pour vous montrer tout ce que nous pouvions attendre de monseigneur le Dauphin, je me bornerai à louer ce qu'il a fait; moins éloquent que les orateurs qui ont célébré ses vertus, je me ferai un devoir d'être aussi vrai. Ce grand prince a su réunir tout ce que les hommes admirent, et tout ce qu'ils aiment. L'élévation de l'ame et la bonté du cœur faisoient le fond de son caractère; mais le devoir seul régloit ses actions, et il le préféroit toujours à l'éclat; c'étoit là le secret de sa vie, et ce sera le plan de son éloge. Aussi grand que vertueux, sa vertu, qui préféroit toujours le devoir à l'éclat, a fait la sage

obscurité de sa vie; première partie. Cette même vertu, qui a trouvé dans les derniers jours de sa vie, l'occasion de déployer son héroïsme, a fait l'éclat de sa mort; deuxième partie : c'est l'instruction que nous laisse la vie et la mort de très-haut, très-puissant et excellent prince, monseigneur le Dauphin.

PREMIERE PARTIE.

L'IDÉE de puissance est, dans l'esprit des hommes, la seule mesure de la grandeur; tout ce qui donne de l'ascendant sur les autres, la force, le courage, les talens, l'étendue des lumières, la sûreté et la fécondité des ressources, tout ce qui peut multiplier les moyens de produire de grands effets; voilà ce qu'ils admirent, et à quoi ils consacrent des éloges : insensés ! ils ne voient pas que ces qualités peuvent être également funestes, ou avan-

tageuses à la société ; qu'elles ne sont que des moyens de nuire, lorsqu'elles sont mises en œuvre par les passions, et que la vertu seule peut les rendre utiles. Il est, sans doute, beau de remporter des victoires ; de remuer à son gré les esprits ; d'exercer un empire sur des ames, que l'estime nous soumet ; de toucher ces ressorts qui agissent à de grandes distances, et qui ébranlent au loin l'univers : mais si l'ambition seule livre des batailles, si ces grands mouvemens ne sont que les agitations des passions, si ces actions brillantes ne laissent que des ruines, ne deviennent-elles pas les instrumens des malheurs publics?

La supériorité des talens, l'activité, le courage, le génie, fécond en moyens et en ressources, ne forment donc la véritable grandeur, que lorsque l'amour du devoir les fait servir au bien public. Le grand homme est celui, qui, pouvant aller à la gloire par des succès

brillans, n'y va que par la vertu ; qui, sûr de produire de grands effets par l'emploi de ses forces et de ses lumières, ne veut en produire que d'utiles ; et qui sait sacrifier la gloire même au devoir.

Tel fut monseigneur le Dauphin. La France, après un règne, où elle avoit appris tout ce qu'elle pouvoit entreprendre, et tout ce qu'elle pouvoit perdre, réparoit ses forces dans le calme d'une longue paix, et se relevoit de cet épuisement qui avoit succédé à la grandeur de ses efforts: cette nation, dont la réputation ne pouvoit croître au dehors, ne desiroit dans ses maîtres, que ces vertus qui assurent le bonheur des empires. Dieu qui fait les destinées publiques, en formant le cœur des princes, nous avoit donné un roi selon nos desirs. Louis XV, porté du berceau sur le trône, montroit, dès ses premières années, ces inclinations douces et bienfaisantes,

cette modération, cet amour de la paix et de la justice, que son auguste bisaïeul, gémissant sur ses victoires, avoit demandés, comme un autre David, pour son fils Salomon. Tout ce que la jeunesse a d'aimable; cette majesté, mêlée de douceur, qui inspire une vénération si touchante; cet extérieur grand et auguste, qui annonce le souverain et qui fixe les regards qui le cherchent; cet abord facile, si puissant sur une nation qui aime tant à voir ses rois; ce fonds de probité, de droiture, de vérité, qualités qui honorent les princes mêmes, et qui leur attachent les peuples; tout ce qui pouvoit augmenter la tendresse des François pour leurs rois, se réunissoit dans ce monarque, pour le rendre maître de tous les cœurs. La jeunesse de l'état, comme celle du souverain, paroissoit vive et florissante; rien ne manquoit à notre bonheur, que l'assurance de sa durée; et au milieu des prospérités que nous

goûtions sous le règne d'un prince bienfaisant et pacifique, le premier vœu de nos cœurs étoit pour sa conservation ; le second, pour demander au ciel un successeur qui lui fût semblable : *Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico.*

Vous entendîtes, ô mon Dieu ! des vœux si tendres ; le lien de la succession royale, le gage du bonheur des peuples, Louis Dauphin fut donné à la France : sa naissance, regardée comme un bienfait du ciel, fit éclater notre reconnoissance : chaque jour augmentoit la joie de la nation, en affermissant ses espérances ; la constitution forte de ce prince, qui laissoit moins d'inquiétude sur sa conservation ; l'excellence de son naturel, qui sembloit prévenir les soins de l'éducation ; la majesté de ses ancêtres, peinte sur son front, et qui annonçoit ses grandes destinées, tout flattoit la tendresse des peuples ; et ils ne craignirent plus qu'elle fut séduite, lorsqu'ils virent son enfance

confiée à cette respectable dépositaire, dont les mains habiles avoient déja formé celle d'un roi qu'ils chérissoient.

Déjà on voyoit briller dans cet héritier du trône, ces premiers traits qui donnent la forme au caractère, et qui l'expriment d'autant plus sûrement, que l'ame ne suit encore que sa pente, et ne raisonne pas ses affections. Il existe en effet dans tous les hommes, des qualités primitives, des traits ineffaçables, qui sont, pour ainsi dire, le fonds de leurs ames; qui influent sur toutes les actions de leur vie; qui ne décident pas s'ils seront vicieux, ou vertueux, mais qui sont le mode de leurs vices ou de leurs vertus. Lorsque leurs idées morales ne sont pas développées, que la beauté de l'ordre ne les frappe pas encore, et que l'amour de la justice ne les attache pas au devoir; la bonté du cœur, qui se manifeste par les émotions de la sensibilité, et l'élévation d'une ame prompte à recevoir

toute impression de grandeur, sont les qualités qui peuvent fonder les plus flatteuses espérances. Elles se mêlent quelques fois avec des inclinations vicieuses, mais elles sont la base nécessaire des grandes vertus.

Douce sensibilité, bonté du cœur, qui produisez le bien en le faisant aimer, et qui donnez aux vertus cette activité, qu'une froide raison peut ralentir; vous parûtes dans l'ame de ce prince, avant même que sa bouche pût exprimer vos émotions; l'aspect d'un malheureux faisoit palpiter son cœur; et l'agitation de ses mains, trop foibles pour le soulager, sembloit solliciter les secours qu'il ne pouvoit lui rendre. L'élévation de son ame éclatoit en même temps que sa bonté; une curiosité vive et empressée de se satisfaire sur tous les objets, annonçoit un esprit qui sentoit ses forces; qui voyoit où il pouvoit atteindre; qui s'agitoit sans cesse pour reculer ses

bornes, et briser ses entraves. Quel fut l'étonnement d'un grand ministre, dont la mémoire sera toujours chère à la France, lorsque voulant briser l'orgueil du jeune prince, et lui rappeler sa dépendance, au milieu des hommages et des respects qui pouvoient affoiblir cette idée; il ne trouva dans cet auguste enfant, que cette noble confiance, qui est la source de l'héroïsme! Vous voyez, lui disoit ce ministre, cet éclat qui vous environne : tout vient du roi; tout est au roi; rien n'est à vous. *Au moins*, répondit monseigneur le Dauphin, *mon cœur & ma pensée sont à moi.* N'est-ce pas là l'essor le plus élevé du sentiment? Et que ne devoit on pas attendre d'un prince, qui dans un âge si tendre, sentoit la dignité de son ame, et la respectoit assez pour ne jamais l'avilir? Celui qui ne place pas toute sa grandeur dans le fond de son cœur, est toujours petit, foible, jouet de la vi-

cissitude et des événemens. Le véritable héroïsme est indépendant de tout ce que la fortune peut donner ou ravir; il est à l'homme, comme son cœur et sa pensée ; il s'honore plus de ce qu'il est, que de ce qu'il peut paroître ; et s'il est dangereux qu'il ne flatte trop l'amour-propre, du moins il ne produit jamais que cet orgueil, qui fait les grandes choses. Ce trait sublime ne devoit pas m'échapper dans l'éloge de ce prince ; il développe mon plan ; il commence à nous indiquer le secret de sa vie. Son cœur et sa pensée étoient à lui : c'étoit là que se trouvoit sa grandeur ; ses actions tenoient à l'ordre établi ; il devoit s'y conformer ; sacrifier l'éclat à la vertu ; concentrer dans une sage obscurité, tout ce qui préparoit sa gloire ; échapper en quelque sorte à l'œil du courtisan, toujours attentif à saisir ce qui peut fonder ses craintes et ses espérances ; remplir aux pieds du trône, le devoir

de la soumission ; regarder la volonté du monarque, comme le seul principe agissant dans l'état ; obéir comme le premier des sujets, sans jamais laisser appercevoir ce qu'il pourroit commander, lorsque tout marcheroit à sa parole. C'étoit là le secret admirable de sa vie, dont la révélation nous fait écrier aujourd'hui : Toutes ses voies ont été belles, et notre ame se repose doucement sur les traces qu'il nous a laissées : *Omnes viæ ejus pulchræ, & semitæ ejus pacificæ.*

Il est pour tous les hommes, un âge où les sens et l'attrait du plaisir, prennent un empire d'autant plus absolu, que la raison est peu développée, et que le cœur ne s'ouvre pas encore aux charmes de la vertu : ce temps d'ivresse, où l'ame ne suit que l'impression des objets extérieurs, et où nos sensations forment presque toutes nos volontés, est l'écueil ordinaire de l'innocence, et répand souvent de

l'amertume sur notre vie ; il arrête les progrès de la raison ; il retarde le développement de la vie morale ; et lorsqu'il unit au goût de la dissipation, l'attrait de la volupté, il prépare pour l'avenir des regrets, qu'une sagesse trop tardive ne fait que développer. Quelques nuages répandus sur la jeunesse de monseigneur le Dauphin, tels que ceux qui obscurcissent l'aurore du plus beau jour, faisoient craindre des orages ; une hauteur de caractère, qui pouvoit dégénérer en orgueil ; une impétuosité naturelle, qui tendoit à briser tous les liens ; le feu et la vivacité d'une imagination capable de créer des objets pour les passions, augmentoit encore son dégoût pour les occupations sérieuses, dans un âge où le plaisir seul paroît intéressant ; et sembloit éloigner de son but, cette ame née pour la vertu. Votre grâce, ô mon Dieu ! qui donne le lait aux enfans, comme le pain aux forts, sauva ce

prince

prince d'un si grand écueil ; elle s'empara pour ainsi dire de sa première tendresse ; elle tourna vers vous, par les charmes secrets de la piété, les mouvemens de ce cœur qui cherchoit un objet ; la foi, qui prescrit les obligations sans les discuter, suffit pour lui faire contracter l'habitude des mœurs pures et saintes, dans un âge, où l'on agit plus par sentiment que par réflexion : bientôt la raison lui montra des devoirs ; il entendit le doux nom de vertu ; et il trouva dans le fond de son cœur, le sentiment qu'il exprime. Ce moment où son ame se replia sur elle-même, découvrit toute son élévation ; il fut effrayé de la force de ses penchans, et de l'impétuosité d'un caractère trop prompt à s'irriter ; mais il fut assez grand pour vouloir se corriger, et assez courageux pour prendre, même dans la pente de son cœur, le frein qui devoit la réprimer. Cette impression de grandeur qui produisoit la fierté, lui

suffit pour l'enchaîner, et pour la soumettre avec force ; il n'eut qu'à lui montrer l'avilissement de l'excès où elle pouvoit le précipiter. Déja cette hauteur, qui s'irritoit contre tout ce qui sembloit la dominer, n'est plus qu'une élévation de raison, qui respecte les bornes du devoir, dès qu'elle les connoît : cette sensibilité vive, qui rendoit l'attrait du plaisir si dangereux, n'est plus qu'une tendresse de sentiment, qui donne à sa bienfaisance, et aux vertus sociales, cette activité qui naît de la force des affections : se respectant trop pour s'avilir ; méprisant trop la fausse gloire, pour vouloir s'agrandir, par l'erreur, dans l'opinion des autres, il montre en même-temps de l'horreur pour le vice, et de l'aversion pour la flatterie. Au milieu d'une cour, où les hommes sont remués par les plus grands intérêts, il les voit souvent vains et rampans, réunissant la honte de la bassesse, et la

fierté de l'orgueil : il comprend que ce n'est pas d'eux, qu'un prince doit attendre la vérité ; il la trouve à peine dans quelques ames assez fortes, pour ne pas craindre de lui déplaire ; il la cherche dans la tendresse d'une sœur, dont la mort a répandu des regrets sur toute sa vie : Convenons, disoit-il à cette auguste princesse, de nous dire mutuellement nos défauts. Nous sommes trop grands, on nous flattera ; ce n'est que d'un frère et d'une sœur, que nous pouvons apprendre à nous bien connoître.

Auguste religion, c'est ici le moment de votre triomphe ; ce cœur si touché de la véritable grandeur, qui craint plus la flatterie que les reproches ; qui peut rougir d'une foiblesse, mais qui est incapable de l'excuser par de fausses maximes ; ce cœur si docile à la vérité, doit goûter la sainteté de vos préceptes ! vous seule pouvez lui peindre ce Dieu puissant, immortel,

maître des siècles et de l'éternité, qui doit être l'objet et la fin de ses desirs! Que la méditation de la loi achève de l'enflammer pour le bien! qu'elle donne à ses yeux, un nouveau prix à la vertu! et qu'elle l'affermisse, en fondant ses espérances sur les promesses éternelles! *Custodi innocentiam.* Les lumières de la foi lui avoient découvert les vérités du salut; et ce don précieux l'attachoit à la religion, avant que sa raison pût discuter les motifs de sa croyance. Il avoit reçu, comme dit saint Jean, un sens pour connoître le vrai Dieu, et pour être en son vrai fils : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, & simus in vero filio ejus.* A la lueur de ce flambeau, qui ne trompe jamais, lorsqu'il éclaire, et qui fait cesser les recherches, dès qu'il n'éclaire plus; il entre dans cette vaste carrière, que son esprit avide de connoissances devoit parcourir; la sublimité de l'évangile l'étonne, et sa sévérité ne l'effraye

pas ; ses yeux s'ouvrent à cette austère vérité, qui détruit tout ce qui tient à l'erreur et à la vanité ; qui fait évanouir toutes les distinctions de la grandeur, et qui ne donne du prix qu'à la vertu ; il la voit assise aux pieds de la croix, appuyée sur la religion ; la sublime contemplation élève son front vers le ciel ; autour d'elle, sont les débris des sceptres, les monumens de la gloire humaine, que la mort achève de réduire en poussière ; elle détourne ses regards de ces objets, qui forment le charme des passions ; et si elle baisse quelquefois ses yeux vers la terre, c'est pour sourire au juste, et le ranimer, en lui montrant l'espérance qui doit le soutenir dans sa pénible carrière. Un spectacle si triste pour des hommes livrés à l'enchantement de l'erreur, n'offre à ce prince, que des objets proportionnés à l'élévation de son ame ; loin de s'effrayer à l'aspect de cette vérité sévère, il s'approche d'elle, et ne craint

pas de mettre son cœur entre ses mains, pour le former à la vertu. Il sent que cette régle est celle des grandes ames, et que ce généreux désintéressement, est la source de l'héroïsme. Son cœur trouve dans ces idées sublimes, un nouveau ressort ; il apprend à supporter le mal de la nature, et à se détacher des biens d'opinion ; il s'unit plus fortement à la source de l'être ; il y puise cette existence, qui, ne tenant plus aux passions du corps et aux illusions de la vanité, n'est pas du domaine de la mort : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius.* Bientôt il veut approfondir cette religion qu'il aime, et éclairer ce sentiment qui doit régler tous les autres : les fondemens de la révélation ; la nécessité d'un médiateur ; l'authenticité des miracles, sont les premiers objets de ses recherches. L'histoire met sous ses yeux les détails et les circonstances de l'établissement de la religion, et de la propagation de la foi ; il voit cette

Eglise toujours subsistante dès son origine, toujours une, sous un chef visible, annonçant la même doctrine dans tous les âges ; remontant, par une tradition constante et une succession de pontifes, jusqu'au moment où elle a reçu de Jésus-Christ, ce dépôt de la foi et des mœurs, qu'elle doit conserver jusqu'à la consommation des siècles. Au milieu de ses recherches, quelle soumission ! quel respect pour ces bornes que l'esprit humain s'efforce de reculer ! La langue de l'impie séchoit devant lui ; il avoit en horreur cette licence, qui ébranle les fondemens du culte ; qui développe dans les ames, le goût de l'indépendance ; qui ne met que des doutes, à la place des vérités utiles ; qui fournit assez de fausses lueurs, pour égarer la présomption ; qui ne répand jamais assez de lumières, pour éclairer la sagesse ; et qui, sous prétexte de dissiper l'ignorance, ne fait qu'étendre l'erreur. Quelle éléva-

tion dans la piété de monseigneur le Dauphin ! quelle noblesse dans ses motifs ! quelle simplicité dans ses effets ! Pénétré de la majesté de Dieu, et touché de ses bienfaits, la vénération et l'amour animoient son culte : se conformer à cet auguste modèle, en étoit le but ; employer tous les moyens de prières, ou de sacrifices des passions, pour parvenir à cette fin, en faisoit l'exercice. Fidèle observateur des pratiques religieuses, jamais il n'affecta cette singularité, qui semble vouloir humilier par la grandeur des contrastes. On ne pouvoit rien retrancher de son exactitude ; on n'auroit pas voulu y rien ajouter. Sa piété d'un jour, étoit celle de toute sa vie ; c'étoit cette sage uniformité d'une ame dont l'action est d'accord avec le sentiment ; qui s'attache à la regle sans s'y plier ; et qui, toujours loin de l'excès et de l'effort, ne se relâche et ne se dément jamais : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem.*

Ministres du Seigneur, vous ne perdrez jamais le souvenir de son attachement à la religion, et de son zèle pour sa défense. Il voyoit avec douleur la nation s'échauffer sur des disputes, où l'orgueil humain échouera toujours : les deux autorités en opposition ; les pasteurs d'Israël divisés ; les troupes des Philistins triomphantes de ces dissensions funestes. Ces maux de l'église flétrissoient son ame, et sembloient effacer la sérénité de son visage. Sans doute le vœu de son cœur étoit pour la paix ; sans doute il s'occupoit des moyens de rétablir la concorde. Mais nous devons respecter des secrets déposés dans le sein d'un père : c'étoit à ce monarque religieux qu'il confioit ses alarmes ; assuré que ses vues pour le bien trouveroient le même zèle dans son cœur, il se reposoit de l'exécution sur sa sagesse ; et dans cet objet, qui l'intéressoit si vivement, il ne s'écarta jamais de la règle de conduite qu'il s'étoit faite,

de n'avoir d'autre influence, ni d'autre action dans les affaires publiques, que celle qu'il recevoit du chef de l'état. Vous lui aviez donné, ô mon Dieu! avec la piété, cette sagesse qui règle le zèle même, et qui lui montre, non ce qu'il peut faire d'éclatant, mais ce qu'il doit faire: *In omnibus ad quæ procedebat, sapienter se agebat.*

Que ne puis-je parcourir tout le cercle de ses connoissances; pénétrer dans ce sanctuaire auguste, où ce prince, loin des cabales et des intrigues qui agitent les cours, méditoit, dans le calme de la sagesse, l'art de gouverner les hommes! Peuples, vous étiez l'unique objet de ses veilles: jamais l'impatience de faire éclater des talens, n'anima ses pénibles travaux; et dans ces nuits, qu'il consacroit à s'instruire, il ne voyoit entre vous et lui, que la sainte image du devoir. Des mains plus habiles ont tracé le plan de ses études; elles nous ont montré ce prince recher-

chant les fondemens du droit public ; l'origine et l'étendue du pouvoir souverain ; s'enfonçant dans la nuit des temps, pour débrouiller le chaos de l'histoire ; pesant les avantages des lois et de la constitution de chaque état ; combinant les effets de la législation, avec ceux du caractère national et des mœurs dominantes ; embrassant tous les objets de l'économie politique, et enchaînant ses idées, par des méthodes qui formoient le résultat de ses études. Les écrits qu'il a laissés, sont des monumens qui respirent la vertu et l'amour des hommes ; mais ils appartiennent à l'état ; c'est à lui à juger des circonstances où ils peuvent être utiles ; à pressentir le moment de toucher les ressorts qu'il indique ; d'apporter des remèdes aux maux qu'il découvre ; de corriger les abus, souvent inévitables, qu'il déplore. Et qui sommes-nous, foibles orateurs, pour développer les plans de cette sagesse, dont les effets

sont d'autant plus sûrs, qu'elle sait mieux cacher ses moyens, et qui régit les états, comme la providence règle le monde, toujours étonnante par la richesse des détails, la beauté de l'ensemble, la sûreté de l'exécution, et ne montrant jamais, ni la puissance qui crée, ni la force qui fait mouvoir, ni le lien qui unit toutes les parties, et qui produit l'harmonie générale ? Un prince, assis sur les degrés du trône, éclairé par ce trait de lumière, qu'il reçoit de la sagesse et de l'expérience du monarque, peut connoître ces ressorts, et estimer les forces qui font mouvoir ces grandes machines : il est sur la hauteur, d'où l'on peut observer l'édifice, et voir ce qui manque à sa perfection ; mais s'il veut y porter la main pour le réparer ; s'il a une autre action que celle qu'il reçoit ; si ses avis ont un autre poids que celui de la raison ; s'il donne aux sujets d'autres mouvemens, que ceux qui sont imprimés par le chef ;

s'il crée une autre sphère pour les passions, en opposant l'avenir au présent, et en balançant la faveur actuelle, par la grandeur des espérances; alors l'autorité s'affoiblit, le lien de l'harmonie se relâche, et l'usage des plus grands talens devient indiscret ou nuisible. On ne peut assez louer dans monseigneur le Dauphin, cette sagesse qui ne séparoit jamais sa grandeur, de celle de l'état; qui étouffoit toute ambition personnelle, et modéroit la passion même du bien public. Assez grand, pour se contenter de l'estime que l'on doit à la vertu, jamais il ne rechercha cette considération que donne le pouvoir; réservé même à demander des grâces, il sembloit craindre que la tendresse paternelle, inclinant le sceptre sur sa tête, ne lui donnât trop d'existence dans l'opinion des autres. Pressé par un courtisan de parler au roi d'une affaire importante, il ne lui fit que cette réponse énergique : *M. vous n'avez jamais été*

Dauphin : tant il étoit éclairé sur les convenances, et attentif à éloigner ces hommages, qu'un sentiment moins délicat se seroit empressé de recevoir ! Content de voir le sceptre entre les mains d'un père si chéri, il ne vouloit vivre que pour lui obéir ; et lorsque la sagesse du monarque l'eut associé aux secrets du gouvernement, et aux mystères des conseils ; étonnant quelquefois les oracles, par la supériorité de ses lumières, et leur faisant toujours respecter cet amour du bien qui dictoit ses avis ; assez ferme pour ne pas dissimuler la vérité, et assez modeste pour se défier de la sûreté de ses vues ; n'aspirant jamais à la vaine gloire de maîtriser les opinions, son zèle pour l'état se reposoit sur l'habileté du monarque ; et, après avoir déposé dans son sein le poids de ses pensées, et ses soucis pour la gloire de la nation, il venoit s'ensevelir dans sa respectable obscurité, pour cultiver les talens du sage, et pratiquer les vertus du juste.

Hommes frivoles ! dont les yeux fixés sur la scène des passions, suivent sans cesse la rapidité de ses mouvemens, ne voient que les chocs de l'ambition, de l'intérêt, de la rivalité, n'admirent que les orages ou les fermentations qui les préparent, vous n'avez pas senti le prix de cette modération, qui reste dans un espace que le devoir borne ; et vous avez peut-être regardé ce repos auguste de la vertu, comme le calme de l'indolence. Combien de fois avez-vous pensé qu'un héritier du trône, qui ne manie pas les rênes de l'état, manque de force ou d'habileté pour s'en saisir ; que la seule opinion de ce qu'il peut faire, doit mettre entre ses mains une portion de l'autorité ; et que s'il n'atteint pas à ce but, c'est qu'il n'a pas l'art d'intéresser les passions des hommes ? Art, souvent funeste, et quelquefois utile ! vous n'étiez pas inconnu à monseigneur le Dauphin ; il n'ignoroit pas le moyen de captiver, en flattant

les espérances ; il savoit démêler, dans l'hommage du courtisan, ce que les vues d'ambition ajoutoient à la vénération qu'ils devoient à son rang ; il voyoit que la grandeur d'un prince, n'est mesurée que sur son pouvoir ; tout ce qui flatte notre vanité, ne lui échappoit pas ; il sentoit en lui-même les lumières et les forces qu'il faut, pour lui donner ces spectacles qui la séduisent : mais il attendit toujours de la vertu, les occasions de déployer ses talens et sa grandeur d'ame ; c'étoit là le secret de sa vie, la résolution ferme de sacrifier la gloire au devoir : *In omnibus ad quæ procedebat, sapienter se agebat.*

Que l'homme est grand, Messieurs, lorsqu'il domine ainsi sa propre grandeur, et que sa vie, pleine, pour ainsi dire, de la sévérité de la vertu, ne laisse aucun vide à la vanité ! La gloire, il est vrai, peut donner des spectacles brillans ; elle peut même préserver son héros de quelques foiblesses : mais

peut-elle l'armer contre sa propre illusion? et quel cœur ne vole pas au devant d'elle, lorsqu'elle se montre dans tout son éclat? Le caractère, peut-être unique de monseigneur le Dauphin, est d'avoir su la maîtriser, en l'aimant: touché de la véritable gloire, ce sentiment fut toujours commandé par son amour pour la vertu; c'étoit un nouveau ressort, dont elle se servoit avec avantage, pour développer ses talens dans la retraite: il rendoit, en quelque sorte, son repos plus actif, et son loisir plus occupé. Il n'attendoit que l'occasion pour déployer son courage, et montrer tout son héroïsme. Les champs de Fontenoi ont vu ce prince étincelant de cette valeur bouillante, qui circuloit dans ses veines avec le sang des héros: déja cette colonne Angloise, qui présentoit de tout côté un front redoutable, s'avançoit, en poussant des cris de triomphe: trois fois nos guerriers l'a-

voient attaquée avec cette impétuosité qui caractérise la nation ; l'épuisement avoit enfin succédé à la vigueur de leurs efforts ; et l'ennemi, moins fatigué de sa défense, retomboit sur nos troupes affoiblies. Monseigneur le Dauphin croit voir ce moment, où l'héritier du trône, devenu soldat, peut doubler les forces, et dissiper les périls, en les partageant ; il veut charger cette colonne à la tête de nos escadrons ; mais la fermeté de son auguste père, qui décida la victoire, ralentit cette ardeur, qui, sans être nécessaire, pouvoit devenir funeste. Le champ de bataille, couvert de morts et de mourans, lui fournit un spectacle plus utile, que l'action même du combat. Il voit le calme affreux qui succède à un si grand tumulte, et qui n'est interrompu, que par des gémissemens ; des soldats donnant la mort à leurs propres compagnons blessés, pour leur arracher de misérables dépouilles ; le vainqueur même

versant des larmes sur les lauriers que la victoire lui présente. La vue de ces ravages déchire son cœur : Ah ! s'écrie-t-il, qu'est-ce que le charme de la victoire, à côté de tant de calamités ? Si la science des combats est si funeste, que les rois sont malheureux d'être dans la nécessité de s'en servir ! Ils sont à plaindre, lors même qu'ils n'usent de ce fléau destructeur, que pour se conserver. Ainsi pensoit ce prince, si supérieur à la gloire ; l'injustice ne lui étoit pas moins affreuse, sous l'éclat du triomphe ; il vouloit que l'art des héros ne préparât que des défenseurs à la patrie, et ne multipliât jamais les victimes de l'ambition.

Arrêtons encore nos regards sur une vie que la mort n'a pas obscurcie de ses ombres. Il est si doux de contempler l'ame d'un prince, qui ne s'ouvre qu'aux affections saines de la nature, et qui ne s'occupe que du devoir ! Ce n'est pas dans les occasions éclatantes

qu'il faut étudier les hommes, pour les connoître ; souvent ils représentent, et ils ne sont pas eux-mêmes; ils n'ont que la grandeur du moment et de la circonstance : c'est dans leur intérieur, lorsqu'ils ont déposé le masque, que l'on peut saisir leurs traits naturels; et qu'il en est peu qui gagnent à être vus de si près, et qui méritent ce bel éloge, qu'un ancien faisoit de Trajan! César, rien ne relève plus la gloire de votre vie publique, que les vertus de votre vie privée : *Tibi nihil accomodatius ad gloriam, quàm penitùs inspici.* Monseigneur le Dauphin ne paroît jamais plus grand, que dans ces momens, où le cœur, suivant sa pente, ne veut ni captiver l'admiration, ni surprendre l'estime : se trouvant naturellement tout ce qu'il doit être, ses vertus ont cette naïveté, cette franchise, cette aisance qui en fait la perfection; sa modestie n'est pas cette circonspection qui craint de blesser l'orgueil des autres;

c'est l'aveu d'une ame, qui compte pour rien ce qu'elle donne au devoir; qui croit n'avoir aucun droit à l'estime, et qui s'étonne d'entendre louer une action qu'elle a faite sans effort, sans faste; son mépris pour le luxe, ne naît pas de la réflexion sur ses effets dangereux; c'est le goût de la simplicité qui l'environne : affable envers tous, tendre et empressé dans l'amitié, la satisfaction qu'il trouve à se dépouiller de sa grandeur, brille sur son front, avant que de charmer les autres : on voit bien qu'il ne cherche pas à plaire; on sent seulement qu'il est assez bon pour aimer : généreux, il ne met de bornes à ses dons, que celles qui sont nécessaires, pour ménager à la libéralité des ressources; il tâche d'affoiblir l'impression de reconnoissance que laissent ses bienfaits; et le remerciement est, pour lui, un langage incommode : digne héritier d'un trône, de tous les temps l'asile des rois opprimés, les

malheurs d'un prince, qui a disputé, dans ce siècle, avec tant de valeur le sceptre de ses ancêtres, lui font verser des larmes: il le console comme un héros; il s'intéresse à sa fortune; il paroît envier sa gloire. Votre courage, lui dit-il en l'embrassant, vous élève au-dessus de la plus brillante couronne; et vos malheurs unissent à jamais mon cœur au vôtre.

Les grands hommes s'honorent toujours des sentimens que la nature inspire; les noms de père, de fils, d'époux, ont de l'attrait pour eux: la vertu n'en rougit jamais, et la religion les consacre. Monseigneur le Dauphin aima toujours ce qu'il devoit aimer: fils aussi respectueux que tendre, plus l'âge l'approchoit du trône, plus sa soumission sembloit croître: la vénération se mêloit aux expressions de son amour filial, lors même que la bonté d'un père sembloit l'inviter à une familiarité plus douce: la ten-

dresse du roi étoit plus près de l'épanchement ; celle de monseigneur le Dauphin tenoit plus de la réserve : l'un paroissoit oublier qu'il étoit monarque ; l'autre se souvenoit toujours qu'il étoit le premier des sujets. C'étoit cette circonspection respectueuse, qui semble resserrer le cœur ; qui observe les égards, et qui paroît moins occupée de plaire, parce qu'elle est plus attentive à ne pas déplaire : mais cette tendresse filiale, que la dignité du sceptre pouvoit contraindre, ne connoissoit plus de bornes, lorsqu'elle suivoit les mouvemens du cœur ; elle alloit s'épancher dans le sein d'une épouse et de sœurs chéries : c'étoit là que cette ame rendue au sentiment, se livroit à sa douce émotion ; s'occupoit avec attendrissement des bontés du roi ; retraçoit avec complaisance ses vertus, parloit avec transport, des qualités qui le rendent si cher à la nation ; voyoit avec satisfaction, que cette tendresse remplis-

soit tous les cœurs qu'il interrogeoit, et que l'amour du meilleur des pères, formoit le lien le plus fort de son auguste famille. Pauvre peuple! s'écrioit ce prince, dans ce moment affreux où la France consternée, craignoit de perdre son roi; pauvre peuple, que je vous plains! vous allez être gouverné par un enfant! Ce fut la seule réflexion qu'une profonde douleur permit à cette grande ame, que l'attrait de la domination ne pouvoit séduire. Détournant ses regards du trône, il voit un peuple abattu par la grandeur de sa perte; faisant éclater de toutes parts les gémissemens du désespoir; il entend ce que veut dire ce cri de la nation; il est effrayé des obligations qu'il lui impose; il tremble de ne pouvoir consoler ce peuple qu'il sait plaindre; et loin de se livrer à l'ivresse d'une élévation subite, la vue de ses devoirs ne fait qu'augmenter sa douleur et ses regrets. Ah! Messieurs, quand on est ainsi détaché de tout ce qui

qui forme l'illusion de la grandeur, l'ambition ne prend pas la place de la tendresse ; les larmes sont aussi sincères que les regrets ; toutes les passions se taisent, et la voix du sang et de la nature se fait seule entendre.

Un roi si chéri méritoit de l'être ; et ce monarque, qui, touché des témoignages de notre amour, s'écrioit : Qu'ai-je donc fait pour être tant aimé ? ne savoit pas que nous connoissions sa grande ame. Lorsque le ciel l'eut rendu à nos vœux, il ne manquoit à notre bonheur, que d'assurer la succession dans la maison royale, en donnant des princes à la France, et de nouveaux appuis au trône. O vous qui deviez remplir notre attente ! princesse si chère à votre auguste époux ! vous jouîtes à peine des charmes d'une union si belle ; et vous ne rendîtes sa vertu sensible, que pour lui préparer des regrets plus vifs. Hélas ! cet attachement que le devoir rendoit si doux, ces liens que l'innocence des

penchans fortifioit, n'eurent que la durée d'un instant. Semblable à la fleur qui tombe, dès qu'elle nous montre son fruit, le premier gage de votre fécondité devint un signal pour la mort. Nous la vîmes vous frapper au milieu des charmes de la vie, vous enlever à l'espérance d'une couronne, à l'amour des peuples, à la tendresse d'un époux, dont le cœur épuisé parut mourir avec vous. Long-temps sa profonde douleur lui peignit ce lit nuptial, environné des ombres du trépas; son ame flétrie erroit sans cesse sur ce tombeau, qui renfermoit ce qu'elle avoit de plus cher, et ne voyoit le bonheur, que dans ce qu'elle avoit perdu: mais la vertu qui faisoit couler ses larmes, devoit les essuyer; l'attrait de l'innocence, le goût si pur des choses honnêtes, les affections saines de la nature, tout ce qui fait la douceur d'une chaste union, subsistoit encore; et il ne falloit, pour développer ces sentimens, qu'un objet

digne de fixer sa tendresse. Vous lui offrîtes cette image de la vertu qu'il regrettoit et qu'il cherchoit encore, princesse auguste, qui mettez, comme la veuve chrétienne, toute votre espérance en Dieu, et passez vos jours dans la prière! Il retrouvoit, en vous, tout ce qu'il falloit à son cœur, ce sentiment pur, qui confond les plaisirs avec les devoirs, et qui rend intéressantes les occupations les plus communes; ces doux épanchemens d'un cœur assuré de trouver le même intérêt, dans l'ame où il verse sa tendresse; cette confiance sans bornes, qui répand tant de charmes sur tous les instans de la vie. Dans le nœud cher et sacré qui vous unissoit, rien ne manquoit à ses desirs; et il éprouvoit une seconde fois, qu'il existe sur la terre un vrai bonheur, réservé aux seuls amis de la vertu. Pardonnez, si en levant ce voile, que la mort a jeté sur des traits chéris, je retrace, à votre esprit, des images, dont

le souvenir ne fait qu'augmenter la grandeur de votre perte. Mais en ménageant votre douleur, pourrions-nous la tromper? Hélas! elle lève à chaque instant ce voile fatal; elle ne craint pas de fixer ses regards sur cette image flétrie; elle la voit dans tous les objets; elle la cherche dans ces lieux autrefois si charmans: cette retraite qu'habitoient la confiance, l'amitié, la vertu, est encore pleine de cet auguste époux. C'est là que vous le voyiez remplir les nobles devoirs d'un père; former ses enfans à la vertu; employer tour-à-tour l'ascendant de la raison, et la force de l'exemple, pour leur inspirer la piété, la religion, l'amour des peuples; se mêler quelquefois à leurs jeux innocens; jeter sur vous ce regard touchant, qui remue les mêmes affections; étudier sur votre visage, les impressions de la tendresse maternelle, et augmenter sa satisfaction, en partageant la vôtre.

Que d'élévation, d'humanité, de vertu, dans cette leçon que monseigneur le Dauphin fit à ses augustes enfans, le jour où l'on suppléa les cérémonies de leur baptême! Voyez, leur disoit-il, ce registre où est inscrit le plus beau de vos titres, celui de chrétien, qui vous donne droit à la vie éternelle: rien ne vous y distingue des autres hommes; et votre nom est précédé par celui du fils d'un artisan. Apprenez de-là, qu'aux yeux de Dieu il n'y a nulle distinction, que celle que donne la foi et la vertu. O rois! écoutez cette leçon sublime; elle est digne du sage qui peut seul vous instruire: *Et nunc, reges, intelligite.* Vous naissez comme les autres hommes, et vous mourrez comme eux: le sceptre peut remplir l'intervalle qui se trouve entre la naissance et la mort; il peut mettre plus à votre portée, tout ce qui peut flatter la cupidité, tout ce qui irrite les passions, tout ce qui satisfait

les besoins : mais cette jouïssance plus facile n'assure pas la durée de ces biens; elle n'est pas en votre pouvoir; ils retomberont pour vous dans le néant, et la vertu seule vous suivra dans le tombeau : *Unus ergò introitus est omnibus ad vitam, et similis exitus.* Plein de ces grandes vérités qu'il a méditées dans le calme de la sagesse, monseigneur le Dauphin s'efforce de les graver dans le cœur de ces jeunes princes; il veut que les impressions de la grandeur s'effacent en eux, par la vue fixe du moment où elle se perd; que l'attrait de l'autorité soit balancé par le poids des devoirs; qu'ils ne séparent jamais leur existence de celle de tant d'hommes, dont le sort est entre leurs mains, et que le seul cri d'un malheureux suffise, pour troubler leur bonheur. Eloignez d'eux, disoit-il à la personne respectable, chargée de leur éducation, éloignez d'eux la voix de l'adulation, toujours empressée de flatter

l'orgueil du pouvoir, afin d'en abuser: ils sauront assez qu'ils sont grands; mais sauront-ils qu'ils tiennent tout de Dieu; qu'élevés au-dessus des autres hommes, ils sont hommes eux-mêmes? Aimeront-ils à soulager les infortunés? sauront-ils jouïr du plus grand plaisir de la grandeur, du plaisir si doux de faire des heureux?

Quels élèves auroient formés ces leçons données par la vertu! O vous, à qui la nation a confié l'honorable fonction d'instruire ses maîtres, et qui aspirez à remplir un devoir si sublime, gravez dans leur cœur ces maximes qui élèvent l'ame, et qui étendent la sensibilité; apprenez-leur qu'ils sont hommes; ramenez-les sans cesse à la foiblesse de notre condition; au milieu de tant d'objets qui leur rappellent que tout est fait pour eux, faites-leur comprendre, qu'ils sont nés pour les autres; dites-leur que le sang de la nation coule dans leurs veines; qu'ils

sont les premiers des François; qu'ils sont leurs frères, et qu'ils doivent disputer avec eux de zèle pour la patrie, en attendant qu'ils en soient les pères, et qu'ils méritent ce nom par leurs tendresse pour les peuples. Et vous, qui, après avoir mis toute votre gloire dans votre époux, mettez toute votre consolation dans ces gages précieux d'une union aussi tendre que pure, mère pieuse et respectable, qui cultivez ces jeunes plantes, que la sagesse de notre auguste monarque a confiées aux soins de votre tendresse! En traçant des devoirs à ces princes, que votre cœur s'occupe quelquefois de nous: parlez-leur de cette nation, dont ils sont l'espérance; montrez-leur dans leur aïeul ces vertus qui le rendent cher à ses sujets; rappelez-leur celles de votre auguste époux; peignez-leur sa bienfaisance, sa générosité, sa compassion tendre, sa piété éclairée, son amour du devoir; ne craignez pas de

renouveler votre douleur par ce souvenir ; c'est en vous sur-tout qu'ils aimeront la vérité ; c'est de votre bouche qu'ils doivent l'entendre.

Hélas! il n'est plus ce prince dont la vie pleine de vertus, renfermoit dans l'obscurité et le silence de la sagesse, tous les germes de l'héroïsme ; sage dans ses goûts, pur dans ses mœurs ; prince pieux, père tendre, fils respectueux, époux fidèle ; il a été tout ce qu'il devoit être : mais sa vertu même nous a caché, pendant sa vie, une partie de sa grandeur, et sa mort va nous la découvrir. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

LA mort, dit le sage, révèle le secret de la vie de l'homme : *Mors hominis denudatio operum illius.* Dans ce moment, où le temps finit, et où l'éternité commence, ceux dont le cœur n'est

qu'à l'erreur, perdent tout ce qu'ils recherchent; et ceux dont le cœur est à la vérité, trouvent tout ce qu'ils aiment. La gloire, la grandeur, les plus doux attachemens, toutes les ombres des biens éternels se dissipent également pour le juste et pour l'impie. Mais la mort du méchant est la nuit du néant, qui engloutit tout ce qui forme le charme de ses affections; c'est un nuage épais, qui ne dissipe les ombres, qu'en obscurcissant la lumière; tandis que la mort du juste, n'est que le crépuscule du plus beau jour. C'est l'éclat de la lumière qui chasse les ombres, qui découvre toutes choses sans prestige, sans ce prix factice que nos passions leur donnent. Ses jugemens déjà éclairés par le rayon sûr, quoique foible, de la foi, ne changent pas; ses affections réglées par la vertu, restent les mêmes; le danger seul de l'erreur cesse pour lui, parce qu'il voit mieux ce qu'il desiroit de voir. Alors le pécheur ne

montre que de la foiblesse, parce qu'il n'a point d'appui ; il est effrayé, parce que la justice divine, qui n'a pas fait la sainteté de sa vie, fait le désespoir de sa mort. Le juste, au contraire, quitte, sans peine, des biens qui n'ont jamais fixé son cœur ; il les a goûtés, comme les prémices du bonheur dont il va jouïr. Que perd-il au moment où ils lui échappent, puisqu'ils sont remplacés par des biens plus grands ? Rien ne change pour lui, que la vicissitude ; rien ne lui est ôté, que l'imperfection ; et si le souvenir de ses foiblesses lui inspire des craintes salutaires, l'espérance chrétienne les calme ; la confiance lui dit que Dieu est plus clément que le juste n'est coupable, et sa sécurité augmente à mesure qu'il approche du trône de son juge : *Tunc stabunt justi, in magna constantia.*

Et c'est ainsi, Messieurs, que la mort a révélé le secret de la vie de monseigneur le Dauphin. Nous ne

l'avons bien connu, qu'en le perdant; c'est dans la trace qu'il nous a laissée, que paroît toute l'empreinte de sa grandeur; et sans ces alarmes, qui ne nous permettoient pas de goûter ce que nous allions perdre, ces derniers temps, où nous sentions qu'il nous échappoit, auroient été les momens de notre jouïssance la plus flatteuse. Toutes ses vertus, qui nous paroissoient ensevelies dans le silence de la sagesse, et l'uniformité de ses devoirs, sortent de son tombeau avec le plus vif éclat que leur donnent la force, l'élévation, le courage, la constance, et font du jour de sa mort, le jour le plus beau, le plus admirable, le plus triomphant de sa vie. Que manquoit-il en effet à ce prince, pour fixer notre admiration? Il avoit été tout ce qu'il devoit être; mais ses vertus avoient plutôt cette simplicité qui touche, que cette grandeur qui étonne: on pouvoit croire qu'il les devoit au calme de ses penchans; que l'amour seul du repos

fermoit son ame aux inquiétudes de l'ambition, et que toujours renfermé dans les bornes du devoir, qu'il s'étoit prescrites, il manquoit d'activité. Il falloit pour nous frapper, un de ces spectacles, où l'ame, au moment des plus grands sacrifices, déploie son courage et sa constance; fait voir qu'elle peut s'agrandir dans les occasions, et montre tout ce qu'elle a d'action et d'énergie, lorsqu'elle n'est pas ralentie par la vertu même : et tel est le spectacle que nous a donné monseigneur le Dauphin, entre les bras de la mort, et prêt à descendre dans le tombeau; nous avons admiré son courage tranquille, sa tendresse mêlée de force, sa piété pleine d'élévation.

Déja un dépérissement insensible avoit affoibli la santé de ce prince; notre tendresse, qui le cherchoit sans cesse, le retrouvoit à peine dans ses traits altérés. Le mal, qui échappoit aux conjectures de l'art, nous effrayoit

par ses progrès ; de noirs pressentimens s'élevoient dans nos ames. Cependant nous espérions encore ; nous pensions que la force de sa jeunesse ne succomberoit pas à cette langueur qui sembloit la flétrir. Nous le regardions comme ces jeunes arbres, qui, attaqués dans le principe de la vie, voient sécher leurs branches, et tomber leurs feuilles : *Veluti quercus defluentibus foliis.* On attend le retour de la belle saison pour décider leur sort : on espère que l'action de la chaleur et la force des fibres, pousseront au dehors ces germes de destruction, et feront circuler les sucs de vie dans toutes leurs branches : *Veluti quercus defluentibus foliis.*

Vaines espérances de la tendresse ! Monseigneur le Dauphin voit élever ces ombres, qui, s'épaississant par degrés, forment enfin la nuit du tombeau. Ce n'est plus par la contemplation de l'austère vérité, par la méditation de

la mort, qu'il apprend à mourir ; c'est en combattant, en essayant ses forces, en se mesurant avec elle, qu'il se prépare à la vaincre : *Quotidiè morior.* A mesure que ses ressorts s'affaissent, et que les sens s'affoiblissent, l'activité de sa vie morale augmente ; chaque jour, il voit ce que la mort lui ôte, et ce qu'elle doit lui ravir. Un noir pressentiment lui montre le tombeau entr'ouvert ; la distance est marquée ; la douleur, le dépérissement, l'action continue de la destruction, remplissent tout l'intervalle. Le sceptre, la couronne, les grandeurs, ne brillent plus au milieu de ces tristes ombres, qui couvrent le reste de sa carrière ; tous ces biens sont pour lui dans l'abyme du passé ; et tout ce qui peut flatter la vanité, porte à ses yeux l'empreinte du néant : *Quotidiè morior.* Quel spectacle pour un prince dont les destinées sont si grandes ! Cependant, loin d'en détourner ses regards, il le fixe

avec intrépidité ; il mesure l'intervalle qui lui reste à parcourir, sous la main invisible de la mort ; il sent que la jouïssance des biens présens, n'est plus pour lui, et que le temps du sacrifice doit durer jusqu'à la destruction totale ; mais il voit qu'il lui reste des devoirs à remplir, et que sa vie n'est pas éteinte pour la vertu. O Dieu ! s'écrie-t-il, vous avez compté le nombre de mes années, et mes jours pleins de douleurs déclinent insensiblement, comme les ombres au couchant du soleil, s'agrandissent, à mesure qu'elles sont prêtes à se perdre dans l'obscurité d'une nuit profonde : *Dies mei sicut umbra declinaverunt.* Mais la durée de nos jours n'est rien à vos yeux, et la carrière la plus courte est assez longue, quand elle est remplie par des œuvres conformes à notre destination. Cette réflexion ajoute à la force de son ame, tout ce que la maladie ôte à la force de son corps ; il

veut user du seul moyen qui lui reste d'étendre sa vie, sans la prolonger; il y sème plus de vertus, et il réunit dans un si court espace, toute la perfection d'une vie chrétienne. O mort! où est ta victoire? et que peuvent tes traits sur cette ame courageuse, qui s'embellit, en abandonnant ses dépouilles que tu lui disputes, et qui élève son triomphe sur tes ravages? *Ubi est, mors, victoria tua?*

Le courage, dit saint Ambroise, n'est jamais une vertu, quand il n'accompagne pas les autres: *Fortitudo velut excelsior cæteris, sed nunquam incomitata virtus.* A ce trait, Messieurs, vous reconnoissez le courage de monseigneur le Dauphin. Au milieu des progrès d'une destruction sensible, son ame prend une nouvelle activité pour la vertu; sa tranquillité est plus constante au milieu de l'orage; sa bienfaisance se peint avec des traits plus doux; sa bonté se fait sentir par des effets

plus touchans ; jamais nos regards ne se fixèrent sur lui avec tant d'intérêt ; jamais nous ne le vîmes plus occupé de ses devoirs, plus sensible à la gloire de la nation, plus compâtissant pour les malheureux, plus affable pour tous. Point de prétentions, point d'apprêt dans sa fermeté, point d'effort pour s'agrandir ; par-tout la noble simplicité de son cœur, et la naïve expression de ce qu'il sentoit. Maison désolée de ce prince, vous ne pouviez pas croire, que ce front où brilloit tant de sérénité, fût couvert du voile de la mort ? Cette égalité, qui ne montroit plus de vicissitude dans l'humeur ; cette joie douce, que la langueur même rendoit plus touchante ; cette bonté qui descendoit dans le détail de vos besoins ; cette attention, à adoucir par des égards, le joug de votre dépendance ; quelque chose de plus vif dans ses attachemens ; des soins plus empressés pour ses augustes enfans ; un

nouvel intérêt pour tout ce qui étoit cher à son cœur ; des épanchemens plus fréquens dans le sein de ses augustes sœurs, dont la tendre amitié faisoit le charme de sa vie ; ses hommages plus assidus, pour une reine vertueuse, dont il faisoit les délices ; un goût plus marqué, pour cette retraite, où il trouvoit le bonheur, à côté de la plus tendre épouse ; l'influence de cette grande ame, qui sembloit agir avec plus de force autour d'elle, pour y faire régner le sentiment ; tout ce spectacle d'un courage tranquille, mis sous nos yeux, produisoit son effet naturel : il prolongeoit nos espérances ; il trompoit notre douleur. Pouvoit-on penser que des jours si purs, étoient obscurcis par les ombres du trépas ? Est-ce dans ce moment, où toutes les grandeurs s'évanouïssent, où le trône même s'enfonce dans le tombeau, que l'héritier du sceptre conserve tant de calme ? Est-ce en

perdant tout ce qui lui est cher, qu'il aime plus ce qu'il doit aimer ? est-ce en se détachant de tout ce qui l'environne, qu'il se fixe avec plus de force sur l'image de la vertu ? Oui, Messieurs, tel est le triomphe, telle est la paix du juste ; moins il tient à la terre par les liens des passions, plus il y tient par les liens du devoir. Jamais plus grand, plus tranquille, que lorsqu'il approche de son terme ; jamais plus brillant, que lorsque la lumière, qu'il puise déja dans le sein de Dieu, contraste avec les prestiges qui environnent encore les autres mortels : semblable à ces montagnes dont la cime élevée au-dessus de la région des orages, et toujours éclairée par le soleil, reçoit un nouvel éclat de ces sombres nuages répandus sur les objets qu'elle domine.

Reculons, s'il se peut, l'instant de nos pertes ; admirons encore ce prince dans les plaines de Compiegne, con-

sacrant à l'état, des forces qui étoient près de s'éteindre ; se livrant aux nobles délassemens des héros ; mêlant, comme eux, dans ses plaisirs, l'image de la guerre aux douceurs de la paix ; couvert de poussière comme le soldat ; ranimant leur ardeur guerrière, par l'amour qu'il leur inspire, et préparant à la postérité des défenseurs, en leur laissant le souvenir de ses vertus. Jours plus brillans à la fin d'une carrière si belle, que vous nous prépariez de larmes ! Que ce prince nous parut bien alors tel que nous le desirions ! Non, le soleil ne s'avance pas avec plus de majesté vers son couchant. Quelle dignité dans le commandement ! quelle affabilité, lorsqu'il ne donne plus ses ordres ! Je le vois se mêler avec nos soldats, après avoir partagé leurs fatigues, s'informer de leurs besoins, les combler de ses bienfaits, admirer dans ces hommes simples, cet ascendant de la valeur, qui absorbe tout

autre sentiment, qui confond tous leurs devoirs en un seul, qui leur fait une religion de servir leur maître, et de mourir sous leurs drapeaux : c'est là qu'il goûte la franchise ; qu'il cherche ces cœurs qui se donnent tout entiers ; qu'il les enivre d'amour, par une familiarité si douce, tandis qu'il enchante l'officier par des grâces plus nobles. Son nom retentit dans toutes les bouches ; l'étranger mêle son admiration à la nôtre ; il s'étonne de trouver, dans l'héritier de la couronne, un desir de plaire si vif, un propos si flatteur, une bonté qui fait disparoître tout l'intervalle des rangs. Ah ! s'écrie-t-il, les meilleurs maîtres sont-ils donc ceux qui, assurés de la soumission, ne peuvent étendre leur domination que par l'estime et la tendresse ? Sans doute, le plus doux des empires, est celui où tant d'amour lie les sujets au monarque, et la vraie liberté est assise aux pieds du trône d'un bon roi !

O vous ! qui vîntes goûter dans ces mêmes plaines, le plaisir le plus flatteur pour une épouse vertueuse, celui de partager la gloire de son époux ; qu'il vous parut grand, lorsque, vous présentant à ces guerriers respectables, il leur disoit : Approchez, enfans ; voilà ma femme. Cette expression simple étoit pour votre cœur ; elle réveilloit en vous le plus doux sentiment ; elle marquoit mieux la tendresse, en faisant oublier la grandeur : et malheur aux ames assez éloignées de la nature, pour lui préférer le froid hommage du respect ! Et vous, généreux défenseurs de la patrie, quelle impression fit sur vous ce langage si propre à enflammer ! combien de vies n'eussiez-vous pas sacrifiées pour un si bon prince ! quelle audace il vous eût inspirée dans les combats ! quel ennemi eût soutenu l'effort de votre valeur! Non, cet exemple d'humanité ne restera pas sans effet ; le souvenir de ce grand prince se conservera

dans ce corps chargé de soutenir la gloire de son nom ; il remplira ces guerriers d'une nouvelle ardeur ; il fixera la victoire sous leurs drapeaux, et son ombre errante dans leurs rangs gagnera des batailles. N'avons-nous pas vu ces mêmes soldats, faire retentir nos frontières de ses éloges ; rappeler sans cesse les traits de sa bonté ; les raconter avec attendrissement à leurs compagnons qui n'en avoient pas été les témoins ? n'avons-nous pas vu ces guerriers si redoutables dans les combats, abattus, consternés, au premier bruit du danger de ce prince ; se prosterner aux pieds des autels ; se couvrir de cendres ; mêler au bruit des armes, les gémissemens de la pénitence chrétienne, et égaler dans leurs prières, la ferveur des solitaires ?

Vœux aussi ardens que sincères ! vous ne pûtes pas appaiser la justice divine, que nos crimes avoient irritée. Le ciel parut envier ce bon prince à la terre :

terre : il eût fait le bonheur de nos descendans, et ce bonheur n'eût peut-être servi qu'à les corrompre. Il nous auroit donné des exemples de vertu, et ces exemples n'auroient fait que rendre nos vices moins excusables. L'arrêt est porté ; déja l'ange de la mort le fulmine ; il parcourt toute la France ; il répand dans tous les cœurs la consternation et l'alarme. L'enceinte des temples ne peut suffire, à la multitude des peuples qui s'y précipitent : le sang de la victime sainte coule sur tous les autels ; les chants de l'église sont interrompus par des gémissemens ; la religion même, dont la joie est d'enfanter des fidèles pour le ciel, se couvre du voile de la douleur ; elle craint de perdre un appui : tremblante, éplorée, elle rappelle à Dieu ses promesses éternelles ; elle le sollicite par l'intérêt de son culte : mais le Seigneur avoit parlé ; cette voix, qui brise les cèdres, qui ébranle les trônes, qui secoue la terre

jusques dans ses fondemens ; cette voix terrible, qui peut détruire tout ce qui est entre Dieu et le néant, avoit éclaté sur cette grande victime. Sa justice l'avoit choisie pour nous donner une leçon plus frappante, et nous rappeler à lui par la grandeur de nos pertes. Hélas ! toute la clémence étoit pour lui, et la rigueur n'étoit que pour nous : *Dominus locutus est, propter multitudinem iniquitatum.*

La mort cachée au dedans, et qui étendoit sourdement ses ravages, sous le voile de la langueur, se montre enfin par des caractères ineffaçables, et laisse voir au dehors, ces signes trop infaillibles qui l'annoncent. Toute espérance cesse, et l'art, désespéré, se borne à calculer les momens affreux d'une destruction prochaine. Le premier cri qui publie le danger, est répété par la frayeur de tous : le palais retentit des gémissemens qui le remplissent. Monseigneur le Dauphin fixe

seul la mort d'un œil tranquille ; il ne veut pas même se livrer aux incertitudes qui couvrent le tombeau, sans le reculer, et qui mêlent, aux saisissemens de la crainte, les douceurs de l'espérance. Je vous ordonne, dit ce prince à son médecin, de me dire la vérité : quel est mon état ? Respectez les derniers instans de ma vie ; moins il m'en reste, plus ils me sont précieux, et je ne dois pas les ignorer. Avertissez-moi, lorsque le danger sera plus pressant ; la précaution qui le déguise, n'est que pour les ames foibles : ce n'est pas la mort que je dois craindre, c'est du mal employer le peu de jours qui me restent. O tranquillité héroïque ! ô ame sublime ! qui sort de son secret, pour faire éclater ses vertus, que vous êtes supérieure à ces tristes éloges que ma foible voix vous consacre ! Quoi ! de sein de la gloire et de la majesté, s'élève la voix qui condamne notre attachement à la vie présente ! C'est au

pied du trône, qu'un prince nous apprend à mépriser tout ce qui n'est pas éternel! Ecoutez, chrétien, cette grande ame qui répand ses sentimens dans le sein d'un directeur aussi prudent qu'éclairé. Je ne fus jamais ébloui, lui dit-il, par l'éclat du trône auquel ma naissance m'appeloit ; je l'ai toujours envisagé par les redoutables devoirs qui l'accompagnent, et les périls qui l'environnent : je voudrois avoir une meilleure ame à offrir à Dieu ; mais je mets toute ma confiance dans sa miséricorde. Voilà la source du calme de l'ame, au milieu des convulsions d'un corps qui se dissout ; de ce courage tranquille et doux, qai triomphe de la mort, sans la braver ni craindre, même en succombant sous ses coups. Il quitte sans peine les biens qu'elle lui ôte, parce qu'il les a possédés sans attachement ; il n'a vu dans les grandeurs, que des devoirs pénibles, et des écueils pour la vertu : il les craint plus qu'il ne les desire. Faut-il

s'étonner si, dans ce moment, où notre cœur s'arrache, avec tant d'efforts, aux créatures, il n'étend pas même les mains pour retenir le sceptre qui lui échappe ?

Mais voici pour cette ame forte, un nouveau genre de combat. La mort, qui n'a pu l'ébranler, en mettant sous ses yeux le tableau de ses ravages, prend une autre forme, et veut l'amollir par les larmes et la tendresse des personnes qui lui sont chères. La famille royale consternée, s'approche de son lit de douleur ; rassemble sous ses yeux tout ce qui peut l'intéresser, et lui présente un spectacle de pleurs, d'amour et d'effroi, capable de déchirer l'ame la mieux préparée. On vit alors, ce que l'on ne peut raconter sans l'affoiblir; des princesses couvertes du voile de la douleur, osant à peine jeter sur un frère mourant, ce regard qui cherche un reste de vie, et le baissant bientôt avec des sanglots ; la reine la plus res-

pectable, la mère la plus tendre, qu'une profonde tristesse rend immobile, et dont les yeux se fixent vers le ciel, où elle a mis toute son espérance ; une épouse, dont tous les sentimens s'éteignent avec l'objet qui les absorbe, qui semble n'avoir plus de voix, que pour le redemander à la mort, plus de force, que pour le chercher dans le tombeau. Le roi fond en larmes, et serre dans ses bras, ce fils si cher; alors toutes les tendresses se confondent : cet illustre mourant, pressé par les mains paternelles, qui s'efforcent de le retenir, sent combien la mort est cruelle; le trouble approche de son ame. Ah! je ne crains que votre attendrissement, dit-il à son auguste père; épargnez-moi le spectacle de vos larmes ; elles m'affoiblissent, et me font regretter la vie. Mais ce cœur, qui se montre si sensible, ne relâche rien de cette constance qui ne doit jamais s'abattre. Sans contraindre sa douleur,

sans mettre de l'ostentation dans sa fermeté, les motifs qui le soutiennent contre la mort, lui servent à fortifier les autres. Il fournit des consolations à leur tristesse ; il leur montre des dédommagemens dans leur perte : Je vous ai toujours été inutile, ajoute-t-il, en regardant ce père si tendre, et je vous laisse des enfans ; conservez pour eux cet amour, dont je ne jouïrai pas long-temps ; ils trouveront en vous les vertus qu'ils doivent imiter ; et puisque vous vivez, leur perte n'est pas irréparable : consolez leur mère désolée ; ses larmes pourront s'adoucir, en se mêlant aux vôtres ; laissez-lui le soin de former ses enfans à la vertu ; il sera doux pour elle, de leur inspirer l'amour qu'ils vous doivent ; et peut-être, en trouvant en eux les sentimens de leur père, elle se rappellera avec plus de satisfaction, les nœuds sacrés qui faisoient notre bonheur. O tendresse pleine de force, qui ne s'épuise

pas en vains discours ; qui, maîtresse de sa douleur, juge celle des autres, et saisit sûrement l'endroit du cœur, qu'il faut toucher pour le consoler ! Une tendre épouse semble souffrir avec lui, et ne peut soutenir l'idée du coup fatal qui va les séparer : il la console par ces paroles, qui disent tout : Dieu me fait goûter une joie ineffable. Une princesse, qui ne trouve de ressource que dans la religion, s'étonne que ses souffrances ne lui arrachent aucune plainte : Ah ! répond-il, c'est que je souffre pour Dieu, et que Dieu le veut. Enfin, ce grand prince prépare lui-même une dernière épreuve à son cœur : il veut voir tous ceux que le rang, le devoir, l'amitié, attachent à sa personne ; il jette sur eux des regards qui pénètrent leur ame ; il les remercie de leur zèle et de leur attachement ; il essuie les larmes que cette dernière marque de sa tendresse leur fait répandre. Ses mains affoiblies pressent celles d'un

pontife qui lui fut toujours cher; qu'il honora de sa confiance pendant sa vie, et qui fut le triste témoin de sa mort. Les derniers mouvemens de sa tendresse se tournent vers ses enfans; il veut encore les embrasser; mais ne se trouvant pas assez de force, pour soutenir une scène si touchante, il élève sa voix défaillante pour les bénir; il confie à celui qui est chargé de leur éducation, les dernières instructions que son amour leur laisse, et qui respirent la piété, la religion, l'humanité, le respect pour le roi, la tendresse pour leur auguste mère.

Que la sagesse humaine contemple ce héros chrétien, si tendre et si ferme, entre les bras de la mort; qu'elle compare ces longs discours par lesquels ce hommes si vantés, cherchoient à s'étourdir sur les horreurs du tombeau, avec ces paroles simples, mais pénétrantes, d'une ame qui s'occupe de l'avenir, sans négliger le présent, et

qui, pleine du desir de l'éternité, ne jete des regards sur la terre, que pour s'acquitter de ce qu'il lui doit; elle ne verra dans ces prétendus sages, qu'une timidité déguisée, une fausse constance qui ramasse un reste de forces, pour donner un spectacle brillant, et qui, malgré tant d'efforts, laisse toujours appercevoir le foible de la nature, la perplexité du doute, l'horreur de l'incertitude. Elle admirera dans monseigneur le Dauphin, cette fermeté qui délibère sans frayeur, et qui agit sans trouble; qui laisse l'ame entre nos mains, pour mesurer ses mouvemens; qui ne lui cache pas ses pertes, mais qui lui montre la grandeur de ses espérances. Cent fois les langueurs, les défaillances, les portions de la mort, l'ont mis aux prises avec elle; cent fois les larmes de son auguste famille, ont attaqué son cœur; il a été touché, parce qu'il devoit l'être; jamais il n'a été abattu, parce que l'élévation de

la foi, le soutenoit, en ouvrant à ses yeux, la céleste patrie.

Vous étiez, ô mon Dieu! sa force; sa constance s'appuyoit sur votre bras; son ame, presque dégagée des liens fragiles, s'élançoit dans votre sein, où elle trouvoit des destinées plus grandes, que celles qui lui alloient manquer sur la terre. C'étoit la source de son courage: *Ibi abscondita est fortitudo ejus.* Cette piété si simple dans ses effets, si uniforme, lorsqu'elle sanctifioit, pendant sa vie, des devoirs qu'il aimoit, montre dans ces derniers momens toute son élévation, et prend, comme ses autres vertus, un nouvel éclat sous les ombres de la mort. Avec quelle ardeur il demande à être purifié dans le sang de l'agneau sans tache! Le danger qui paroît s'éloigner, ne peut ralentir son empressement: il demande avec instance ses derniers sacremens; et tout son desir est de hâter ce moment précieux que notre attachement à la vie s'efforce

d'éloigner. Déja les ordres sont donnés; l'appareil des saints mystères se prépare, parmi le trouble et la consternation des ministres; les prières sont entrecoupées de sanglots; le cœur du roi se déchire; la famille royale, les princes, tout ce qu'il y a de grand sur la terre, est dans l'abattement: *Cor regis peribit; obstupescent sacerdotes.* Au milieu de ces gémissemens, tristes aveux de notre néant, dans ce palais où l'éclat des grandeurs humaines s'obscurcit à la lueur des flambeaux, le Roi de gloire, devant qui tous les trônes s'abaissent, s'avance avec majesté, vers le lit du juste. A la vue de cet objet si desiré, la paix, la piété, le respect, brillent sur le visage de monseigneur le Dauphin : il s'unit à ce Dieu de consolation; il sent qu'il vient à lui plein de douceur; et son cœur s'ouvre à la confiance, lorsqu'il entend prononcer ces paroles : Voici celui qui efface les péchés du monde : *Ecce qui tollit peccata mundi.* Purifié

dans le sang de l'agneau, son ame n'est que plus pressée de la soif de la vie éternelle; il veut s'unir aux derniers vœux de l'église, et entendre ce cri qu'elle pousse, en remettant les élus à Jésus-Christ. Le pontife qui remplit ce triste ministère, avec toute la douleur que peut inspirer une aussi grande perte, se trouble; sa main semble se refuser à un devoir qui coûte tant à son cœur; il omet une onction: *Obstupescent sacerdotes.* Cet illustre mourant l'avertit avec douceur; il dirige sa main tremblante; il lui montre la place que l'onction sacrée doit purifier: *Obstupescent sacerdotes.* Que l'attrait de la grâce est puissant, puisqu'il rend le juste supérieur à tous les saisissemens de la crainte! Que la confiance chrétienne est forte, lors même qu'elle anime les derniers soupirs d'une vie prête à s'éteindre! Chaque mouvement de cette grande ame n'est plus que le sentiment de la piété

la plus élevée : son innocence prend le respect et l'humilité de la crainte ; mais la frayeur n'en approche pas plus que les remords : il adore son juge, mais il aime son père ; et il sait qu'on ne peut le perdre, qu'en ne l'aimant pas. Si j'avois mille vies, disoit ce prince, je les sacrifierois toutes au desir que j'ai de voir Dieu : j'ai toujours souhaité ardemment de le connoître. Qu'il doit être grand ! qu'il doit être admirable dans ses perfections infinies ! Mon Dieu ! serai-je encore long-temps privé de votre vue ? Hâtez ce moment heureux ! Mon cœur, touché de la véritable grandeur, ne peut être rassasié que par votre gloire : *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua.*

Ne perdons pas une de ses paroles ; elles surpassent tous nos discours ; elles expriment la perfection de la piété, le précieux desir de l'immortalité, la sainte impatience des élus, qui s'efforcent de briser tous les liens qui re-

tardent leur marche vers l'éternité : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo.* Partez donc, ame héroïque et chrétienne ; retournez dans le sein de Dieu dont vous êtes sortie ; ne jetez plus de regards sur ce sceptre qui vous échappe ; voyez sans regret, tous ces biens qui rentrent pour vous dans le néant : le règne du juste dans le ciel, est plus glorieux que celui des rois de la terre ; le trône même que l'amour vous laisse ici-bas dans nos cœurs, est plus beau que celui que vous avez perdu : *Proficiscere, anima christiana.* Allez rejoindre dans l'immortalité vos augustes aïeux, des sœurs, des enfans qui vous y attendent ; veillez avec S. Louis, sur cette nation que vous aimez ; protégez ce peuple, dont les larmes arrosent vos cendres : *Proficiscere, anima christiana.* Et s'il reste encore quelques taches à effacer, quelques ombres dans une vie si belle, que le soleil de justice n'ait pas encore dissipées ; exaucez, Seigneur, les vœux

de tous les fidèles ; voyez l'auguste famille royale désolée, la religion gémissante, la France en larmes, l'Europe même qui partage nos regrets. Tous ces cris de l'amour sont des prières qui vous demandent le repos pour cette grande ame. Ecoutez les vœux du pontife, qui va consommer vos redoutables mystères ; de ce prélat respectable, qui mêle ses soupirs à la voix de la sainte victime. C'est le sang précieux de votre fils, qu'il vous offre. Que ce sang, qui a fait sur la terre l'espérance d'un prince si pieux, fasse son bonheur dans le ciel !

Pour nous, Chrétiens, après avoir admiré dans ce prince, tout ce qui forme les héros et les justes, profitons de l'exemple de ses vertus, et ne faisons pas servir à notre condamnation, les instructions qu'il nous laisse ; apprenons, par la sage obscurité de sa vie, que le devoir est la seule règle de nos actions, et qu'il faut toujours le

préférer à l'éclat ; reconnoissons, en voyant l'héroïsme de sa mort, que la religion est le principe de la fermeté véritable ; que la confiance chrétienne donne seule, dans ces derniers momens, le sentiment du courage ; que l'impie n'en a que l'ostentation et l'apparence, et que la seule préparation à une mort si belle, est une vie pleine de vertus. N'attendons donc pas cette heure fatale de troubles et de ténèbres, où la vengeance divine condamnera notre impénitence et ses vaines excuses ; remplissons notre carrière de toutes les vertus ; afin que la piété qui aura sanctifié notre vie, nous soutienne à la mort, nous suive au-delà du tombeau, et nous conduise à l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

COMPLIMENT AU ROI.

SIRE,

La loi qui commande à tous les hommes, est la règle des souverains ; moins elle peut les maîtriser par la force, plus elle domine sur eux par l'amour de la vertu. La même grandeur qui favorise leur passions, doit les contraindre ; et plus elle leur laisse de pouvoir pour la licence, plus le devoir et les bienséances leur en ôtent. Personne n'a le droit de vous demander compte de vos actions; mais vous le devez à la France qui vous chérit, à l'Europe qui vous regarde, à Dieu qui sera votre juge ; vous le devez, pour ainsi dire, à vous-même, à votre ame droite, généreuse, tendre, com-

patissante : c'est elle qui vous dira toujours, que la véritable grandeur est la soumission à la volonté de Dieu; que les souverains ne sont établis que pour rendre les hommes heureux par leurs bienfaits, et vertueux par leurs exemples. Vous êtes cher à vos sujets: ce sentiment a éclaté dans nos alarmes, dans nos prospérités, dans nos revers; il rend plus touchante la vénération de ceux qui vous approchent; il ennoblit l'hommage même du courtisan; il fait verser des larmes au père de famille, lorsque, assis au milieu de ses enfans, satisfait des soulagemens qu'il trouve dans sa vieillesse, il leur apprend à vous chérir, ou qu'il adresse une prière commune à l'Etre suprême, pour la conservation de son bon maître. Un peuple qui sait aimer ainsi, mérite votre amour; et vous ne seriez pas digne de sa tendresse, si vous lui refusiez la vôtre. Vos projets bienfaisants attendoient des jours tranquilles; déjà

vous avez donné la paix à nos desirs; achevez votre ouvrage; contentez le vœu de votre cœur, en nous faisant goûter la joie, l'abondance, la félicité. Que votre règne soit celui de la loi de Dieu; qu'il fasse régner la religion; qu'il maintienne l'autorité de l'église, contre tous les efforts des esprits indociles. Dieu de nos pères! exaucez les vœux d'une nation que vous avez toujours protégée; jetez un regard de miséricorde sur le prince qui la gouverne; ajoutez à ses vertus, l'éclat immortel de votre justice, et qu'il soit aussi saint à vos yeux, qu'il est cher à son peuple.

Ainsi soit-il.

SECOND
COMPLIMENT
AU ROI.

SIRE,

Tout est sacrifice pendant cette vie; c'est la leçon que les événemens ajoutent à l'instruction des devoirs : elle parle à tous les hommes; et dans cet instant même où ma foible voix s'élève une seconde fois dans ce temple, pour remplir les fonctions du plus redoutable ministère, un triste souvenir me retrace vos pertes et les nôtres; mes yeux, frappés de la majesté du trône, apperçoivent en même temps le vide qui vous environne; ils cherchent ce qu'ils ont vu à vos côtés; une reine si pieuse, si respectée, si digne de

l'être ; des princes, les appuis de votre couronne, dont il ne reste à votre tendresse que l'image de leurs vertus, et l'espérance de leur bonheur éternel. Ils voient, à travers l'éclat séduisant des grandeurs, les liens des plus doux attachemens brisés, et le voile de la douleur étendu sur les têtes les plus augustes ; de jeunes princes, dont l'ame sensible et vertueuse regrette, au milieu des plus sages instructions, les leçons et les exemples d'un père ; des princesses dont la piété nourrit la douleur, et qui ne peuvent entendre prononcer le nom sacré de la vertu, sans se rappeler la perte d'un frère. Au milieu de tant de malheurs, Sire, vous restez à notre amour ; et les yeux de la nation ne se fixeront jamais sur votre majesté, sans attendrissement : elle fait éclater ses transports, lorsque jetant des regards sur vos sujets, vous les voyez comme vos enfans ; elle trouve dans votre ame cette bonté, cette

droiture, cette affabilité, ces qualités de l'homme, qui font aimer le maître, et qui mêlent aux impressions du respect, les émotions plus douces de la tendresse; elle reçoit comme un gage de sa félicité, les assurances que vous donnez de veiller aux besoins de vos peuples: c'est assez pour notre amour, mais ce n'est pas assez pour votre bonheur. Votre cœur, né pour la vertu, formé pour la piété, éclairé par la religion, ne peut être heureux que par elle; tout le reste n'est qu'illusion; et le moment le plus satisfaisant pour votre majesté, sera toujours celui où elle pourra se dire: Je ne vois plus que l'image de la vertu, elle est dans mon cœur, elle fait le charme de tous mes attachemens; elle rend plus doux les liens qui m'unissent à mon peuple, et mon désir est d'étendre son empire. Grand Dieu! qui voyez le fond de nos cœurs, vous connoissez la sincérité de nos vœux; exaucez-les dans votre

grande miséricorde ; conservez un roi qui nous est si cher ; rendez-le heureux, afin que nous le soyions, et que la mesure de son bonheur soit toujours celle de notre tendresse.

Ainsi soit-il.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR. 1785.

TABLE
DES PANÉGYRIQUES
ET
DES ORAISONS FUNEBRES
contenus dans le tome IV.

Panégyrique de S. Joseph, page 1
Panégyrique de S. Paul, 55
Panégyrique de S. Augustin, 108
Panégyrique de S. Louis, 160
Panégyrique de S. Jean Népomucène, 219
Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé, 266
Oraison funèbre de Stanislas premier, roi de Pologne, 319
Oraison funèbre de monseigneur le Dauphin, 393
Compliment au Roi, 474
Second compliment au Roi, 477

Fin de la Table.

EXTRAIT du Catalogue des Livres qui se trouvent chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire à Paris, sur le quai des Augustins, au coin de la rue pavée, n° 38.

ART de battre, écraser, piler, moudre & monder les grains, avec des nouvelles machines, *in-fol.* fig. br. 4 l. 4 s.

Cet Ouvrage peut se joindre aux Arts de MM. de l'Académie des Sciences.

Campagnes du roi de Prusse, en 1778 & 1779, par M. le baron d'Holzendorff, *in-8*, rel. 6 l.

Dict. des Sièges & Batailles, 3 v. *in-8*, 15 l.

Eloge du Dauphin, par M. l'Abbé Boulogne, Vicaire général de Châlons, *in-8*, br. 1 l. 10 s.

Panégyrique de S. Louis, par le même; prononcé le 25 août 1782. *in-8*, br. 1 l. 10 s.

Esprit des meilleurs Ecrivains François, ou Recueil des pensées les plus ingénieuses, tant en prose qu'en vers, tirées de leurs ouvrages, & rangés par ordre alphabétique, Paris, 1777, 2 vol. *in-8*, 9 l.

Essai sur le bonheur, où l'on recherche si l'on peut aspirer au vrai bonheur sur la terre, jusqu'à quel point il dépend de nous, & quel est le chemin qui y conduit, par M. l'Abbé de Gourcy, *in-8*, br. 2 l. 5 s.

Géographie élémentaire, traitée en forme d'entretiens, *in-12*, 2 l. 10 s.

Histoire de la dernière Guerre, commencée en 1756, & finie en 1761, *in-8*, br. 2 l.

Histoire de la Chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours, dédiée au Roi. par MM. Dujardin & Peyrilhe, Paris, de l'Imp. Royale, 2 vol. *in*-4, fig. 28 l.

Hanriade (la) de Voltaire avec des Variantes, 2 vol. *in*-8, fig. & vig. 20 l.

Histoire des Glacières de Suisse, par M. Keralio, 1 vol. *in*-4, rempli de fig. 17 l.

Iliade (l') trad. nouvelle, par M. le Brun, 3 vol. *in*-4, avec figures, 42 l.

La même, 3 vol. *in*-8, fig. rel. avec fil. 21 l.

Jérusalem délivrée, Poëme du Tasse, trad. nouvelle, 2 vol. *in*-8, gr. pap. avec de superbes figures, vignettes & culs-de-lampes, reliés & dorés sur tranche, 30 l.

Nouvelle Méthode géographique, par M. Compan, 2 vol. *in*-12, 6 l.

Principales Aventures de Dom Quichotte; 2 vol. *in*-12, avec 31 fig. rel. avec filets, 12 l.

Raoul, 1er Duc de Normandie, 2 vol. *in*-12, fig. br. 2 l. 8 s.

Ressources de la vertu, 2 vol. *in*-12, br. 3 l.

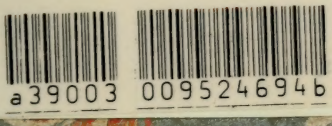
Robinson Cruzoé; par M. Feutri, 2 vol. *in*-12, fig. br. 2 l. 8 s.

Tarsis & Zélie, 6 vol. *in*-8, gr. pap. avec de très-belles figures, vignettes & culs-de-lampes, br. 24 l. rel. en 3 vol. dorés sur tr. 30 l.

Temples des Anciens & des Modernes, ou Observations historiques & critiques sur les plus célèbres Monumens d'architecture grecque ou gothique, 2 vol. *in*-8, avec fig. 6 l.

Vie du Dauphin, pere de Louis XVI, 3 l.

Voyage fait sur la frégate l'Aurore, par M. le Marquis de Courtenvaux; mis en ordre par M. Pingré, *in*-4, fig. 9 l.


a39003 009524694b